

49e année, No 24

13 novembre 1937

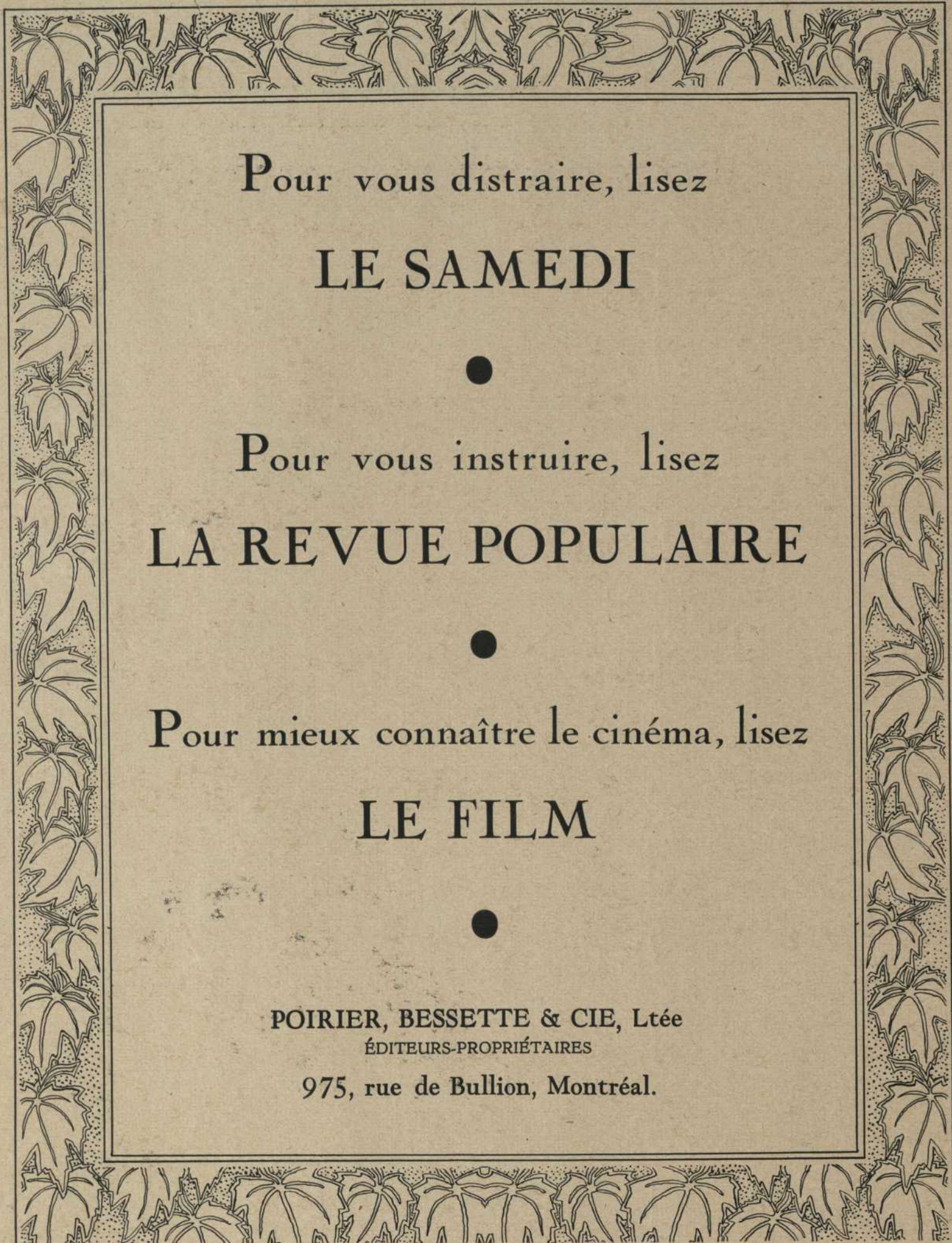
Le Samedi ^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



DANIELLE DARRIEUX

Aurèle Joliat — Une nouvelle de Charles Foley — Une heure avec René Lefèvre



Pour vous distraire, lisez

LE SAMEDI

●

Pour vous instruire, lisez

LA REVUE POPULAIRE

●

Pour mieux connaître le cinéma, lisez

LE FILM

●

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

975, rue de Bullion, Montréal.

CARNET
EDITORIAL

A PROPOS DE FEMMES

J'AURAIS pu, tout aussi bien, donner comme titre à cette causerie : Les deux planètes, puisqu'il s'agit d'une comparaison entre la terre et l'une de ses voisines dans l'espace.

Vous saurez, tout d'abord, que j'ai reçu la visite d'un Martien, c'est-à-dire d'un touriste demeurant sur cette autre terre qui fait, à une quarantaine de millions de milles de nous, son petit bonhomme de chemin autour du même soleil que le nôtre. C'était un journaliste de là-bas, donc un curieux venant aux renseignements.

— Est-ce que vous avez des femmes sur votre planète ? telle fut sa première question.

— Environ un milliard en comptant celles qui sont encore en nourrice, lui répondis-je. Et vous ?

— Hélas !... fit-il en poussant un soupir. Oh, reprit-il vivement, ne croyez pas mon exclamation malveillante, au contraire ! J'ai voulu dire que notre planète étant beaucoup plus petite que la vôtre, il y a moins de place à sa surface pour cet élément féminin qui fait le plaisir des yeux, la joie du cœur et le soleil ou la pluie à la maison. À défaut de la quantité nous avons toutefois la qualité. Nos compagnes ont, par nature, un petit air martial qui leur sied à merveille ; c'est évidemment une supériorité sur les vôtres.

— Pardon ! répondis-je un peu piqué, si le nom de la planète a quelque chose à voir avec la manière d'être des femmes, je vous dirai que les nôtres forment de ce fait un parterre. Un joli parterre de fleurs.

— Sur la planète Mars également, affirma-t-il avec l'air du monsieur qui prétend que, dans son domaine, tout est mieux qu'ailleurs ; nos femmes sont de vraies fleurs et nous en avons même de toutes les espèces imaginables. Les unes ont l'air de lys et d'autres ressemblent à des roses ; il n'y manque même pas les épines ; les unes sont fluettes et les autres énormes. Ah ! soupira-t-il, si vous pouviez les voir... Mais il vaut mieux, peut-être, pour votre tranquillité de cœur et d'esprit que le voyage vous soit encore impossible. On ne peut pas voir une Martienne sans en tomber follement amoureux ; nos poètes l'affirment, donc c'est vrai car les poètes ne disent jamais de blagues, tout au moins pas plus d'une à la fois.

— Les femmes sont-elles brunes ou blondes sur la planète Mars ?

— Elles n'ont plus de cheveux et se font dessiner des petits paysages sur le crâne, ou bien le portrait de leur chéri ; c'est plus artistique et plus sentimental.

— Pourquoi, n'ont-elles plus de cheveux ?

— Parce qu'elles sont très intelligentes. Est-ce qu'en général les têtes de savants, même sur votre terre, sont abondamment pourvues d'une toison ressemblant à des herbes folles, lesquelles ne poussent que sur les terrains incultes ? Point ! les savants, les hommes de grande expérience — sauf rares exceptions pour confirmer la règle — ont tous le crâne qui s'apparente aux choses les plus précieuses par son magnifique brillant. Dites-moi, est-ce qu'il pousse du poil sur l'or ou le diamant ?

— Pourtant, hasardai-je, si l'absence de chevelure ajoute à la dignité de l'homme, elle me semble nuire à la coquetterie bien légitime de la femme...

— Voilà, répondit le Martien, une erreur de jugement qui n'a pas cours chez nous. Tout d'abord, qu'entendez-vous par coquetterie féminine ?

— Le désir, tout naturel à la femme, de plaire et de se faire valoir ; elle y met parfois un art véritable et cela s'appelle alors du coquettisme, termes au reste assez bizarres puisqu'ils évoquent l'idée de coqs alors que les hommes, au contraire, traitent certaines coquettes de simples poules.

— La définition est acceptable mais, je vous le répète, vous avez une fausse idée de la chose en croyant que les dons de la nature suffisent ou surtout sont indispensables à l'exercice de la coquetterie chez les femmes. Sur notre agréable planète Mars, où l'expérience de millions d'années nous a rendus très compétents, nous avons bien meilleure idée que vous du charme féminin et des mille manières de le mettre en relief...

... La coquetterie des femmes, dites-vous, procède du désir très naturel de plaire aux hommes. Nous sommes d'accord et, si j'étais un terrien comme vous, je trouverais ça très gentil de leur part ; mais il y a ceci : les hommes ne savent jamais au juste ce qui leur plaît. De plus, ce sont de grands gobeurs, pas méchants mais bougrement naïfs et se faisant, du charme féminin, la seule idée que la femme leur impose. Je parle, bien entendu, des Martiens.

— Dites-moi donc de quoi se compose le charme de vos Martiennes à l'air si martial ?

— Je ne puis vous répondre d'une manière formelle parce que ce charme a tant de moyens d'action à son service qu'il est impossible de le considérer comme permanent dans son état. Je me bornerai donc à vous citer quelques procédés employés par nos Martiennes à diverses époques pour fasciner les bons godiches masculins de notre planète avec cent pour cent de réussite à chaque fois...

... Un jour elles décidèrent que le superfin du chic était d'avoir de grosses épaules, de grosses hanches et de gros tout le reste ; elles se firent, en conséquence, confectionner des robes d'ament capitonnées aux bonnes places et traînant jusqu'au sol ; il en résulta qu'on ne voyait pas ce qui existait mais qu'on voyait ce qui n'existait pas. Selon leur caractère individuel, les Martiens mâles furent amusés surpris ou déçus, en fin de compte ils trouvèrent ça très beau...

... Ils y étaient tout juste habitués quand, brusquement, le charme féminin changea totalement d'aspect ; du jour au lendemain, nos suaves compagnes perdirent leurs belles rondeurs et se firent plates comme le discours d'un pédant. Rien... il n'y avait plus rien !...

— Qu'est-ce que c'était devenu ?

— Ah ! vous m'en demandez plus que je n'en sais ! ces choses là se voient mais ne s'expliquent pas. Toujours est-il que les Martiens de l'espèce masculine en furent positivement ahuris et se prétendirent volés ; les yeux n'y trouvaient plus leur compte mais tout finit par s'arranger et même très bien car la beauté des lignes n'est qu'une question d'habitude, et puis les Martiennes eurent une idée géniale : elles rognèrent les robes aux genoux, parfois même un peu plus haut ; ceux qui les regardaient encore d'un air courroucé baissèrent immédiatement les yeux.

— Malgré l'indépendance d'esprit qu'aurait dû leur donner une civilisation vieille de millions d'années, je vois que vos femmes sont encore esclaves de la mode !

— Que dites-vous là ! elles suivent la mode mais n'en sont pas les esclaves ; il y a une nuance. Ce sont elles, du moins, qui l'affirment. Elles complètent d'ailleurs leurs moyens de séduction par une multitude étonnante de fantaisies prouvant la richesse de leur imagination quand il s'agit de forcer les hommes à les regarder...

... Ainsi, nombre d'entre elles eurent l'idée de mâchouiller un produit spongieux, la gumma-élastica-martiana pour donner un chic de plus à leurs babines ; elles le firent avec conviction, voire avec ardeur et quelques expertes inventèrent même d'agréables fantaisies pour perfectionner la chose, par exemple de saisir délicatement, entre le pouce et l'index, le produit convenablement trituré et de l'allonger en fil de deux pieds de longueur devant leurs lèvres. Il leur était impossible de passer inaperçues.

— Oh, tant de choses qu'à mon regret je ne puis vous les dire pour le moment car on me rappelle en vitesse sur la planète Mars et puis je m'aperçois que vous voici arrivé au bas de votre page coutumière ; ce sera pour une autre fois, bonjour !...

Et le Martien me planta brusquement là tandis que me revenait en mémoire cette réflexion d'un astronome de mes amis : la planète Mars ressemble étonnamment à la nôtre...

V. de Vernouil

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

TEL.: PLateau 9638

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.25

ETATS-UNIS ET EUROPE
Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

AU PAYS DE COCAGNE

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE
par Fred Champagne

B IEN des gens ont entendu parler du pays de Cocagne mais sans savoir au juste ce qu'il est ; on sait moins encore où il est. Je pourrai vous renseigner sur la première partie de la question ; quant à la seconde, j'en laisse le soin aux grands coureurs de mers, sans but précis et qui ne désespèrent pas de trouver un jour une île mystérieuse que personne n'a jamais vue ou bien un pays extraordinaire qui n'est pas encore sur les cartes.

On connaît mieux les mâts de Cocagne ; ils ne viennent assurément pas du mystérieux pays, mais ils en évoquent la richesse par les belles choses qu'ils offrent à la convoitise des bons grimpeurs qui sauront les atteindre. Ces mâts, qui font partie de l'attirail des fêtes publiques en certains pays, portent à leur sommet des objets de valeur ou des victuailles de prix qui deviennent la propriété de l'homme assez robuste pour aller les décrocher. Or, grimper à un arbre ordinaire ou grimper au mât de Cocagne sont deux choses bien différentes ; l'écorce et les branches de l'arbre facilitent l'action de grimper, mais il en va tout autrement pour le mât qui est lisse et, de plus, souvent savonné pour le rendre encore plus glissant.

N'atteint donc pas qui veut le sommet du mât, comme ne trouve pas qui l'espère le pays enchanté qui se nomme Cocagne puisqu'il est encore à explorer. Je crois bien qu'on ne peut guère le trouver que dans les récits des bons vieux du temps passé, mais la description en est suffisamment savoureuse pour qu'on la redonne pour le bénéfice de ceux qui n'en ont pas encore connaissance.

Il y a des gens qui croient que la Cocagne existe réellement ; d'autres que cette affirmation fait sourire ; les uns et les autres ont peut-être tort ou raison, tout dépend de la manière de comprendre les choses. Et puis, sait-on bien exactement tout ce qu'il y a sur le globe ? Ce serait de la prétention de le croire.

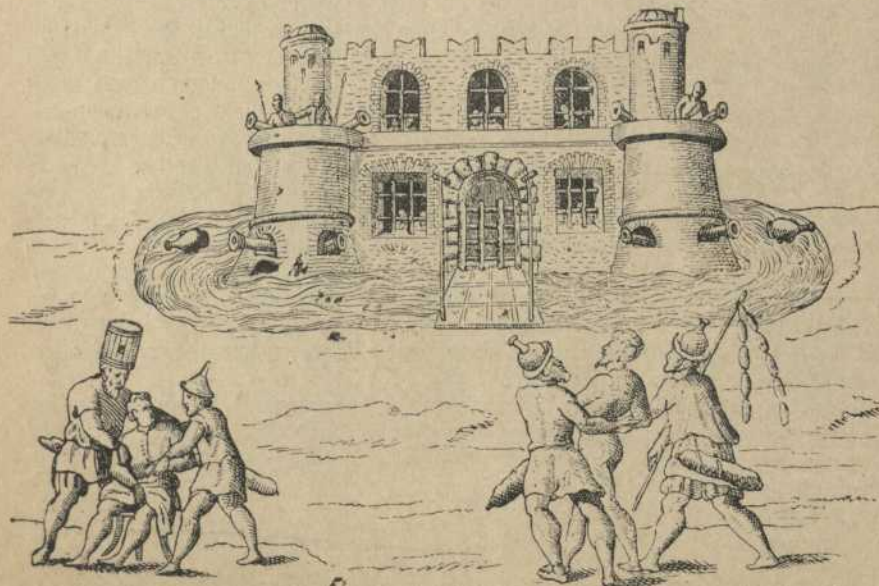
Personne ne sait où est la Cocagne. La belle raison ! Peut-on préciser l'endroit exact où s'étendait la mystérieuse Atlantide de Platon ? Sait-on où se trouvent le royaume de Lilliput et celui de Brodingnagh ? Moi je vous dis que la Cocagne existe ; seulement elle n'est peut-être pas tout-à-fait sur le modèle de celle que la tradition nous décrit.

Petrus Nobilis qui était un finaud, voire même un malin, donna, vers l'année 1560, au monde savant et surtout gastronomique, des renseignements qu'il serait regrettable de laisser tomber dans l'oubli et que je me fais un plaisir de porter à votre connaissance.

La preuve que la Cocagne doit exister quelque part, c'est que ledit Petrus Nobilis en a établi la carte, et tout le monde sait qu'une carte est un document sérieux ; cela parle aux yeux, vous fait voir les choses et vous en indique l'emplacement avec une précision qu'on ne saurait mettre en doute si, naturellement, la carte est bien faite. Or, celle de Petrus est un chef-d'œuvre du genre, car elle comporte de bien beaux dessins se rapportant aux merveilles du pays de Cocagne ; on en voit quelques échantillons illustrant cette chronique.

La carte existe, donc le pays aussi ; malheureusement, Petrus Nobilis n'a oublié qu'une seule petite chose : la situation géographique du pays représenté par sa carte. Voilà pourquoi il faut bien le chercher pour le trouver sur la terre.

Ceux qui ont bon appétit et ont plaisir à se remplir copieusement la bedaine de mets succulents autant que faciles à se procurer seront d'avis que la Cocagne est un véritable paradis terrestre où n'existe que le danger d'attraper de bonnes indigestions. Vous allez en juger.



La prison du pays de Cocagne est l'endroit de punition de ceux qui ont voulu travailler.

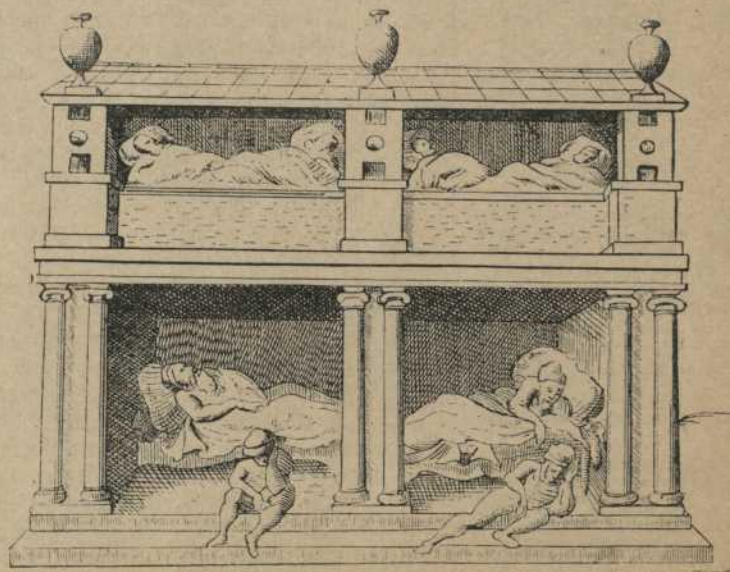


Une belle fille de Dominica, satisfaite de la vie comme si elle vivait au pays de Cocagne.

Voici une montagne qui a l'air d'un volcan, mais n'ayez aucune crainte, car c'est un volcan de la bonne espèce. Il porte, à son sommet, une chaudière sans cesse bouillante et dans laquelle, nous dit Petrus, il y a toujours une profusion de macaroni et de « lazagnes » qui s'échappent tout seuls par dessus les bords dès qu'ils sont cuits à point.

De là, ils roulent sur les flancs du volcan où ils s'enveloppent de fromage râpé puis vont se jeter dans un lac de beurre en fusion. Chacun peut, à son plaisir, s'approcher de ce lac, y puiser à pleines mains et s'emplir l'estomac gratuitement.

Voyons plus loin ; des chemins nous conduisent dans des vergers produisant des fruits de toutes sortes et non seulement des fruits ordinaires mais aussi d'autres qui sont glacés, confits ou bien en compote. Il n'y a même pas que des fruits, de nombreux arbres portent à leurs branches des perdrix et des poulets tout rôtis, des jambons, saucissons, pâtés succulents et mille autres bonnes choses que Rabelais appelait des « harnois de gueule ». Quel merveilleux terrain où il suffit sans doute de semer des épluchures pour récolter des plats tout cuits !



Le Palais du Sommeil du pays de Cocagne.



Les pays chauds, tels que la Jamaïque, où le climat favorise extrêmement la végétation, sont de véritables pays de Cocagne, pour certains produits tout au moins.

On va d'une merveille à une autre dans le pays de Cocagne ; ici l'on voit des mines de sucre et plus loin des prairies d'omelettes aux champignons ou aux rognons. Hélas, dans nos prairies pourtant si belles, c'est surtout autre chose que des omelettes que l'on mange parfois...

Ici c'est un champ de tartes, de massepains et de beignets, plus loin coule un ruisseau de confiture et peut-être que le seigneur du pays est le fameux et le très noble comte de la Marmelade dont il existe des descendants au pays d'Haïti. Ceci pourrait nous fournir sans doute des indications pour retrouver le pays de Cocagne.

Voici maintenant des rivières, approchez-en et vous verrez les carpes vous sauter toutes frites dans la main, ce qui est un genre de pêche assurément bien commode. Encore des champs, de légumes cette fois ; vous y voyez des choux gros comme des maisons et des tomates de la dimension d'un éléphant, des melons gigantesques et des carottes comme le plus malin des trompe-nigaud n'en a jamais tirées à ses contemporains en aucun pays.

Cette jolie rivière est du vin blanc, cette autre du vin rouge et celle-là, plus loin, du cognac parfumé. Attention aux ribouldingues trop faciles et forcément suivies d'un bon mal de cheveux et de l'affection connue sous le nom de gueule de bois.

Bref, dans cette bienheureuse île de Cocagne — car il paraît que c'est une île — vous trouvez de tout et mille autres choses encore ; vous y avez à profusion les entremets, les ragoûts et les desserts ; des pigeons rôtis, des cochons de lait, des fruits, de la pâtisserie, de la confiture et des vins ; vous n'avez simplement qu'à vous baisser pour en prendre ou bien décrocher ça des arbres. Vous vous allongez sur le sol pour faire la sieste, mais si vous baillez vous pouvez être certain qu'il vous tombera une alouette toute rôtie dans le bec, et si vous vous endormez, ce sera pour rêver à des délices qui deviendront une réalité dès votre réveil.

Ah ! le beau, le charmant, le plantureux pays de Cocagne ! comme il y doit faire bon vivre et comme on comprend l'ardeur que tant de gens mettent à sa recherche. Le repos y est entouré de plus de soins que partout ailleurs et si on le désire, il existe le Palais du sommeil, ouvert à tout venant, et dont les murs sont faits de choses succulentes pour favoriser les beaux songes.

Ne croyez pas, pourtant, que vous pourrez vous conduire comme un polisson et faire des blagues au pays de Cocagne sans en être puni ! Il y a une prison pour les gens de cette espèce, mais les bonnes mœurs et la fraternité règnent à telle enseigne dans cette île des bonnes choses que la prison n'a jamais servi. Alors, on en a construit une autre et dans laquelle on enferme les gens surpris à travailler.

On trouve toujours, en effet, dans tous les pays, des gens excentriques ne voulant rien faire comme tout le monde et, au pays de Cocagne, pays de la bonne chère gratuite, il y a parfois des originaux qui s'oublient jusqu'à travailler. On les conduit alors dans une prison aux murs de mauvais fromage fort odorant et qui est entourée par un grand fossé plein de vin. La tâche des prisonniers consiste à mettre ce vin en bouteilles qu'ils expédient ensuite à coups de canon à tous ceux qui en demandent.

Ajoutons, pour finir, que le gouverneur du pays est choisi parmi les plus paresseux et qu'il n'est détrôné de ses hautes fonctions que lorsqu'on trouve quelqu'un plus paresseux encore que lui. Tel est le merveilleux pays de Cocagne décrit par Petrus Nobilis et dans lequel la nature elle-même dispense à tout chacun le secours direct sur un plan que ne pourront jamais adopter les autres pays du monde même les plus pourris d'argent, à plus forte raison ceux qui n'ont que des trous à leurs budgets et des dettes dans leurs coffres-forts.

Existe-t-il, ce fameux pays ? Oui et non. Sans doute on n'en verra jamais dans le genre que je viens de vous présenter, mais il en est, sur le globe, quelques-uns où la nature fait assurément le plus gros du travail pour les désirs et les besoins des hommes. Il est des climats favorisés où tout pousse à peu près sans culture et où les gens mènent une vie simple et sans tracas inutiles qui est bien la meilleure de toutes mais ces pays-là sont connus. Malheureusement pour eux, car la civilisation n'a pas manqué d'aller y fourrer son nez.

Après quoi, elle les a colonisés, c'est-à-dire tout simplement volés à leurs premiers occupants. C'est pourquoi il n'y a sans doute plus beaucoup de chance de trouver le pays de Cocagne aujourd'hui. Il y a, de toute évidence, longtemps qu'il a dû être empêché par un pays civilisateur.



Au pays de Cocagne, d'après Petrus Nobilis.
Le volcan à macaroni.



Un verger extraordinaire où poussent les jambons et les poulets rôtis.



UN SAUVETAGE

par CHARLES FOLEY

Le café bu à l'auberge des Carrières, sous les tilleuls, je pris mon attirail de pêche et descendis par l'escalier rustique vers la large rivière étamée de soleil. Elle était belle, sereine et souriante, cette rivière, ainsi qu'une femme sur le point de trahir ; à sa surface étale couraient seulement d'insaisissables frises de vent.

Tout à coup, vers l'autre rive, derrière l'île, un appel prolongé, poignant, plaintif comme une hulée de chouette, déchira l'air paisible, y fit planer une détresse immense. Aussitôt Polyte, l'éclusier, me bousculant, me passant presque sur le dos, sauta de l'embarcadere dans son bachot :

— Place donc, bon Dieu de bon Dieu ! Y en a qui se noient, là-bas !

— Sûr et certain. Je connais ce coup de gueule-là : il y a de l'eau dedans !

Et il fila d'une telle force d'avirons que les taquets en gémirent. Je sautai dans une barque et me mis à ramer dans son sillage. A distance prudente, car le courant était très fort, je doublai la pointe de l'île derrière Polyte et, une fois dans le petit bras, je redressai ma barque et la lançai au fil de la rivière.

On pouvait voir.

Pas bien loin, deux têtes émergeaient de l'eau : une, petite, violacée, renversée contre l'autre, la nuque cassée de terreur ; cette autre, blême, les prunelles vides, les narines pincées, avec une bouche d'ombre d'où le souffle ne sortait plus. Autour de

Je me penchai et je vis un visage grassouillet, des cheveux blonds coupés court, un cou très blanc et, le reste, linge ou chair, se perdait dans la profondeur glauque et trouble de la rivière...

ces faces d'agonie, à un faible bouillonnement, on devinait qu'un bras — un seul bras pour deux êtres. — battait encore l'eau.

Saisi, je regardai. Tout près maintenant de l'épave humaine, l'éclusier, d'un dernier coup d'avirons, fonça sur les noyés ; puis l'élan donné, se jeta à genoux, et les bras tendus par-dessus le bord, les happa, les agrippa au passage de ses deux poignets de fer. Polyte hissa le petit par les aisselles, le posa dans le bateau sous une flanquée d'eau, tandis que le nageur, retrouvant la vie à cette charge ôtée, s'accrochait des deux mains à la rame. Rassuré, je repris mes avirons et bientôt j'accostai le bachot.

— Y a pas de mal, — dit Polyte, — j'ai mis le gosse sens dessus dessous, il a rendu son eau. Le v'là qui reprend son vent et qui ouvre les yeux... Mais, bigre ! il était temps !

— Et l'autre ? — fis-je effaré de ne voir que l'enfant.

— Oh ! l'autre, — gouailla l'éclusier, — l'autre n'en a pas son content, faut croire... l'autre prolonge la baignade.

Comme je m'effarais davantage, Polyte, me poussant le coude, clignant de l'œil, me désigna deux mains accrochées au rebord du bateau et me souffla :

— L'autre, c'est une femme... Elle ne veut pas se montrer parce qu'elle n'a pas de cravate... Mamselle La Pudeur, quoi !

Je me penchai et je vis un visage grassouillet, des cheveux blonds coupés court, un cou très blanc et, le reste, linge ou chair, se perdait dans la profondeur glauque et trouble de la rivière.

Polyte, s'occupant de l'enfant, j'interpellai la femme :

— Ça n'est pas raisonnable, vous allez prendre froid... il faut remonter dans le bateau, tout de suite.

Elle sourit, mais les lèvres bridées par une gêne vague :

— Merci, monsieur, j'aurais plus froid à l'air. D'ailleurs, je suis bonne nageuse... ça va bien maintenant. Je ne me fatigue pas du tout : je me tiens au bateau. J'aime mieux ne pas monter, c'est mon idée comme ça.

— Si ça vous gêne qu'on vous regarde, on ne vous regardera pas. Mais, après une telle secousse, il faut venir à l'auberge vous réchauffer, manger, changer de vêtements.

Elle s'émut et me supplia à mi-voix :

— Oh ! non, monsieur, oh ! non !... D'abord, je ne connais pas cet enfant. Puisqu'il va mieux, dites à l'homme de le conduire sur l'autre rive à l'auberge... mais moi, permettez-moi de m'accrocher à votre barque et menez-moi à cette rive-ci, tout près, sous ces saules où j'ai posé mes vêtements. Ça me rendra service, monsieur, un vrai service !

Sa voix vibrait d'une prière si profonde que je dis à l'éclusier ce qu'elle désirait. Il eut un haussement d'épaules :

— Malheur ! Elle croit peut-être m'apprendre ce qu'est une femme... Ça vous fait des façons que c'est encore dans la mort jusqu'au cou !

Cependant, à cause du petit, il se décida. La femme lâcha sa barque, s'accrocha à la mienne et Polyte gagna le large, disparut derrière l'île. J'avironnai vers le petit bouquet de saules ; mais, voyant la nageuse remise, je ne me hâtai pas, intrigué, voulant questionner :

— Dites-moi comment est arrivée cette histoire. Vous baigniez-vous avec ce gamin-là ? Etes-vous tombés ensemble ?

Elle fixa sur moi ses yeux d'un bleu limpide et dit très simplement :

— Mais non, monsieur, mais non ! Je ne pensais à rien. Je m'en allais vers Poissy par la sente, le long de l'eau. Je venais de dépasser ce gamin qui jouait

Un quart d'heure après,
un bruit de pas, un frô-
lement d'herbes et de
branches m'avertirent.
Je tournai la tête et
fixai le détour de la
sente. Marchant vite,
la cornette basse, une
jeune religieuse parut.

sur le bord, quand j'entends un grand *floc* ! Je me retourne et je vais le petit qui enfonçait en se débattant. Personne sur la berge. Ça m'a secoué tout le sang. J'ai couru sous les saules, j'ai arraché de moi ce qui me gênait pour nager et je me suis jetée à l'eau. J'ai retrouvé le petit tout de suite, mais quand j'ai essayé de le ramener à la rive, je n'ai pas pu : il pesait trop. Le courant me coupait les bras. Je me soutenais sur l'eau, mais rien de plus. J'ai crié... rien qu'une fois : dans ce cri-là je perdais la moitié de ma force. Il me semblait que là-bas, sur l'autre rive, on se remuait... Je n'en pouvais plus. Je me sentais toute raide. Ce petit, c'était du plomb, et l'eau se faisait plus froide ; elle me serrait la poitrine, la gorge, elle m'étouffait.

La femme achevait quand ma barque toucha terre, près des saules. Elle prit pied, mais sans sortir de l'eau.

— J'y suis. Merci, monsieur, merci de tout mon cœur. Je n'ai plus besoin de rien... vous pouvez retourner.

— Non, j'attends, afin d'être certain que, une fois prête, vous serez assez forte pour continuer votre route.

— Non, monsieur, ça me gênerait. Vous venez d'être si discret ! Poussez la discrétion jusqu'au bout. Je vous en prie, partez, ne vous occupez plus de moi, laissez-moi m'en aller sans même vous retourner.

Cette pruderie entêtée m'agaça et je répliquai rudement :

— Encore une fois, je n'ai aucune envie de vous épier... Si j'avais eu cette curiosité-là, j'aurais pu, tout à l'heure, me régaler à l'aise...

Elle mit ses deux mains sur sa face inclinée :

— Oh ! monsieur ne me parlez pas ainsi... Si vous saviez... J'ai honte, oh ! j'ai trop honte ! Vous me feriez regretter d'avoir repêché le petit !

— Vous êtes bizarre, aussi ! Puisque je vous ai vue d'abord déshabillée, qu'est-ce que ça peut vous faire que je vous voie habillée ?

Elle releva la tête :

— Ça me fait... Ça me fait tant que je ne sortirai de l'eau que si vous me promettez de ne pas revenir !

— C'est stupide !

— C'est mon idée comme ça.

Elle ne bougeait pas. C'était si bête d'avoir arraché cette femme à la noyade en plein courant pour lui faire prendre, saine et sauve, quelque froid mortel sur la rive, que je ressaisis mes avirons et m'éloignai :

— Eh bien... adieu !

— Vous promettez de ne pas revenir ?

— Je promets.

— Merci, monsieur, merci !

J'étais trop irrité de ce mystère pour tenir ma parole. A peine derrière l'île, j'avironnai plus vigoureusement et je retraversai le petit bras vers Poissy, bien au-dessus de l'endroit où j'avais laissé la jeune femme. J'abordai sans bruit dans une crique ombragée et, ma barque amarrée, j'escaladai la berge et me cachai dans les roseaux et les absinthes sauvages.

Un bon quart d'heure après, un bruit de pas, un frôlement d'herbes et de branches m'avertirent. Je tournai la tête et fixai le détour de la sente. Marchant vite, cornette basse, une religieuse parut. Était-ce elle ? Je me dressai et lui barrai le chemin. Elle leva son visage, me reconnut, exclama d'une voix désolée :

— Oh ! monsieur... après m'avoir promis, c'est mal ! Oh ! que c'est mal !

Et deux petites larmes de confusion jaillirent des yeux limpides de la bonne sœur, roulèrent sur ses joues rouges, firent deux taches humides sur sa belle guimpe blanche.



Dessins de Tancrede Savard



LE COLÉREUX



LE SENTIMENTAL



LE FINAUD



LE PERPLEXE



L'AFFRANCHI



LE VOLONTAIRE



LE BENET



LE ROMANTIQUE



LE CALIN



LE PENSEUR



LE COURAGEUX

LE CHIEN

a-t-il été créé à l'image de l'homme ? Sauf votre respect, il est bien permis de se le demander en analysant les expressions ou jeux de physionomie des quelques braves bêtes qui illustrent cette page. Ces onze chiens avaient vraiment, quand on prit ces instantanés, des regards humains. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que le chien emprunte même le caractère de son maître ! Tel maître, tel chien. — Montage photographique de notre confrère parisien VU ET LU.

UNE HEURE AVEC

René Lefèvre

Vedette de cinéma,
écrivain et journaliste

par Juliette Cabana

(Notre correspondante à Paris)



J'ATTENDS René Lefèvre. Il m'a donné rendez-vous à trois heures et il n'est que trois heures et demie. Pour me distraire je fais l'inventaire de la pièce où je suis abandonnée.

Vous voudriez imaginer le cabinet de travail de René Lefèvre que vous ne le pourriez jamais. Un cabinet de travail ! On pense tout de suite à une grande pièce sévère. Eh bien ! Pas du tout !

Ce « studio » est, si j'ose dire, à trois faces.

Jugez-en plutôt :

Ici un divan « profond comme un tombeau » des coussins, des bibelots : c'est la garçonnière.

Là, des casiers bourrés de livres, des paperasses, des manuscrits : c'est le coin de l'homme de lettres.

Enfin, une machine à écrire, des corbeilles à courrier, un tampon buvard : c'est le repaire du businessman.

Mais si ces trois « studios » en un seul nous révèlent trois des aspects du caractère de René Lefèvre, sa fantaisie de *Jean de la Lune* submerge le tout.

Les murs sont recouverts de toiles, de gravures et de dessins de toutes sortes. Mais sur ces gravures, toiles et dessins une chose domine : les chevaux. Il y a des chevaux partout, non seulement sur les toiles mais sur les meubles, des chevaux en pierre, en marbre, en bronze. Il y en a sur la cheminée, sur la bibliothèque, sur une table. Pégase soi-même est là ! Outre les chevaux, René Lefèvre semble faire une collection d'avions — en modèles réduits. Sur la table de chevet, un avion soutient l'abat-jour d'une lampe. Un peu plus loin, un petit bronze ailé semble prêt à prendre son vol. Des billes colorées servent de presse-papiers.

René Lefèvre paraît souriant, goguenard :

— Vous êtes en retard ! me dit-il, alors que je l'attends depuis trois quarts d'heure.

Il continue :

— J'aime beaucoup les canadiens, et le Canada quel beau pays ?

— Y êtes-vous allé ?

— Non ! Mais ça n'a aucune importance ! Dites-moi, aimez-vous mon cabinet de travail ?

— Oui. Charmant et bizarre. C'est tout à la fois le cabinet de travail d'un homme d'affaires, le studio d'un artiste et la chambre de jeux d'un enfant !

— Surtout la chambre de jeux d'un enfant ! me répond-il. Je suis très gosse, vous savez. Tout m'amuse dans la vie et si par hasard je me plains c'est par habitude, car je trouve la vie magnifique. Vous avez vu mes chevaux ?

— Vos chevaux ?

— Mais oui ! Ne savez-vous pas que j'ai une écurie de course ?



— Non, j'avoue que je l'ignorais ! Et vous gagnez souvent des prix ?

— Hum ! Souvent... N'exagérons rien ! Enfin, ça arrive !

— Assez badiné ! Parlons de choses sérieuses !

— J'ai horreur de ça !

— Tant pis ! Au cinéma que tournez-vous en ce moment ?

— Rien ! Je viens de terminer *Gueule d'Amour*. Vous verrez, c'est un film épatant. Pas parce que j'y joue, mais Gabin est très « chouette ».

— On m'a cependant dit que vous y aviez fait une création très émouvante ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Je ne l'ai pas encore vu. Mais j'irai m'admirer. J'aime bien cela !

René Lefèvre s'installe à sa table de travail et met ses lunettes. On dirait une photo réclame pour un opticien. Il téléphone à un journal pour savoir si son article est bien. La réponse est sûrement satisfaisante car il exulte en raccrochant.

— Vous faites toujours du journalisme ? lui demandais-je.

— Oui, et j'adore cela, me dit-il. C'est tellement passionnant. Et j'ai trouvé un titre inouï pour mes « papiers » : *Chronique de l'Hurluberlu*.

En effet, aucun titre ne pouvait mieux convenir au genre de René Lefèvre.

— Et romancier, vous l'êtes toujours ?

— Toujours ! Je travaille beaucoup en ce moment à un nouveau roman : *Les Musiciens du Ciel*. Un tout autre genre que *Le Film de ma Vie*.

Ce roman, qui tient bien la promesse de son titre, est le roman de René Lefèvre lui-même. La guerre ayant ruiné sa famille, René Lefèvre fut obligé de gagner sa vie de très bonne heure. Il mena la vie d'un véritable Gil Blas moderne. Il fut successivement camelot, placier, livreur, brocanteur, homme de peine. J'en passe et non des moindres ! Ce sont ses tribulations qu'il raconte dans son livre et de façon très amusante.

La grande révélation de René Lefèvre au cinéma fut son interprétation de *Jean de la Lune*. Ce film fit de lui une vedette — comme le rôle de *Clo-Clo* en fit une de Michel Simon. Depuis cette époque, René Lefèvre est recherché par tous les metteurs en scène. Mais il ne tourne que lorsqu'il se sent en forme, et pour le moment, comme il se sent surtout en forme pour écrire, il ne tourne pas !

— Vous avez bien des projets pour le cinéma ? lui dis-je.

— Des projets ! J'en ai toujours plus que je ne puis en réaliser. Et vous savez... je commencerai peut-être à tourner dans quelques jours, qui sait !

Il est inutile d'insister. Je ne saurai rien de plus. Laissons *Jean de la Lune* à son inspiration.



L'incomparable Aurèle Joliat

Quelques mots sur la jeunesse, la carrière et les qualités du brillant ailier du toujours populaire club de hockey "Canadien"

par ZOTIQUE L'ESPERANCE

AL'AUTOMNE de 1922, le club de hockey *Canadien* échangea Edouard « Newsy » Lalonde pour un joueur inconnu du nom d'Aurèle Joliat. Dans le monde du hockey, on cria : « Bêtise ». Chez les partisans, les opinions furent plus dédaigneuses. Le fait d'échanger le meilleur athlète du temps pour une quantité inconnue et douteuse chauffa les esprits. Quinze années plus tard, Lalonde n'est plus actif dans les sports, à proprement parler, tandis que Joliat l'est encore. De fait, durant les 15 dernières saisons il s'est révélé le plus grand technicien du hockey.

Jetons un coup d'œil en arrière et passons en revue sa jeunesse, ses débuts et sa brillante carrière dans le hockey. Aurèle Joliat est né à Ottawa, en 1902. Jusqu'à l'âge de 15 ans, on le vit courir dans les rues, les terrains de jeu de New Edingburgh, district situé dans les limites de la Capitale. Ce coin qui a fourni au monde sportif des vedettes telles que les Frank, George et Billy Boucher, Eddie Girard, Frank Clancy, Frank Nighbor et autres, devait également être le site favorable de la croissance de Joliat. Tous les jeunes de New Edingburgh apprenaient rapidement à se signaler dans toutes les

branches sportives, et Aurèle fut heureux de grandir dans cette atmosphère.

Et cela, 365 jours par année. Après le hockey, c'était le baseball, puis le canotage, le football, le ballon au panier, le tennis. Dès ses premiers jours de collège, il se fit remarquer par sa grande rapidité et sa technique personnelle. Au bout de peu de temps il devint le joueur le plus recherché du quartier ; tour à tour, les dirigeants des clubs « midgets », juvéniles, juniors et seniors lui firent des offres alléchantes. Bientôt, Joliat se mit à conquérir tous les lauriers. Trop efficace équipier pour les ligues d'Ottawa, Joliat s'en fut ailleurs. Il n'avait que 16 ans quand il occupa pour la première fois le poste d'ailier droit du club *Iroquois Falls*, club senior des mieux réputés dans le temps. C'est sur cette équipe, que Joliat eut Billy Boucher comme copain de jeu, et cette union devait quelques années plus tard faciliter l'engagement de Joliat avec le club Tricolore.

Joliat et Boucher jouaient depuis deux saisons à Iroquois Falls quand Boucher accepta les termes de Léo Dandurand. Ce fut donc avec regret que les deux copains se séparèrent. Vers la fin de la même

saison, Joliat eut des difficultés avec les autorités de hockey de la province d'Ontario, et le petit ailier se vit obligé de chercher fortune ailleurs. Or, l'été suivant, on le vit à Regina, jouant au rugby. Joliat s'aligna pour le club Moose-Jaw. Cette saison de rugby devait lui être fatale, car deux matches avant la fin de la saison, il fut victime d'une fracture de la jambe gauche. L'accident survint alors qu'Aurèle était à faire une course de 60 verges pour réussir un « touchdown » lorsqu'un coup de béliet le terrassa. Au football comme au hockey, Joliat fut le même technicien. Il avait alors vingt ans et pesait beaucoup plus qu'aujourd'hui, environ 150 livres, ce qui n'était pas énorme cependant pour remplir la position de « fullback ».

Cet accident lui fut coûteux. Comme la saison de hockey approchait, Aurèle fut anxieux de retourner au jeu, même trop anxieux. Quarante jours après l'accident, il sauta sur la glace et prit part aux exercices du club Saskatoon. Cette imprudence le renvoya aux béquilles pendant une autre longue période. La direction du club Saskatoon lui conseilla donc de retourner à Ottawa afin de se rétablir et sans l'avoir vu à l'œuvre, ses dirigeants lui donnèrent de l'argent, avec la promesse qu'il reviendrait au club lorsqu'il serait rétabli. Ayant perçu de l'argent du club Saskatoon, Joliat devenait donc automatiquement la propriété de ce club, d'après les règlements de cette époque. Le rétablissement fut long, car Joliat ne joua guère au hockey au cours de cette saison. Vers la fin de l'hiver, il fit la connaissance de Léo Dandurand, reçut des offres qu'il refusa parce qu'il était la propriété du club Saskatoon. Billy Boucher avait recommandé Joliat à Dandurand qui était en quête de recrues, afin de remplacer Berlinguette qui se faisait vieux, et Lalonde, qui était en brouille avec la nouvelle direction du Tricolore, Jos Cattarinich, Léo Dandurand et Louis Létourneau.

Au cours de cette saison 1920-21, Joliat ne prit part qu'à une joute d'exhibition à Ottawa. Léo Dandurand dépêcha Boucher le voir à l'œuvre et le rapport fut excellent. Pendant ce temps, la direction du Saskatoon attendait anxieusement le retour d'Aurèle, car on était convaincu que si le « petit gars » d'Ottawa jouait aussi bien au hockey qu'au football, son avenir était assuré. Au même moment, Dandurand transigea avec le club Saskatoon et c'est alors que l'échange tant discuté de Lalonde pour Joliat fut bâclé.

Aurèle Joliat, alors inconnu, passait au *Bleu, Blanc, Rouge* qui délégua le « Renard » au club de l'Ouest. Le monde du hockey lança de hauts cris. Partout, on chuchota contre cet échange. Lalonde partit donc et Joliat resta.

Aurèle se rapporta au camp d'entraînement de Grimsby, Ontario. Il débutait avec les Vézina, Pitre, Cleghorn, Berlinguette, Coutu. Au cours du premier exercice, Joliat fut soumis à un essai rigoureux. Tour à tour, Coutu et Cleghorn le chargèrent. Coutu, pour un, lui fendit la figure et lui fit perdre plusieurs dents. Joliat, diminutif, remit le change, coup pour coup. Au jeu, il exécuta des courses d'un bout à l'autre de la patinoire avec le cran d'un expert. Il déjoua Vézina à sa guise. Léo Dandurand était ravi. Son petit « poulain » avait une technique et une audace remarquables. Joliat débuta immédiatement comme joueur régulier et les records démontrent qu'il fut de suite au rang des meilleurs compteurs. La saison suivante, on découvrait Morenz ; la ligne Aurèle-Howie-Billy Boucher fonctionna à merveille. Elle permit au Tricolore de gagner le championnat mondial cette saison-là.

Il y a de cela 15 ans. Joliat a servi la cause du *Canadien* comme pas un, et à l'approche d'une nouvelle saison, il entend encore donner son meilleur. Il a compilé un record imposant avec un club populaire et redoutable. Malgré une faible santé, un physique délicat, alors que son poids a varié entre 130 et 150 livres, Joliat demeure une des plus grandes attractions du hockey. Comme Newsy Lalonde, il s'est révélé l'impeccable technicien de notre jeu national. Quinze ans de service actif ne le vieillissent pas ; il est incomparable. Son solide jugement, sa conception des jeux, la finesse de son exécution et sa maîtrise dans toutes les situations en font une étoile. L'ennemi redoute sa présence sur la glace. Son lancer peint la déception dans la figure de tout gardien de buts. Il a gagné le respect et l'admiration de tous ses coéquipiers et des joueurs adversaires. « Le Petit Père », comme certains joueurs le surnomment, entreprend une nouvelle saison, laquelle, nous l'espérons, ne sera pas la dernière, car le *Canadien*, sans Joliat, ne serait pas. Il nous semble, le véritable, le puissant, le fascinant club de hockey *Canadien*.

L'ACTUALITÉ À TRAVERS LE MONDE

Un de nos lecteurs de Welland (Ontario) ayant lu notre article consacré à M. Ovila Geneau, aviateur amateur, nous envoie les résultats d'une expérience identique. Nous publions volontiers la photo de son avion et sa lettre en le remerciant de l'intérêt qu'il porte au "Samedi". Nous invitons nos lecteurs à nous envoyer toute la documentation possible sur les aviateurs canadiens-français, professionnels ou amateurs.

CHER MONSIEUR,

C'est avec le plus grand plaisir que j'apporte ma modeste collaboration à votre beau magazine *Le Samedi* que nous lisons tous, ici, chaque semaine.

Il y a quelque temps, j'y ai lu l'histoire de ce Canadien français qui s'est lui-même construit un avion.

Je suis, moi aussi, Canadien français, et j'ai construit mon propre appareil. En 1932, avec mon frère Calixte, j'ai monté un petit avion.

Je n'ai jamais fait de grandes études en aéronautique, sauf que j'ai beaucoup lu et que je suis les cours mensuels au *Norden Mekanix*.

Après avoir trouvé un modèle qui me convenait, je me suis mis au travail et au bout d'un an tout était terminé. Mon avion porte le nom de *Pietempel Sky Scout*. En voici les dimensions :



L'avion construit par M. Joseph Larose, de Welland, Ontario.

Fuselage : 14 pieds 1/2 pouce
Ailes : 28 pieds 3 pouces d'envergure
5 pieds de largeur

J'avais d'abord songé à y mettre un moteur Ford 1928, dont j'avais enlevé, avec beaucoup de difficultés, le système de refroidissement par l'eau. En hiver, le système de refroidissement par l'air est plus pratique.

Mais j'ai changé d'idée. J'ai transformé un autre moteur, un Ford modèle T, gardant le système de refroidissement par l'eau. Muni d'un vieux carburateur, il a quand même réussi à atteindre 1860 tours à la minute.

C'est moi-même qui ai fabriqué l'hélice, un morceau d'érable entre deux morceaux d'épinette. Elle mesurait six pieds de longueur, avec 42 degrés d'inclinaison des pales ; elle pesait 4 livres 1/2.

Tous les matériaux ne m'ont coûté que \$43. J'ai moi-même fabriqué la plupart des pièces, presque toutes d'après mes propres calculs.

Le 24 mai 1933, j'emmenai mon appareil sur l'aérodrome de Welland. La photo que je vous envoie nous montre, mon frère et moi, en train de le rassembler.

Sans avoir jamais monté dans les airs, sans même avoir jamais rencontré un pilote, je montai dans la carlingue. Après m'être élevé de quelques pieds dans les airs, j'atterris sans difficulté. Pendant une semaine, j'ai ainsi fait mes « études » de pilote.

Mais à ce moment, un amateur qui s'y connaît a offert d'acheter mon avion. Je lui vendis et aujourd'hui, il est très heureux de s'en servir tous les jours.

Comme je suis un peu jaloux de son sort, je me propose de construire un autre appareil. Ce sera probablement ce qu'on appelle en France un « pou de ciel ».

Vous me feriez bien plaisir en publiant dans *Le Samedi* la photo de mon avion.

Avec mes remerciements.

Votre dévoué,
JOSEPH LAROSE
46 East, Main St.,
Welland, Ontario.

SCANDINAVIE

UNE CONFERENCE SCANDINAVE

Les pays heureux n'ont pas d'histoire. Voilà pourquoi la conférence des ministres des Affaires étrangères des pays nordiques, qui vient de siéger à Stockholm, n'a guère fait parler d'elle. Pourtant, elle montre que nul ne peut rester en dehors des inquiétudes de l'heure actuelle. Le *TIMES* (Londres) écrit :

« Les pays scandinaves, convoqués à la conférence de Stockholm, présentent un spectacle enviable d'ordre et de calme. Certes, les intérêts de la Suède, de la Norvège, du Danemark et de la Finlande ne sont pas tous identiques. Mais ce qui unit ces pays, c'est le même esprit de tolérance et le même amour de la liberté. Quoique toutes ces nations aient rejeté fermement les deux tendances extrémistes de notre temps, leurs intérêts commerciaux, leurs richesses dans l'Arctique et l'importance des routes stratégiques dans la Baltique exigent qu'elles envisagent la situation sur le continent. Trois de ces pays, la Norvège, la Suède et la Finlande, ont déjà fait face à leurs responsabilités en procédant au réarmement, en construisant de nouvelles lignes de chemin de fer et en réorganisant tout le système de la défense nationale. Le Danemark, seul, restait jusqu'ici pacifiste au point de ne compter que sur la Providence.

« La conférence offre un exemple excellent de la division de l'Europe en blocs, non pas selon l'idéologie mais selon la géographie. Les gouvernements scandinaves font des efforts méritoires pour ranimer au moins entre leurs pays des relations commerciales normales. Car les peuples scandinaves sont ordonnés, calmes, honnêtes et laborieux. »

GRANDE-BRETAGNE

On a beaucoup parlé de la dénatalité en France. En Grande-Bretagne, le nombre des naissances est également en régression, mais on n'y semble guère s'en émouvoir. Le *DAILY TELEGRAPH* (Londres) :

« Si la dénatalité se poursuit chez nous au rythme actuel, les îles Britanniques ne compteront dans un siècle, que 5 millions d'habitants, vient de déclarer le grand savant Sir Leonard Hill, président du congrès national des officiers de santé. Comment discuter avec un prophète ? Seuls les événements peuvent confirmer ou infirmer ses prédictions, et nous risquons de ne pas vivre jusque-là. Mais on peut se consoler en pensant aux prophéties faites au milieu de l'époque victorienne : on prédisait que dans un siècle, les îles Britanniques seraient si surpeuplées que leur population ne trouverait plus de quoi se nourrir. Car les prophètes oublient que l'homme s'adapte aux nouvelles circonstances.

« Certes, du point de vue statistique, Sir Leonard Hill a raison. Le rythme des naissances et celui des morts baissent chez nous, et bientôt, notre population semble devoir diminuer rapidement. D'autres pays se trouvent dans la même situation : l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Allemagne et la France ;

quant à l'Italie et aux Etats-Unis ils n'en sont pas éloignés. Par contre dans les pays où les conditions de vie sont pénibles — la Chine, le Japon, l'Inde, la Russie — la population augmente. On dirait presque que pour élever le taux de la natalité, il faut abaisser le niveau de la vie et non pas chercher à l'améliorer.

« Les efforts faits en Italie et en Allemagne pour combattre la dénatalité ont donné des résultats décevants : en Italie, la régression continue ; en Allemagne, elle a été ralentie, mais non supprimée.

« D'aucuns se demandent si une baisse de la population mondiale, démesurément enflée au cours du demi-siècle, serait un tel malheur. N'oublions pas que nos ancêtres, qui ont bâti l'Empire Britannique, étaient moins nombreux que nous ne le sommes. Et puis, lorsqu'il y a vraiment danger, l'homme sait combattre et conjurer le mal. »

UN PRODUIT BIEN PRODUIT EST DÉJÀ PLUS D'A MOITIE VENDU

Dates à noter

Exposition maritime d'hiver	{ Amherst, N.-E. 5 au 11 novembre
Exposition d'hiver	{ Ottawa, Ontario. 9 au 12 novembre
Exposition royale d'hiver	{ Toronto, Ontario. 16 au 24 novembre
Exposition internationale de bétail	{ Chicago, 27 nov. au 4 décembre
Exposition internationale de grain et de foin	{ Guelph, Ontario. 30 nov. au 2 déc.

ETATS-UNIS

DEMENTI

Le duc de Windsor a décidé de partir pour l'Amérique. Un communiqué a été remis à ce sujet à la presse.

L'ex-roi d'Angleterre visitera les grandes villes des Etats-Unis afin de se documenter sur les problèmes sociaux. Malheureusement, dans l'itinéraire annoncé, se trouve Hollywood. Il n'en fallut pas plus qu'une confusion s'établisse dans l'esprit des journalistes américains : un grand quotidien de Chicago annonça triomphalement le premier :

« Enfin, le duc de Winsor a accepté un engagement pour un film. Il sera le partenaire de Greta Garbo dans *Cœur de Roi*, qui serait tourné prochainement. »

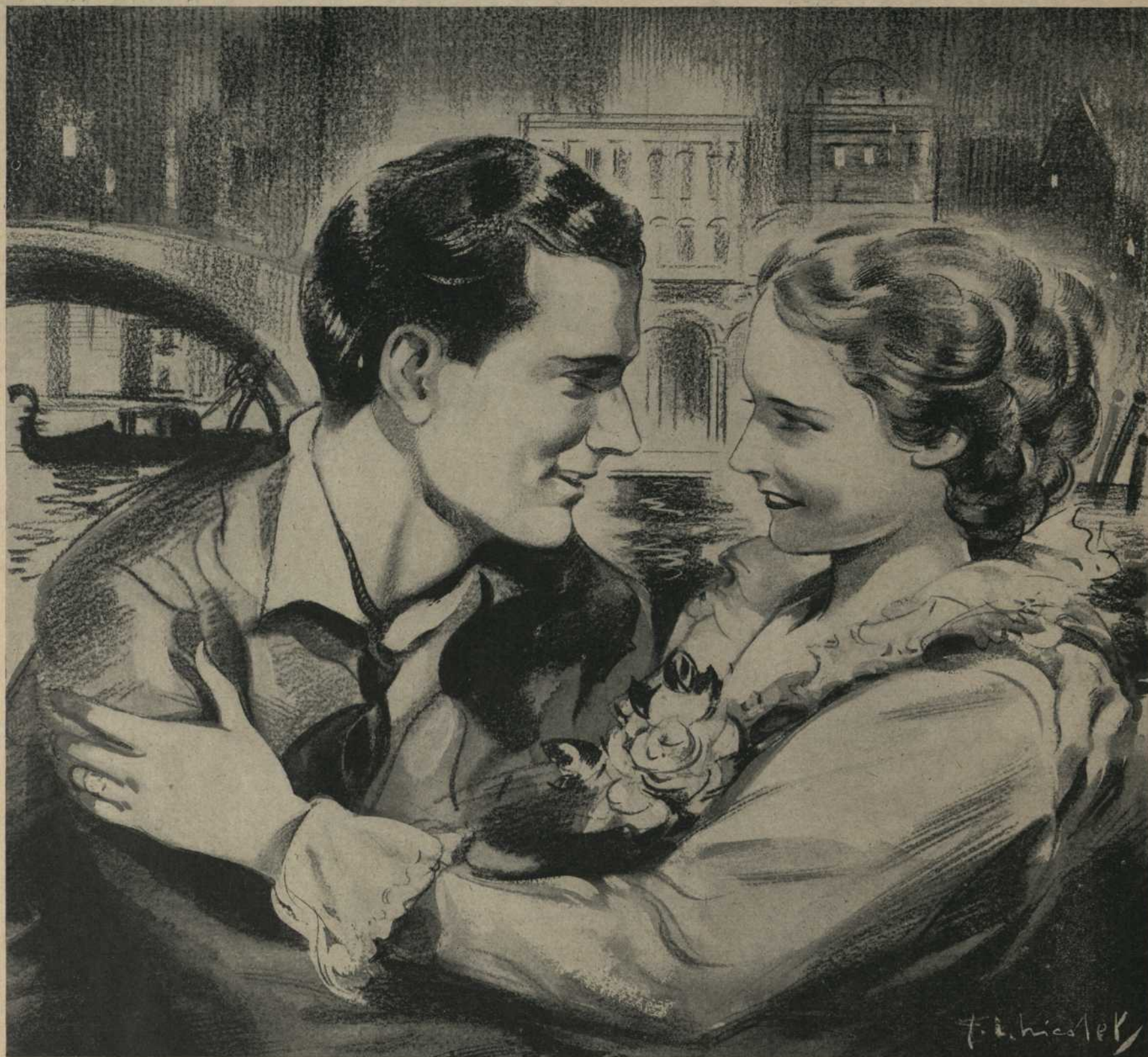
Cette information provoqua un tel scandale à Londres qu'on la fit immédiatement démentir. Mais, pour sauver l'honneur, le rédacteur de la nouvelle rectifia :

« C'est par erreur que l'on a annoncé les débuts du duc de Winsor. Il s'agit de l'acteur bien connu, Charles Windsor. »

Or, celui-ci n'existe pas. Mais personne ne songea plus à protester.



Nous allons sous presse six jours avant les élections municipales de New-York. Le maire La Guardia sera-t-il réélu ? "Le Samedi" prédit que oui, avec une bonne majorité...



Venise : reflets fantasques du soleil couchant, eau glauque des canaux, chants de joie et d'amour, glissement des gondoles...

LE SECRET DU BONHEUR

ETIENNETTE est encore en retard ce matin... comme d'habitude ! maugréa, pour la forme, Rémi Varadois en levant les yeux vers la pendule.

Les deux mains enfoncées dans les poches de son veston d'intérieur, il se mit à aller et venir sur l'épais tapis de la salle à manger dont la haute laine étouffait le bruit de ses pas.

Un gai rayon de soleil printanier, justement, franchissant les draperies soyeuses des stores, venait de se poser sur la nappe de toile vert tendre qui couvrait la table.

Ici et là, une porcelaine de Chine fleurie, une aquarelle, un bibelot, venaient ponctuer de rose la douceur du vert fondu. Enfin, pour mettre un point final à cette délicieuse symphonie, une grosse gerbe de fleurs d'amandier se dressait au centre de la table.

— Etienne a un goût exécutif, se dit Rémi pour

la millième fois en contemplant avec un air heureux le décor familial de son existence paisible.

Il s'approcha de la table, regarda les rôties et les croissants brûlants sur le chauffe-plat électrique, huma l'odeur du café, vérifia le contenu des pots de confitures. La pendule marquait neuf heures moins le quart : il lui faudrait être à son bureau dans une demi-heure. Il adorait pourtant le moment du petit déjeuner, tête-à-tête avec Etienne, et aimait le prolonger le plus possible.

— Je me demande ce qu'il y a ? se dit-il en consultant de nouveau la pendule. Dix minutes, c'est beaucoup pour Etienne. Je vais voir...

Juste à ce moment, la grille de fer forgé qui séparait la salle à manger du salon fut poussée d'un

geste vif et une toute petite femme brune, enveloppée d'une longue robe de soie rose, fit irruption dans la pièce. Elle tenait une lettre ouverte à la main et son joli visage aux traits nets, décidés, portait une expression qui ne devait pas lui être familière, car Rémi s'écria :

— Qu'y a-t-il, chérie ? Mauvaises nouvelles ? Graves, très graves ?

Elle fit un léger signe de tête et se dressa sur la pointe de ses petites mules bordées de cygne pour entourer de ses bras le cou de son grand diable de mari.

— Assieds-toi vite, dit-elle, où tu seras obligé de déjeuner en courant. Je vais te servir...

Malgré l'air soucieux de son visage, ses gestes ne trahissaient aucune agitation. Ils restaient calmes, ordonnés, comme ses traits fins, ses cheveux noirs et lisses, tout l'agencement de sa petite personne

soignée. Ce n'est qu'à lorsque Rémi se fut mis à manger qu'elle se décida à parler :

— Maman m'a écrit, fit-elle de sa voix bien timbrée. Sa lettre m'a bouleversée... Ça va mal à Ker-Traor...

— Personne de malade, au moins ! interrogea Rémi, plein de sollicitude.

— Non, personne... Seulement, cette fois, c'est la ruine complète... ou presque, sinon tout de suite, du moins à bref délai !

— Diable ! Mais comment, comment !

Rémi avait posé sur son assiette le croissant juste entamé et regardait anxieusement sa femme.

— Papa a voulu se mêler de placements qui se sont révélés très mauvais.

— Mais la fortune de ta mère ?

— Elle a eu la faiblesse de la remettre tout entière aux mains de père, et alors...

— Ah ! vois-tu, ma chérie, un brave soldat fait rarement un brillant homme d'affaires ! Si le général avait voulu m'écouter, il n'en serait pas là aujourd'hui !

Etiennette leva vers son mari deux yeux pleins de confiance et d'admiration :

— Nous le savons tous, mais lui, il est si entêté, mon chéri ! Pauvre papa ! Il doit bien souffrir à présent... Le pire, c'est qu'il faudra vendre Ker-Traor.

— Non !

— C'est ce que dit maman... D'après elle, il ne leur restera que la retraite de papa. Impossible avec ça de continuer à habiter un aussi vaste domaine. Du reste Ker-Traor est hypothéqué...

— Et nous ne nous doutions de rien !

Etiennette baissa la tête. Sa gorge serrée ne lui permettait pas de boire et des larmes gonflaient ses yeux aux longs cils sombres recourbés.

— Ma pauvre petite chérie ! fit tendrement Rémi en lui caressant la main. Et Jancis ? Sait-elle ?

— Non. Maman lui cachera tout jusqu'à la dernière minute.

— Est-ce sage ?

— Sait-on ? En tout cas, le désir de mes parents à ce sujet est formel. Papa est déchiré de remords, surtout à cause de Jancis, la benjamine, sa préférée. Maman aussi se désole à cause d'elle. Ecoute ce qu'elle m'écrit : « Je me résignerai très volontiers à la perte de notre fortune, et même à la perte de notre cher Ker-Traor, auquel pourtant, mon cœur tient par tant de fibres profondes, mais je ne peux supporter l'idée que Jancis apprendra bientôt qu'elle est pauvre et qu'elle devra renoncer, à jamais peut-être, à tout le luxe auquel elle a été jusqu'ici habituée. Nous l'avons trop gâtée, cette enfant de notre âge mûr que nous avons accueillie avec une joie folle dix ans après ta naissance ! Tu la connais : elle a un cœur d'or, mais elle est habituée à voir satisfaits ses moindres caprices, ses fantaisies les plus coûteuses. Elle est absolument incapable de supporter la pauvreté ou même la médiocrité. Alors, un peu plus, un peu moins, peu importe à présent ! Nous avons décidé, tont père et moi, de la laisser vivre à sa guise, heureuse et insouciance, sans rien lui refuser, lui laissant jusqu'au bout la chance de trouver un mari qui puisse lui donner la fortune qu'elle aurait dû avoir. Elle est ravissante, tu le sais, et sa beauté augmente chaque jour. Je ne voudrais pour rien au monde, en la plongeant dans la tristesse, lui retirer une de ses chances de plaire et d'exercer sa séduction, faite de joie, d'insouciance enfantine. Si tu peux aider ta petite sœur, ma chérie, fais-le. Mon cœur de mère en sera infiniment touché. Qu'elle soit aussi heureuse que tu l'es toi-même ! »

Etiennette posa de nouveau la lettre sur la nappe et regarda son mari. Son visage exprimait une tendresse et une admiration infinies :

— C'est vrai que je suis très heureuse auprès de toi, mon amour ! dit-elle. Si Jancis...

Elle s'interrompit, car Rémi hochait la tête d'un air préoccupé :

— Ta sœur est charmante, certes, elle est même éblouissante, mais, malheureusement, tu sais comme moi que ses prétentions et son étourderie rendent presque impossible tout projet de mariage ! Car, enfin, vois-tu autour de nous un seul homme sur lequel elle daignerait jeter les yeux ? Il lui faudrait un héros, beau comme un dieu et, par-dessus le

marché, un héros riche comme Crésus ! Voyez dans une dix chevaux, fi !... Habiter un appartement ? Quelle horreur !

Le visage d'Etiennette était maintenant tellement triste que Rémi cessa net sa diatribe. Il s'approcha de sa femme et caressa ses beaux cheveux noirs :

— Pardonne-moi, chérie, de t'avoir fait de la peine... Nous ferons de notre mieux pour ta petite sœur et nous essaierons de la mettre dans le bon chemin. Fais-la venir ici si tu juges que cela puisse lui servir à quelque chose et débrouille-toi de ton mieux.

La jeune femme leva vers son mari des yeux extasiés :

— Que tu es bon !... Bien sûr, qu'en gardant Jancis ici et en donnant pas mal de réceptions, nous réussirons vite, à la marier !

— Tu crois ? Enfin ! on peut toujours essayer !

— Oui... mais les réceptions coûteront cher !

Le front de Rémi se plissa légèrement, mais il fit bravement, tout en allumant une cigarette :

— J'ai mis de côté quelques baux billets pour notre croisière en Baltique, cet été. Nous pouvons en disposer dès à présent et remettre ce projet à l'année prochaine. Je te donne carte blanche.

Des larmes de reconnaissance gonflèrent les yeux d'Etiennette et elle se jeta dans les bras de son mari :

— Que tu es bon ! Que tu es bon ! cria-t-elle. Tu ne peux comprendre à quel point ta générosité me touche ! Tu te faisais un tel plaisir de cette croisière !

— Nous pouvons bien faire quelques petits sacrifices pour Jancis. Et puis, je suis tellement reconnaissant à tes parents de m'avoir donné une si

par

JEAN D'ARJANSE

Dessin de F.-L. NICOLET

parfaite compagne ! Il est neuf heures et demie. Je me sauve... J'ai des rendez-vous très importants à l'usine aujourd'hui...

— Papa ! Papa ! Bonjour, papa !

Deux enfants venaient de faire irruption dans la salle à manger : un garçonnet de cinq ans en pyjama de zéphyr rayé, une petite fille de trois ans, vêtue d'une robe de chambre à poches « comme maman ».

II

POUR MADAME...

Noiron, autrefois ordonnance du général-comte Lennoc de Marvan, maintenant maître d'hôtel et intendant du castel de Ker-Traor, présenta à sa maîtresse une lettre timbrée de Paris.

A cette vue, une joyeuse émotion teinta de rose le visage pâle de la vieille dame. Ses doigts un peu tremblants déchirèrent vite l'enveloppe :

— Quelle bonne petite, cette Etiennette ! Elle a répondu tout de suite et longuement...

Elle s'absorba dans sa lecture.

Son mari, assis en face d'elle, de l'autre côté de la baie vitrée qui dominait les rochers rugueux de la côte et l'étendue illimitée de l'océan, laissa retomber le journal qu'il était en train de lire.

D'un geste sec, il arrache le monocle qu'il portait dans son orbite droite et le fit tourner d'un air absent et soucieux.

Le général Lennoc de Marvan était très beau encore sous ses cheveux blancs demeurés épais. Ses traits avaient de la noblesse, son air était imposant.

Il attendit un long moment que sa femme eût terminé sa lecture, puis, n'y tenant plus, demanda :

— Que dit-elle ?

Mme de Marvan leva son fin visage ravagé par l'âge et les soucis. Ses yeux étaient empués de larmes :

— Cette chère petite m'écrit la lettre la plus tendre, la plus touchante qui soit... Elle est prête à recevoir Jancis sur-le-champ et à lui donner toutes les occasions de se distraire, d'aller dans le monde...

— Cela représente beaucoup de peine et beaucoup d'argent...

— Etiennette s'en rend bien compte et on la sent décidée à faire l'impossible pour nous, pour sa sœur. D'un commun accord, Rémi et elle ont décidé de supprimer la croisière projetée pour cet été en Baltique, afin de donner à Jancis toutes les occasions de se distraire...

— Braves coeurs...

— Oui, bien braves...

Le vieux soldat baissa la tête pour cacher son désarroi. Des remords incessants faisaient à présent de son existence un véritable purgatoire.

A ce moment, une voix joyeuse se fit entendre au dehors, ponctuée par les notes graves d'un organe masculin.

— Jancis prend sa leçon avec Noiron, remarqua la générale.

Elle s'approcha de la baie, suivie de son mari, et tous deux, le visage éclairé de tendresse, regardèrent les évolutions d'un fougueux cheval noir, monté par la plus polie amazone qui fût jamais. La jeune fille les aperçut et leur lança un appel vibrant de gaieté.

Très droite, mince, souple comme un roseau, bien prise dans une jaquette cintrée, le cou cravaté de blanc, bottée jusqu'au genou de cuir verni, elle enfourchait sa bête avec la sûreté d'un cavalier consommé. Ses cheveux bouclés, couleur de châtaigne, étaient retenus par un ruban et le vent de la mer les faisait voler en mèches folles autour de son ravissant visage. Ses grands yeux verts brillaient d'un vif éclat et ses dents blanches faisaient valoir le ton chaud de son visage doré comme un brugnol.

Elle salua trois fois d'un geste de sa cravache, dressée sur ses étriers, puis fouetta sa monture qui partit comme un trait. Noiron fila au galop derrière elle.

— Jancis est d'une imprudence folle ! gémit Mme de Marvan.

— Laisse... laisse... Cette petite est une écuyère consommée, une manière de centaure. Elle a une assiette !

Mme de Marvan reprit la lettre et, pensive, en tourna les feuilles :

— Jancis ne va peut-être pas accueillir avec plaisir l'invitation d'Etiennette... Ce nouveau cheval que tu lui as donné la passionne. Quand elle n'est pas sur son dos, elle est à l'écurie... Et puis, avec le beau temps revenu, elle va se baigner, nager... Elle n'est pas folle de Paris, tu le sais ? Surtout au printemps...

Le général hocha la tête :

— Ce sera à toi de la convaincre. Je suis certain que tu y parviendras sans peine...

— Sans peine... Que non pas !

Mme de Marvan prit son tricot et son mari se leva :

— Je vais faire un tour dans le parc et donner moi aussi une leçon à ma diablesse. Je n'ai jamais eu meilleur élève, ni plus audacieux !

Il sortit et sa femme le suivit des yeux, notant avec peine que la haute taille svelte s'était voûtée ces derniers temps.

Les heures s'écoulèrent insensiblement dans la grande bibliothèque qui, sur son promontoire de rocs, dominait la côte et le parc à demi-sauvage qui entourait le castel.

Vers midi, l'escalier retentit sous un pas vif et la porte s'ouvrit d'une brusque poussée.

Jancis, les joues pourpres, les cheveux emmêlés, rayonnante de santé et de joie courut embrasser sa mère.

— Assieds-toi un peu, petit démon ! lui dit Mme de Marvan. Ne peux-tu rester tranquille un moment, coudre, lire, tricoter ? Comme quand j'étais jeune ?

Jancis se laissa tomber dans un grand fauteuil et tapota ses bottes du bout de sa badine :

— Que les dieux soient loués de ne m'avoir pas fait naître au temps où tu étais jeune, maman ! Mon Dieu ! que je me serais ennuyée !

— Mais non ! Mais non ! En attendant, tu me donnes bien du souci, car je crains que tu ne te rompes le cou un de ces jours, ce qui ne serait pas arrivé de mon temps ! Non, mademoiselle !

Jancis éclata de rire et posa sur sa mère le regard de ses yeux glauques, profonds comme la mer, aussi changeants qu'elle, tour à tour gris ou d'un vert lumineux.

— Je suis tombée des centaines de fois, et jamais je ne me suis rien cassé. Je suis souple comme un gant ! répliqua-t-elle.

— Ne t'y fie pas trop ! En attendant, sais-tu de qui je viens d'avoir des nouvelles ? D'Étiennette. Elle t'invite à venir passer avec elle un, deux ou trois mois, à ta convenance. Paris est adorable au printemps et son nouveau quartier particulièrement agréable.

Les lèvres de Jancis esquissèrent une moue :

— Étiennette est très gentille, mais pourquoi irais-je à Paris quand je suis si bien ici ! Et Bourras qui n'est pas encore dressé tout à fait !

— Rien ne t'oblige à partir immédiatement, mais, si j'étais à ta place, je ne laisserais pas passer pareille occasion. Étiennette, avec ses enfants, ses nombreuses occupations peut n'être pas en état de renouveler son invitation de long temps. Songes-y : jolie comme tu l'es devenue, tu vas avoir beaucoup de succès dans le monde !

Jancis eut une moue dédaigneuse :

— Peuh ! Le monde d'Étiennette ! Des industriels en grande partie ! Des gens sans intérêt !

— Le dénigre pas d'avance des gens que tu connais très mal ou pas du tout... Tu t'amuserais comme une folle. Et tes neveux sont adorables, à ce que me dit ta soeur. N'as-tu pas envie de les voir ? D'ailleurs, j'écrirai à Mme de Lerbois, ma vieille amie...

Les yeux de Jancis, adoucis, fixaient une image dans le vide. Elle sourit.

— Et les jolies toilettes que tu porterais ! poursuivit la mère. Ici, tu n'as pour ainsi dire jamais une occasion de ce qui s'appelle « s'habiller » !

Le visage de la jeune fille devint plus rêveur. Visiblement, on la sentait tentée.

— Enfin, tu réfléchiras. A ta place, moi, je n'hésiterais pas...

— J'irai, fit soudain Jancis, si papa me donne suffisamment d'argent pour m'habiller convenablement.

— Tu lui en parleras au déjeuner, répliqua Mme de Marvan, tout en essayant de dissimuler l'inquiétude que cette maudite question d'argent faisait naître en elle.

— C'est ça.

Et elle tint parole. A l'énoncé de la somme désirée, le général faillit laisser voir son désarroi. Il demanda un délai pour réfléchir. Jancis habituée à voir tous ses caprices satisfaits immédiatement, trouva drôle que son père eût besoin de délai.

— Deviendrais-tu avare, papa ? jeta-t-elle gaiement.

Et, insoucieuse des calculs pénibles qui occupaient l'esprit de ses parents, elle continua à dévorer à belles dents, d'un appétit fouetté par le grand air et l'exercice.

Quand les parents se retrouvèrent seuls, ils se regardèrent d'un air soucieux :

— Pourras-tu faire ce dernier sacrifice ? demanda la vieille dame à son mari.

— Oui. Ce sera dur, mais tant pis... Il ne nous reste plus que cette dernière chance...

Et, huit jours plus tard, Jancis montait dans un compartiment de première classe à destination de Paris plus adorable que jamais dans son costume de voyage, nantie d'un gros chèque prometteur de mille félicités dans les magasins les plus élégants de Paris.

Elle l'aperçut, tout à coup, radieuse de santé, étincelante de vie. Sa peau bronzée par l'air marin donnait un relief étonnant à ses grands yeux clairs et à ses dents blanches. Des regards admiratifs se posaient sur le délicieux visage de Jancis.

— Peste ! Qu'elle a embelli ! fut l'exclamation première de Rémi.

Jancis était déjà sur le quai, embrassant sa soeur, serrant dans ses bras les deux petits un peu intimidés, secouant cordialement la grande main de son beau-frère.

DÉCLARATION D'AMOUR

Hier, vous étiez belle — et comment vous le taire ? —

Lorsque je vous surpris, rêveuse et solitaire,

Appuyée à ce mur ;

Mais comme il semblait triste à travers la main blanche

Votre front que paraît une simple pervenche,

Votre front doux et pur !

Dites, vous aviez donc en l'âme une amertume ?

Un de ces lourds chagrins où le cœur se consume

Causait votre pâleur ?

Hélas ! moi qui croyais que nous seuls, les poètes,

Êtres aux cœurs de ciré, aux âmes inquiètes,

Connaissions la douleur !

Non, tout souffre et gémit sur la terre : homme et femme,

Chacun porte en soi-même un secret, haine ou flamme,

Qui le rend malheureux

Et puis, qui sait si nous, poètes que nous sommes,

Nous ne souffrons pas moins que le reste des hommes,

Etant plus sages qu'eux ?

Notre sagesse à nous et que la foule ignore,

C'est d'espérer toujours et de sourire encore

Quand l'on devrait pleurer ;

Et dès qu'une autre joie à l'horizon rayonne,

Rendant grâce à Dieu du bonheur qu'il nous donne,

D'oser nous y livrer.

Et nous mêlons notre âme à chaque créature,

A l'astre, aux chers oiseaux, aux champs pleins de verdure

Où tout nous attristait ;

Et nous nous reprenons à dire notre ivresse,

A chanter notre chant d'amour et de jeunesse,

Le même qu'on chantait.

Du poète, ma chère, imitez la sagesse :

Oh ! ne retenez point un passé qui vous blesse,

Laissez venir demain.

Et pour que vous sachiez que le bonheur existe,

Pour que vous restiez belle à jamais et moins triste,

Donnez-moi votre main.

(Extrait de *Je me souviens*, Beauchemin, Montréal.)

Dr GEORGES A. BOUCHER

III

ELLE arriva à Paris, le soir, vers six heures.

Étiennette l'attendait sur le quai, accompagnée par Rémi qui avait délaissé, ce jour-là, son usine pour venir à la rencontre de sa petite belle-soeur. Dans les jupes de leur mère, Babou et Mitou regardaient de tous leurs yeux les grosses locomotives qui les émerveillaient et les effrayaient à la fois.

Un panache de fumée apparut dans le lointain puis on distingua une masse noire qui grossissait rapidement.

— La voilà ! annonça Tiennette.

De ses yeux avides, elle cherchait parmi la foule des voyageurs la longue et fine silhouette de sa soeur.

Le groupe se fraya un chemin dans la cohue des porteurs et la bousculade des arrivants et des partants.

Devant la gare, la grande berline de Rémi était rangée. Jancis eut un rire taquin en la revoyant :

— Ah ! nous avons toujours l'autobus familial, à ce que je vois !

Mais oui, ma petite, puisque nous en sommes satisfaits ! Pourquoi voudrais-tu que nous la changions, répliqua Tiennette.

La voiture démarra, Babou et Mitou, à présent complètement apprivoisés, se bousculaient sournement pour s'asseoir sur les genoux de leur tante. Babou, plus preste que son frère, y parvint la première, et Mitou prit un air boudeur en se rencognant sur son strapontin.

— A la bonne heure ! dit gaiement Tiennette. Tu n'as pas été longue à faire leur conquête !

Jancis suivait des yeux le spectacle délicieux des quais de la Seine, parés de leur fraîche verdure frissonnante. Le temps était splendide, l'air léger. La jeunesse des feuillages s'alliait admirablement aux pierres grises, à l'eau calme du fleuve, au ciel d'un azur pâle teinté de rose.

— Que Paris est beau ! murmura Tiennette. Je suis contente, chérie, qu'il te réserve un si bel accueil. Tu ne regrettes pas ta Bretagne, au moins ?

Pour toute réponse, Jancis serra affectueusement la main de sa soeur et sourit gaiement.

— Nous sommes bien décidés, Rémi et moi, à rendre ton séjour parmi nous aussi agréable que possible. Nous n'avons pas souvent l'occasion de te recevoir à Paris, sauvageonne, et si nous ne passions pas nos vacances à Ker-Traor, nous ne te verrions jamais !

La voiture longea le Champ-de-Mars, fila vers le Trocadéro, puis vers Passy. Une atmosphère grisante montait de la terre de l'eau, du ciel, de la foule élégante.

— Nous approchons, fit Tiennette. C'est là...

La voiture stoppa devant un immense immeuble moderne dont les étages supérieurs étaient précédés de terrasses d'où la vue embrassait les frondaisons du bois de Boulogne.

— Nous perchons au septième. C'est délicieux... Un peu petit peut-être, mais exquis. Tu verras...

L'ascenseur les emmena tout en haut. Tiennette, fière de son home, en fit les honneurs à Jancis. Plus encore que de coutume, une profusion de fleurs et de plantes vertes d'oiseaux des îles et de poissons chinois mettaient leurs notes gaies dans l'appartement.

Jancis suivit sa soeur de la galerie au salon, du salon au bureau-fumoir de Rémi, transformé provisoirement en chambre à coucher pour elle. Elle visita la nursery des deux petits, la terrasse ensoleillée où des rocking-chairs et des lauriers taillés en boule composaient un riant décor, avec au loin, le déferlement infini des arbres au feuillage vaporeux.

— C'est charmant... Exquis... Tu as un goût extraordinaire, faisait Jancis.

Mais quand elle eut fait le tour de l'appartement, visité la salle de bains et même la cuisine de céramique blanche où Marie préparait le repas du soir, que Tiennette lui eut vanté la commodité de l'eau chaude toute l'année, elle s'écria :

— Nous avons tout vu ? Oui... Mon Dieu ! C'est très gentil, mais il me semble que je mourrais d'être enfermée presque toute l'année dans ces cinq petites pièces ! J'aurais l'impression de vivre dans une cage à mouches !

Le visage de Tiennette, si visiblement fière de sa nouvelle installation, se crispa un peu, et celui de Rémi exprima une mauvaise humeur vite contenue.

— Tu t'y ferais vite, ma petite ! fit doucement sa soeur. Et tu finirais pas te rendre compte, comme nous, que tu es une privilégiée...

Jancis éclata de rire :

— Je ne voudrais pas diminuer ton contentement, soeurette, mais si ce qui me semble insupportable à moi est, pour vous autres Parisiens, un privilège, comme tu dis, alors, moins que jamais, je ne veux quitter ma Bretagne, ni Ker-Traor, ni mes chevaux, ni mes landes ! Ah ! j'étoufferais ici !

Un peu consternés, les deux époux se regardèrent, mais, heureusement,

les deux petits qui prenaient leur repas dans la nursery les appelèrent pour le baiser du soir. Jancis s'en fut dans la salle de bains réparer le désordre du voyage et le dîner fut servi dans la jolie salle à manger, fraîche comme un sous-bois ensoleillé.

IV

LE PAUVRE Rémi avait redouté à juste titre l'intrusion de sa remuante belle-soeur dans la vie si calme de son ménage. Il fallut, dès le premier soir, aller au cinéma, souper dans un grand cabaret en vogue des Champs-Élysées. Et, dès le lendemain Tiennette qui, avec une seule domestique et une femme de ménage, avait fort à faire, dut accompagner Jancis chez les couturiers et les modistes en renom.

Cette période exténuante pour elle dura dix jours, au bout desquels Jancis s'estima suffisamment bien habillée pour paraître dans les endroits élégants, et y faire admirer les merveilles qu'elle s'était commandées.

— Tu es fatiguée, chérie ? demandait Rémi à Tiennette, le soir. Ces courses te surmènent ?

— Non, non. Du reste, fatigués ou non, nous en avons pour deux ou trois mois au moins. Il faut nous habituer à tenir le coup. D'ailleurs, nous devenions trop « popotes », comme dit Jancis.

Elle, Jancis, s'épanouissait comme une rose en mai. Parée à merveille, fraîche, reposée, elle voulut tout de suite faire partie de clubs sportifs où elle put rencontrer la jeunesse dorée de la capitale.

— Maman a écrit à son ancienne amie, la baronne de Lerbois, dit-elle à Tiennette. Nous irons lui faire visite prochainement. Elle reçoit beaucoup... Son fils aîné, Gontran, est aviateur; le cadet est à Saint-Cyr. Je trouverai là ce qu'il me faut comme camarades pour la danse, le tennis, l'équitation, l'auto...

La baronne de Lerbois était une amie de pension de Mme Lennoc de Marvan, mais nul n'aurait pu s'en douter tant elle était massée, teinte, fardée et ajustée au dernier goût du jour. Elle avait une très grosse fortune et son hôtel de l'avenue de Messine ne désemplissait pas d'une foule bigarrée, excentrique et très chic, composée surtout de gens très jeunes, où les aventuriers coudoyaient bien quelque peu des gens appartenant à d'excellents milieux, mais « dans le mouvement ».

— Pourquoi ne vas-tu jamais chez Mme de Lerbois, avec ou sans Rémi ? interrogea Jancis, comme les deux femmes montaient dans le taxi qui devait les conduire chez cette dernière, où elles étaient conviées à un thé dansant.

Tiennette haussa ses beaux sourcils sombres :

— Qu'irais-je y faire ? Je suis très heureuse chez moi, très occupée... J'ai des amis. Je n'ai que faire des relations que je pourrais me créer chez la baronne. Non pas qu'il ne s'y trouve des gens charmants, mais notre train de vie ne nous permet guère de les suivre, en aurions-nous le désir. Puis, pour dire toute la vérité, notre vieille amie m'agace un peu ! Cette fausse vivacité, cette affectation de jeunesse me donnent sur les nerfs... Pour toi, c'est tout à fait le salon rêvé. Ce serait bien le diable si tu ne t'y créais de très agréables relations !

— J'y compte bien, répliqua Jancis. Je veux goûter la vie de Paris dans tout ce qu'elle a de plus brillant. Je n'en apprécierai ensuite que mieux la douceur de Ker-Traor et redeviendrai sauvage avec ivresse !

Elle tourna vers sa soeur son délicieux visage encadré par un bérêt

de soie blanche savamment drapé qui dégageait ses boucles dorées. Sa robe, mi-bleue, mi-noire, ornée d'une grosse touffe de fleurs virginales lui seyait à ravir. Etienne examina sa soeur avec admiration :

— Tu vas avoir un succès fou, lui dit-elle.

Le taxi fit halte devant la grande porte de ferronnerie de l'hôtel. Le long du trottoir, à perte de vue, s'alignaient des voitures, toutes plus somptueuses les unes que les autres. Jancis désigna à sa soeur une Bugatti grand sport et remarqua :

— Voilà ce qu'il vous faudrait à la place de votre autobus ! J'aimerais tenir le volant de cette voiture-là ! Papa m'a promis une belle voiture pour mes vingt ans.

Etienne ne répondit pas. Un concierge galonné ouvrait la porte d'un immense vestibule très moderne et presque trop opulent. Une vague de parfums et les sons d'un jazz, dissimulé quelque part, vinrent frapper les sens des deux femmes. Tiennette, du coin de l'oeil, vit sa soeur aspirer avec délices cette atmosphère de luxe. Toutes deux se dirigèrent vers un large escalier qui conduisait aux salons de réception du premier étage. Le jazz venait justement de faire trêve et les noms des deux femmes, annoncés à voix haute, firent tourner toutes les têtes.

Tiennette se sentit légèrement intimidée par tous ces regards, mais Jancis, souriante, sûre de soi, accueillait avec une aisance de princesse l'admiration qui se pouvait lire dans les yeux braqués sur elle.

La baronne, grande, sèche, froufrou, trop blonde, trop rose, trop vive, les accueillit au seuil des salons avec de grandes démonstrations d'amitié :

— Tiennette, tu mériterais que je te punisse pour m'avoir délaissée si longtemps ! Il a donc fallu que cette ravissante jeune soeur arrive de sa Bretagne pour que tu te décides à mettre les pieds chez moi ? Laisse-moi te regarder, Jancis. Tu es adorable, tu entends, adorable ! Gontran, Max, venez vite ici que je vous présente. Par bonheur, mes deux fils sont chez moi, aujourd'hui.

Deux beaux jeunes hommes s'inclinèrent devant Jancis, bientôt suivis par une cohorte d'admirateurs qui voulaient à toute force être présentés à la nouvelle venue. Dès que retentit le jazz, elle s'envola au bras de Gontran. La baronne eut un sourire malicieux en les voyant s'éloigner :

— Elle les a tous charmés, Tiennette !

Le thé dansant se prolongea jusqu'à deux heures du matin. Tiennette, à demi endormie dans un fauteuil, attendait sa soeur, et Rémi, tournant et retournant les pages de son journal dans son lit, sentait que l'épreuve serait plus pénible encore qu'il ne s'y était attendu...

V

LE SUCCÈS de Jancis dépassa aussi toutes les espérances ! A partir de sa première soirée chez Mme de Lerbois, les invitations plurent de toutes parts. Tiennette, débordée, ne savait plus où donner de la tête. Dans l'incapacité de chaperonner Jancis chez tous ses nouveaux amis, elle dut lui laisser plus de liberté qu'elle ne l'aurait souhaité.

Ce n'est pas sans hésitation que Mme Varadois voyait sa soeur s'en aller presque chaque jour avec des amis différents, jeunes gens et jeunes filles, dont les voitures venaient la cueillir au passage.

Jancis se moquait de la jeune femme et de ses idées d'un autre siècle.



— Tu es plus retardataire que maman et même papa ! lui lançait-elle, moqueuse.

Chaque fois qu'ils le pouvaient, Gontran et Max venaient chercher Jancis pour faire de l'équitation au Bois, le matin ; de longues randonnées en voiture, l'après-midi, danser, nager, organiser des surprises-parties.

Le téléphone sonnait tout le long du jour. Tiennette, au bout du fil, entendait une voix désappointée annoncer qu'on retéléphonerait plus tard quand elle informait son interlocuteur que Jancis était sortie. C'était à qui la mènerait à la plus belle soirée, au gala le plus riche en attractions sensationnelles. Gontran lui donna le baptême de l'air et tous ceux de ses camarades qui virent Jancis sur l'aérodrome en devinrent plus ou moins amoureux.

— Ma foi ! soupira Etienne à son mari à la fin du premier mois, nous n'avons guère besoin de donner de réceptions en l'honneur de Jancis. Elle est tellement accaparée par les amis de la baronne qu'elle n'a plus une seconde à elle ! Je me vois dans l'obligation de lui laisser la bride sur le cou. Tout va mieux qu'on n'aurait pu l'espérer. Cette petite folle subjugue tout le monde ! Maman, que je tiens au courant, doit être ravie...

Rémi hocha la tête :

— Crois-tu qu'elle trouvera parmi ces jeunes gens affolés de plaisirs et de snobisme l'époux qui la rendra heureuse ?

— Pourquoi pas ? Il faut que jeunesse se passe ! Tu es bien sévère pour eux, Rémi.

— Peut-être ! J'espère sincèrement que je me trompe sur leur compte. Mais ceux que j'ai pu voir ici ne m'inspirent pas confiance. Très brillants, certes mais des égoïstes, des arrivistes ! Ou alors, des crétins sans intérêt !

— Tu deviens méchant !... Gontran, tiens, n'est-il pas remarquable d'intelligence, de distinction, de chic ? Il réunit tous les mérites, il me semble ?

— A première vue oui. Il est très sympathique. Jancis, du reste, semble avoir une prédilection marquée pour lui. C'est un poulain qui se détache du lot, pour parler l'argot des hippodromes.

— Il a, en effet, tout ce qu'il faut pour lui plaire : un nom, une grande élégance personnelle, de la fortune et, par-dessus tout, il est aviateur. Voilà ce qui lui donne une supériorité marquée sur ses concurrents. Cependant, en même temps que lui, Jancis semble avoir un faible pour le jeune Ambroise de Champart.

— Naturellement ! Un riche oisif qui n'a jamais fait que du sport et qui chasse le gros gibier en Afrique ! — Séduisant, très séduisant, il faut le reconnaître !

— Je le reconnais ! L'un et l'autre personnifient, ou à peu près, le héros rêvé par les dix-huit ans de ta folle petite soeur...

— L'un ou l'autre peut faire un excellent mari, insista Tiennette, et Jancis ne leur cède en rien à aucun point de vue. Elle les vaut largement !

— D'accord ! Mais reconnais-le toi-même, beaucoup de légèreté, de snobisme, de frivolité entrent dans l'engouement réciproque de ces charmants personnages !

— Tu me déprimes, Rémi !

— Je tiens autant que toi au bonheur de Jancis. Ah ! à propos, j'oubliais de te dire que j'ai demandé à Saint-Yves de venir dîner ce soir avec nous. Il y avait bien longtemps qu'il n'était venu ici, lui qui apprécie tant notre intérieur et tes charmantes qualités de maîtresse de maison.

— J'avais presque oublié ce pauvre Robert dans la bousculade de ce dernier mois.

— Lui ne t'a pas oubliée... pas plus que nos bonnes soirées intimes. Il a une loge pour l'Opéra, Jancis sera heureuse de cette occasion, je l'espère ?

— Jancis ! cria Tiennette, mais elle n'est pas libre ! Quel dommage que tu n'aies pas songé à m'avertir de cela il y a trois jours ! Elle est invitée à une grande cocktail-partie chez Ambroise de Champart. La baronne s'est proposée pour lui servir de chaperon, ce qui me permet de vous accompagner à l'Opéra ce soir, Robert et toi.

Rémi lança une bouffée de fumée en l'air :

— Dommage ! fit-il.

— Robert sait que Jancis est ici ?

— Oui, mais il se souvient à peine d'elle. Elle n'était encore qu'une grande gamine quand il l'a vue pour la dernière fois.

— En effet.

— Alors, que décides-tu ?

— Mais d'avoir Robert à dîner !

Cela me fera bien plaisir de le revoir, tu peux t'en assurer !

Le soir même, Marie introduisait dans le salon un grand jeune homme brun, en tenue de soirée. Il s'assit auprès de l'aquarium de poissons chinois et se mit à contempler les évolutions des précieuses bestioles agitant autour d'elles leurs longues nageoires, semblables à des voiles transparents.

Robert Saint-Yves avait vingt-huit ans. Une jeunesse consacrée à des études difficiles, au labeur le plus acharné, avait marqué ses traits d'une sévérité précoce. Son visage régulier, assez beau, était gâté par une froideur trompeuse qui lui ôtait de la séduction. Bien habillé, toujours élégant, Robert manquait cependant de la désinvolture, de l'assurance de soin qui donnaient tant de charme superficiel à un Gontran et à un Ambroise.

Le jeune homme, immobile, se mit à songer aux perfectionnements qu'il

se proposait d'apporter à son usine des environs de Paris. Il la dirigeait avec Rémi, dont il était le collaborateur et l'associé.

Son esprit vagabondait à la recherche d'un procédé d'épuration chimique quand le plafonnier du salon irradiait soudain la grande pièce d'une lumière intense, mais très douce. En même temps, un bruit léger d'étoffes fit tourner la tête de Robert vers la porte.

Une ravissante apparition se tenait là : Jancis, ennuagée d'une longue robe d'organdi blanc, qui la faisait paraître presque irréelle. Son cou gracile et ses bras, bruns comme ceux d'une Tahitienne, se dessinaient avec relief sur la mousseline. Une grande ceinture rouge, des souliers du même ton, un ruban écarlate qui retenait ses boucles folles, rehaussaient d'une note hardie la robe printanière.

Le jeune homme s'était levé. Intimidé par la beauté de l'inconnue, il rougit, embarrassé, et s'avança vers elle gauchement. Un grand éclat de rire salua sa confusion :

— Comment, monsieur Saint-Yves, vous n'avez pas l'air de me reconnaître ? Je suis Jancis, la soeur de Tiennette. Vous ne saviez pas que j'étais là ?

— Oh !... Mais vous êtes tellement transformée que je n'ai pas songé à vous tout d'abord. J'ai cru que vous étiez une amie de Mme Varadois !

Elle l'enveloppa du regard de ses grands yeux verts lumineux, montra ses dents éblouissantes :

— C'est que j'ai dix-huit ans, à présent... On sonne ! Ce doit être Gontran ?

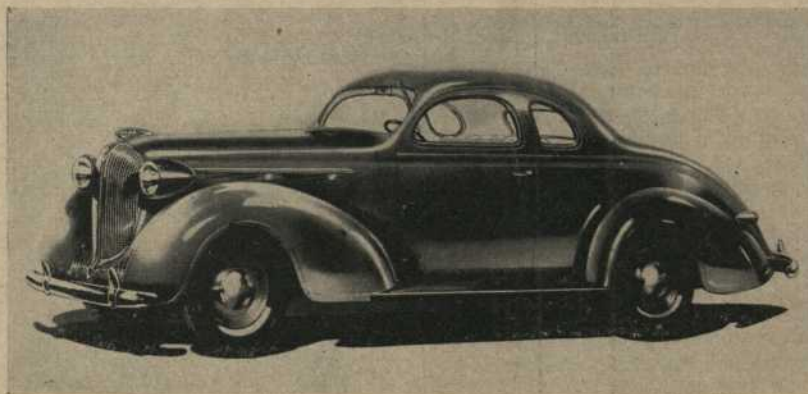
Une seconde plus tard, un bel aviateur, revêtu de son uniforme de gala, pénétrait dans le salon. Il s'inclina galamment devant Jancis et la petite main offerte avec une élégance accomplie.

Saint-Yves, un peu à l'écart, les embrassant tous les deux d'un coup d'oeil, sentit un léger malaise l'envahir.

LES PLUS LUXUEUX MODELES D'AUTOS DE L'ANNEE



Le Coupé De Soto 1938, à "rumble seat". En France, le "rumble seat" s'appelle un tonneau ou un spider.



Le coupé Plymouth 1938, dit "Six Business Coupé".

Il se trouvait soudain amoindri par la présence de ce magnifique officier. Le nouvel arrivant avait — il s'en rendait compte avec une pointe d'amertume — ce qui lui manquait à lui-même : une aisance accomplie, un grand vernis mondain, un contentement de soi qui imposaient et charmaient à la fois.

Les présentations à peine faites, Jancis et l'aviateur s'esquivèrent. La jeune fille s'enveloppa d'une cape de velours incarnat et tendit la main à Saint-Yves. Il s'en empara gauchement, en eut conscience, se sentit maladroit, sans prestige...

La porte à peine refermée, Rémi accourut dans le salon :

— Excuse-moi, mon vieux ! Un bouton de faux col égaré ! Tu connais ces avatars-là ? Tiennette regrette de te faire attendre, mais tu sais, les femmes, quand elles se mettent sur le pied de guerre ! A propos, tu as vu ma petite belle-soeur ? Déjà filée, la coquine ! Qu'en penses-tu ?

— Mlle de Marvan est ravissante ! mademoiselle ? Il me semble que tu l'appelais Jancis, il y a deux ans ?

— Oui, mais c'était une petite fille, alors ! Voilà Etienne...

Etienne portait une robe qui rappelait les modes de l'Empire. Une douzaine de camélias roses naturels bordaient le décolleté de sa robe. Avec son visage calme, régulier, ses bandeaux lisses, elle paraissait descendue d'une toile de Winterhalter.

— Quelle différence avec sa soeur ! songea tout de suite Robert. Quel abîme entre cette douce créature et elle dansant, le feu-follet, la fée capricieuse que paraît être Jancis !

Le dîner fut expuis et cordial, comme d'habitude, le spectacle qui suivit excellent.

Pourtant, Robert Saint-Yves, qui se sentait toujours si heureux dans la société de ses amis, fut, ce soir-là, mal en train et mélancolique sans savoir pourquoi ou plutôt sans vouloir voir pourquoi ou plutôt sans vouloir admettre le pourquoi de cet état d'âme !

Il ne pouvait s'empêcher de revoir l'image des deux beaux jeunes gens quittant le salon ensemble. Bien qu'il la jugeât mesquine, indigne de lui, une pensée amère lui était venue à l'esprit :

— Jancis ne s'est même pas excusée d'être obligée de partir ! Elle avait un engagement antérieur, certes, mais elle est d'humeur assez décidée pour savoir se débarrasser d'une façon ou d'une autre des invitations qui la séduisent le moins. Si Gontran de Lerbois avait été à ma place, aurait-elle agi ainsi ? Non...

VI

TIENNETTE attendit sa soeur en lisant dans le salon. Rémi, écrasé de fatigue, était allé se coucher. Ce n'est que vers deux heures du matin que Mme de Lerbois, Gontran et Jancis firent leur apparition.

La jeune fille, aussi fraîche que si elle venait de quitter son cabinet de toilette, n'était pas d'humeur à se mettre au lit. La baronne de Lerbois non plus d'ailleurs, malgré la fatigue qui lui tirait visiblement les traits et les poches démesurément gonflées qui soulignaient ses yeux !

Une joie de vivre débordante se dégageait de Jancis avec une telle force que Tiennette se sentit encline à l'indulgence. Elle s'en fut chercher une bouteille de champagne à l'office et garda ses invités quelque temps. Mme de Lerbois, tassée dans un fauteuil, fumait en bavardant comme une pie. Gontran et Jancis, dans un coin du salon, parlaient à mi-voix.

— Qu'ils sont gentils, ces petits ! murmura la baronne en aspirant la

fumée de son long fume-cigarette d'écaillé.

Tiennette prit une expression maternelle et approuva chaleureusement. Son cœur se dilatait de joie en regardant le couple magnifique formé par sa soeur et Gontran.

N'était-ils pas faits l'un pour l'autre, ces deux êtres qui, sous leur apparence frivole de mondains, recélaient sûrement un fond solide de courage et de fortes vertus? Oui, Gontran aimait Jancis, c'était visible!... Et Jancis semblait lui rendre son sentiment. La baronne, par son attitude, paraissait approuver pleinement l'attraction mutuelle de ces deux enfants. Alors? Que pouvait faire d'autre Tiennette, sinon se réjouir? Elle oublia le gros nuage noir à l'horizon et ne pensa plus à la ruine de ses parents. Elle vit sa chère petite soeur heureusement mariée à un homme digne d'elle, capable de lui donner la vie à laquelle elle était habituée.

Aussi, à peine la baronne et Gontran partis, Jancis enfermée dans la salle de bains, courut-elle réveiller Rémi qui dormait à poings fermés dans son lit:

— Rémi! Rémi! Ecoute!

— Quoi? Quoi? fit-il en se dressant apeuré. Qu'y a-t-il?

Tiennette, grisée par le bonheur et le verre de champagne, éclata de rire joyeusement, car le visage de Rémi était très comique:

— Mais non, gros bêta! Il n'y a pas le feu à la maison!... Ecoute la bonne nouvelle: je crois que nous apprendrons bientôt les fiançailles de Gontran et de Jancis, et que la baronne va faire sa demande à mes parents. A vrai dire, cela ne fait pas l'ombre d'un doute!

Elle se mit à bavarder, assise sur le bord du lit. Rémi, heureux de la joie de sa femme, l'écoutait souriant, mais se garda bien d'encourager ses espoirs.

— Tant que Gontran ne connaîtra pas la situation réelle de sa famille, il ne faut pas se hâter de conclure, fit-il sagement.

Tiennette se rebella:

— Gontran me paraît plein de noblesse de cœur et incapable de vils calculs. Il épousera la femme qu'il aime, pauvre ou non!

— N'en sois pas trop sûre, chérie! La baronne a habitué ses fils à une vie trop fastueuse pour qu'ils pussent facilement y renoncer! Un mariage très riche me paraît indiqué dans leur cas.

— Mais ils sont très riches eux-mêmes! cria Tiennette. Alors, ils peuvent se montrer généreux:

— Qu'en sais-tu? Connais-tu leur situation réelle? Ne nous trompons-nous pas sur la leur comme ils se trompent sur celle de tes parents?

Une tristesse subite envahit le joli visage de Tiennette:

— C'est vrai! fit-elle en baissant la tête.

Rémi l'enveloppa de ses bras et l'embrassa:

— Allons, ma Tiennette, ne te montre pas aussi exagérément pessimiste que tu étais optimiste tout à l'heure! Je ne cherche pas à t'attrister, mais à te faire voir clairement les choses pour t'épargner une désillusion. Puisse Jancis ne pas avoir à subir d'amertume à son entrée dans la vie!

Il garda le silence un instant et ajouta:

— Ah! s'il s'agissait d'un Robert Saint-Yves, je ne me montrerais pas aussi sceptique! Je suis sûr de son cœur, de son désintéressement. D'ailleurs, Robert n'a pas de gros besoin d'argent... C'est l'amour du luxe qui conduit, même les plus belles âmes, aux pires calculs. Ce n'est pas

le cas de notre ami. Mais cette petite folle de Jancis ne daignerait même pas s'apercevoir de sa présence si nous l'invitions et lui rirait au nez s'il demandait sa main!

— C'est vrai! murmura Tiennette.

Cependant, la baronne et Gontran, avenue de Messine, bavardaient encore dans le fumoir.

— Elle te plaît, cette petite? demandait négligemment la baronne, tout en jetant de biais sur son fils un regard étonnamment aigu.

En cet instant, aucun des intimes de Mme de Lerbois n'aurait reconnu en ce visage presque rusé, tendu, volontaire, la physionomie de poupée frivole de leur aimable hôtesse.

— Je l'aime, maman, tout simplement! Elle est adorable!

— Mêle-toi de tes enthousiasmes, mon petit! Tu t'es déjà emballé de cette façon, souviens-toi!

Le jeune officier haussa des épaules impatientes:

— C'était complètement différent!

As-tu jamais vu une créature aussi délicieuse que cette petite? Aussi ensorcelante? Je l'adore, te dis-je! Du reste, elle est parfaite en tous points. Et si je ne me dépêche pas de faire ma demande, Ambroise va me devancer. Lui aussi est très épris, sans compter quelques autres, mais que je laisse de côté, car je ne leur crois aucune chance de plaire. Ecoute, maman, tu vas écrire aux parents de Jancis pour leur demander sa main!

— Tu es fou, mon petit! Il y a à peine plus d'un mois que tu connais cette enfant!

— Qu'est-ce que cela signifie? Cet argument vaudra-t-il aux yeux d'Ambroise? Non, n'est-ce pas? Quand on rencontre la perfection, pourquoi attendre? Jancis a tout: beauté, naissance, fortune.

— Fortune? Est-ce bien sûr?

Le regard aigu de Mme de Lerbois s'aiguïsa davantage.

— D'ailleurs, protesta Gontran avec chaleur, même si elle était pauvre, ne suis-je pas riche pour deux?

La baronne ne répondit pas. Après un long silence, elle se leva et caressant la joue de son fils, elle dit d'une voix douce:

— Ecoute, mon grand, je te demande instamment, non pas de renoncer à Jancis, mais d'attendre avant de demander sa main, de t'engager définitivement... Je t'aime, ainsi que Max, par-dessus tout au monde, tu le sais? Je ne veux que votre bonheur à tous deux, tu n'en es pas moins certain? Alors, accorde à ta vieille maman ce qu'elle te prie de lui accorder...

Gontran, étonné par les paroles empreintes de gravité, et même de tristesse, que venait de prononcer sa mère, la regarda avec surprise. Jamais encore, elle ne lui avait parlé sur ce ton. Il en fut très touché et se penchant pour mettre un baiser sur sa main, il murmura:

— C'est entendu, maman.

VII

A DIX HEURES, le lendemain matin, Ambroise, de Champart venait cueillir Jancis au saut du lit.

Elle le rejoignit dans le salon, déjà revêtue de son costume d'équitation: veste brune, culotte beige, bottes fauves et large feutre.

Lui aussi était prêt à se rendre au prochain manège en compagnie de la jeune fille pour y choisir les montures qu'ils lanceraient à travers les allées cavalières du Bois.

(Lire la suite page 19)

Windsor Rose

MARQUE LE TEINT

DU SCEAU DE LA JEUNESSE



Mlle Génia de Bosoroff, charmant mannequin de la couturière parisienne Maggy Rouff, porte ici une robe de crêpe blanc rehaussée de brillants.

dit
MAGGY ROUFF
de Paris

créatrice de cette luxueuse
nouvelle nuance de
Poudre Faciale Woodbury



Seule la
Woodbury est à l'abri-des-microbes

Un laboratoire indépendant l'a étudiée avec 19 autres poudres faciales bien connues: on constata que seule la Woodbury était à l'abri des microbes, avant usage et après avoir été en contact avec une houppette infectée.

LA FEMME ne cherche-t-elle pas toujours à attirer le regard de l'homme? Mais vous y parviendrez surtout si vous donnez à votre teint le chaud éclat de la Windsor Rose. Cette nuance de poudre Woodbury, que j'ai eu le bonheur de créer, fait de votre teint une œuvre d'art. J'ai voulu que la Windsor Rose convienne parfaitement au ton rose crémeux ou pêche-ivoire de la peau. Et presque tous les teints en sont embellis."

Maggy Rouff conseille à ses mannequins la Poudre faciale Woodbury parce que les peaux délicates ont besoin d'une poudre à l'abri-des-microbes. Ne tolérant aucun microbe, cette poudre bien adhérente protège votre teint contre les boutons et autres infections d'origine microbienne. Et en même temps elle rajeunit la peau. Voyez la nouvelle Windsor Rose... et ses sept nuances. Puis faites votre choix. La nouvelle boîte bleue. \$1.00, 50¢, 25¢, 15¢.

DEMANDEZ LE NECESSAIRE DE 10 ARTICLES

Contient de généreux échantillons de Windsor Rose et de six autres nuances rajeunissantes de Poudre faciale Woodbury. Aussi, un savon facial Woodbury, grandeur d'hôte; des tubes de 2 crèmes Woodbury à l'abri-des-microbes. Envoyez 10¢ pour frais d'expédition. Adressez: John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 1748, Perth, Ont.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Province _____

POUDRE FACIALE WOODBURY

FABRICATION CANADIENNE

COLLETS MONTANTS POUR L'HIVER



2596 — Robe jumper pour gr. 14 à 40. Pour un 16 : le jumper, $2\frac{7}{8}$ v. de 35", $2\frac{3}{4}$ v. de 39" ou $1\frac{3}{4}$ v. de 54". La guimpe : $1\frac{3}{4}$ v. de 35", $1\frac{3}{4}$ v. de 39" ou $1\frac{1}{8}$ v. de 54". Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9". 25 cents.

2593 — Jolie robe de sport pour jeune fille, gr. 14 à 40. Pour un 14 : $3\frac{7}{8}$ v. de 35", $3\frac{5}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{5}{8}$ v. de 54". Une fermeture-éclair de 14" et une autre de 8". Ceinture de votre choix. 20 cents.

2586 — Robe pratique pour le sport, gr. 14 à 40. Pour un 16 : $4\frac{1}{8}$ v. de 32", $3\frac{3}{4}$ v. de 35", $3\frac{1}{2}$ v. de 39" ou $2\frac{5}{8}$ v. de 54". 20 cents.

2589 — Robe deux-pièces, gr. 8 à 16. Pour un 12 : la blouse, $1\frac{7}{8}$ v. de 35", $1\frac{3}{4}$ v. de 39" ou $1\frac{3}{8}$ v. de 54". La jupe : $1\frac{5}{8}$ v. de 35", $1\frac{5}{8}$ v. de 39" ou 1 v. de 54". La boucle : $\frac{1}{2}$ v. de ruban de $\frac{1}{2}$ ". Fermeture-éclair de 6". 20 cents.

2587 — Robe, blouse et culotte de garçonnet, gr. 2 à 8. Pour un 4 : blouse avec manches longues, $1\frac{1}{4}$ v. de 35" ou $1\frac{1}{8}$ v. de 39"; blouse avec manches courtes, 1 v. de 35"-39". La culotte : $\frac{7}{8}$ v. de 35", $\frac{3}{4}$ v. de 39" ou $\frac{5}{8}$ v. de 54". Le veston : $2\frac{1}{4}$ v. de 35". Doublure : $\frac{1}{4}$ v. de 35"-39". 25 cents.

2568 — Robe et bouffants de fillette, gr. 2 à 8. Pour un 4 : la robe, $1\frac{7}{8}$ v. de 35" ou $1\frac{3}{4}$ v. de 39". $\frac{3}{8}$ v. de contrastant de 35"-39". Les bouffants : $\frac{3}{4}$ v. de 35"-39". 15 cents.



(Suite de la page 17)

Cette tenue sportive avantageait Ambroise. Très grand, bâti en force et en souplesse à la fois, le visage énergique, les cheveux bouclés, d'un blond tirant sur le roux, c'était un splendide athlète.

Il s'avança vers Jancis, la main cordialement tendue, un sourire aux lèvres, les yeux pleins d'une admiration qu'il exprima tout de suite :

— A la bonne heure ! Vous êtes fraîche comme une rose, malgré cette soirée assez épuisante !... Autant que la beauté, j'admire la santé chez une femme...

Jancis éclata de rire, les yeux pleins de malice :

— Je sais, je sais ! Je connais votre idéal : Vous m'en avez assez rebattu les oreilles !

— Mais non, pas assez puisque si nous continuons de ce train, je pourrai bientôt vous dire que vous l'incarniez, ce fameux idéal !

— Voilà qui est flatteur pour moi ! dit-elle en lui donnant un petit coup de badine sur l'épaule sans que son visage trahit la moindre émotion de cette déclaration à peine déguisée.

Elle se tourna soudain se dit :

— Assez plaisanté, Ambroise ! Ne perdons pas de temps à bavarder quand nous pourrions déjà être à cheval. Tiennette, nous partons, criait-elle. M. de Champart est là !

Mme Varadois apparut, déjà habillée et prête à faire des courses chez les fournisseurs Babou et Mitou, baignés, gantés, en tenue de promeneurs, l'accompagnaient.

— Chère Madame, ajouta vivement le jeune homme, puisque nous ne pouvons vous détourner une seconde de vos devoirs accablants, nous confieriez-vous au moins un jour ces deux jolis cavaliers en herbe pour que nous leur apprenions les rudiments de l'équitation ?

— Je vous le promets, fit Tiennette, et vous êtes très aimable de vous occuper d'eux.

— Moi, je serai un officier de cavalerie, comme grand-père, fit fièrement Mitou.

— Moi, à cheval aussi comme tantine ! revendiqua Babou.

— Oui, oui, chérie ! en attendant, partons sur nos jambes ! Celles de Babou ne sont pas encore tellement solides !

— Puis-je vous conduire quelque part avec ma voiture qui est en bas, madame ? proposa Ambroise.

— Non, non ! je préfère marcher. Filez vite tous deux ! C'est pitié de gâcher cette belle matinée.

Bientôt, les deux jeunes gens galopèrent côte à côte sous les ombres naissantes.

Ambroise ne se lassait pas d'admirer sa compagne. Il était fier d'être vu à ses côtés. Elle attirait tous les regards, autant par sa réelle beauté que par l'aisance incomparable avec laquelle elle montait sa tête.

Tout près de la cascade, Ambroise reprit la conversation interrompue par Jancis dans le salon.

— Vous savez que je parlais sérieusement tout à l'heure, Jancis ! dit-il. Réellement, vous me semblez réaliser pleinement mon idéal...

Dans la voix d'Ambroise, il n'y avait pas la moindre trace d'émotion. Son cœur, peut-être, battait un peu plus fort que de coutume, mais il n'y paraissait guère ! La jeune fille, non plus, ne manifestait pas le plus léger émoi. Ses yeux se posèrent franchement sur le beau visage énergique d'Ambroise :

— Vous allez bien vite en besogne, monsieur ! répondit-elle, rieuse. Je puis avoir un nombre épouvantable d'horribles défauts que vous ne soupçonnez pas encore. Je suis peut-être

menteuse, lâche, médisante, vaniteuse, gourmande, etc., etc...

Il rit et dit :

— Je ne crois pas que vous soyez affligée de tous ces défauts, sincèrement non ! Du reste, peu importe à mes yeux : ce qui compte, ce sont vos qualités de sportive, votre magnifique santé, votre chic, votre allure, votre beauté. Mme Ambroise de Champart n'a pas besoin de posséder des vertus de petite bourgeoise ! fit-il dédaigneusement. Elle doit pouvoir, le cas échéant, me tenir compagnie sous une tente, dans la brousse, et affronter les grands fauves à mes côtés sans trembler. Il suffit qu'elle puisse également passer des semaines dans la jungle sans en être plus éprouvée que moi. Ce sont là des qualités exceptionnelles devant lesquelles le reste compte peu à mes yeux.

Ces paroles auraient dû éveiller en Jancis un orgueil et une joie sans mélange. Elle était tellement fière de ses qualités de sportive ! Elle affectait un tel dédain pour la sentimentalité surannée d'une époque disparue ! Ambroise de Champart n'était-il pas, au suprême degré, l'homme créé pour elle ?

Cependant, aucune joie ne vint gonfler son cœur paisible. Elle accepta l'hommage de ce beau cavalier sans fièvre, sans orgueil même.

Lui, cependant, insistait :

— Qu'en pensez-vous, Jancis ?

Elle le regarda, calme, souriante :

— Je ne pense pas grand-chose en ce moment, Ambroise, si ce n'est qu'il fait très bon et que je suis très heureuse de vivre. Quel besoin avez-vous d'agiter de graves questions ?

Le jeune homme la regarda, surpris :

— Je ne pense pas grand-chose en ce moment, Ambroise, si ce n'est qu'il fait très bon et que je suis très heureuse de vivre. Quel besoin avez-vous d'agiter de graves questions ?

Le jeune homme la regarda, surpris :

— Je n'ai pas encore eu l'occasion d'offrir — ou presque ! — à une jeune fille de devenir Mme de Champart, mais je n'imaginai certainement pas que mon offre serait accueillie avec cette désinvolture ! fit-il froidement.

Jancis se mit à rire :

— Oh ! Ambroise ! Vous êtes parfaitement ridicule ! Nous en reparlerons à un autre moment ! Il y a temps pour tout !

— Croyez-vous ? répliqua-t-il sur le même ton glacial. Quand un homme plaît à une femme, le moment où il lui déclare ses sentiments est toujours bien choisi !

— Que vous êtes ennuyeux, ce matin !

— Vous ne trouveriez pas Gontran ennuyeux s'il vous avait tenu le même langage !

— Seriez-vous jaloux, Ambroise ? On le dirait ?

— Admettons ! Tenez, Jancis, parlons net ! Gontran vous admire. Je vous admire également, mais c'est lui que vous préférez ?

— Je ne suis pas patient, je vous en avertis ?

Elle éclata de rire, cravacha son cheval et s'enfuit au galop.

Un peu plus tard, assise devant sa tasse de café, dans le salon de Tiennette, elle racontait avec gaieté la conversation du matin entre Ambroise et elle-même, dans les allées cavalières du Bois.

Mme Varadois, l'œil anxieux, jetait de vifs regards interrogateurs à Rémi qui, lui, écoutait placidement sa belle-soeur en tirant des froufrous de sa cigarette. Quand Jancis eut fini de conter son histoire, il remarqua :

"C'EST UNE CHOSE
DONT JE NE ME SOUCIE JAMAIS"



"Je suis toujours certaine avec Kotex parce que l'expérience m'a enseigné que nulle autre protection ne possède les caractéristiques exclusives du confort et de la sécurité véritables de Kotex".

• Où que vous alliez... quoi que vous fassiez... les serviettes sanitaires Kotex restent ultra-douces... elles ne peuvent irriter... ne peuvent faillir... ne peuvent paraître. Et les trois types de Kotex Ultra-Doux... Régulier... Junior... et Super offrent ces avantages exclusifs à Kotex.

Seul Kotex A 3 TYPES

Une dimension de serviette sanitaire ne saurait convenir à toutes les femmes. Pas plus d'ailleurs qu'une même dimension de chapeau, de robe ou de souliers ne saurait convenir à toutes. D'autant plus que les besoins personnels des femmes diffèrent à différents jours.

Seules les serviettes sanitaires Kotex solutionnent ce problème pour vous. Car seul Kotex offre 3 types pour différentes femmes... à différents jours.

NE PEUT IRRITER NE PEUT FAILLIR NE PEUT PARAÎTRE



• Les ceintures Wonderform Kotex sont conçues pour servir avec Kotex. Elles s'ajustent confortablement à la taille. De belles petites agrafes empêchent la serviette de glisser. En vente où vous achetez Kotex.

— Alors, petite fille, si je comprends bien, vous avez été demandée en mariage ce matin ?

— Il me semble !

— Et vous avez refusé ! Ou tout au moins vous n'avez témoigné d'aucun empressement Pourquoi ?

— Je ne sais pas !

— Ambroise de Champart me semble pourtant réaliser pleinement votre idéal. N'a-t-il pas tout pour vous plaire ? Tout ce que vous prisez le plus chez un homme ?

— Oui, dit-elle, rêveuse, après un moment.

— L'amour, les sentiments, sottises que tout cela, à côté du nom, de la fortune, du sport ! Vous ne pourriez jamais vivre en petite bourgeoise, comme Tiennette, parce que vous aimeriez, tout simplement ?

Une vive rougeur envahit les joues de Jancis, mais bravement elle répondit :

— Non !

— Alors, ma petite, pourquoi n'avoir pas accepté une offre aussi exceptionnelle à tous les points de vue ?

Jancis secoua la tête avec orgueil :

— Parce que j'en aurai d'autres tout aussi exceptionnelles et que j'ai bien le temps de me décider !

— Jancis ! gémit Tiennette malgré elle. Quelle folie !

— Pourquoi folie ? J'ai à peine dix-neuf ans !

— Et vous croyez au Prince Charmant, naturellement ? Ma petite Jancis, voyez-vous, je vais vous dire une chose qui va bien vous surprendre et vous vexer : vous n'avez pas accueilli la demande d'Ambroise de Champart avec l'enthousiasme qu'elle méritait, parce que vous ne l'aimez pas, vous qui faites fi apparemment de l'amour !

La jeune fille se leva rageuse :

— Non, non, ce n'est pas pour cela ! Non ! Vous ne me comprenez pas du tout, Rémi !

Elle ajouta :

— Excuse-moi, Tiennette, je me sens un peu fatiguée et vais aller lire dans ma chambre.

Jancis sortie, Tiennette jeta sur son mari un regard navré :

— Crois-tu, quelle petite folle !

— Que veux-tu ? Elle n'aime pas ce garçon !

— Pourtant...

— Il n'y a pas de pourtant ! Autrement, elle aurait accueilli sa demande avec joie !

Tiennette, l'air soucieux, prononça :

— Ah ! il aurait peut-être mieux valu mettre Jancis au courant du malheur qui la menace !

— Tu t'égares, chérie ! Pour la pousser à prendre par intérêt un homme qu'elle n'aimerait pas ! Ce serait vil !

— Je suis de ton avis, chéri, mais puisque Jancis place au-dessus de tout la fortune, le nom, le rang, elle serait logique avec elle-même en se mariant seulement pour ces raisons-là ? N'est-ce pas vrai ?

— Ne prends donc pas au pied de la lettre tout ce que fait et dit ta petite soeur ! Se connaît-elle bien elle-même, d'ailleurs ? En tout cas, une chose est claire : le destin place sur la route de Jancis le héros rêvé, et la prend par la main pour la mettre sur les chemins du bonheur. Va-t-elle partir sur cette route qui s'offre, splendide, à ses pas ? Pas du tout... Elle reste indifférente, presque froide... Elle hésite... L'appel de son orgueil, de son désir de luxe n'est donc pas si impérieux que nous le croyons ? Jancis n'est pas assez folle pour ne pas se rendre compte que les Ambroise de Champart sont rares.

Tiennette, tête baissée, écoutait son mari :

— Ce mariage eût arrangé tant de choses ! soupira-t-elle.

— Rien ne dit qu'il ne se fera pas !

Une lueur d'espoir éclaira les yeux de Tiennette :

— C'est possible après tout ! Je vais chapitrer Jancis à ce sujet.

— Garde-t'en bien ! N'essaie pas de forcer le destin de cette enfant. Et puis, telle que je la connais, tes admonestations lui feraient prendre définitivement Ambroise en horreur !

— Oui, je crois que ce serait le plus clair résultat de mon intervention. Ne penses-tu pas que Jancis aime Gontran ? soupira Tiennette.

— Qui pourrait le dire ? Elle se plaît fort en sa compagnie, elle l'admire, mais l'aimer, c'est une toute autre chose !

— Peut-être a-t-elle voulu attendre, avant de donner à Ambroise une réponse définitive, que Gontran ait laissé voir ses sentiments ? Tout donne à croire qu'il est très épris de Jancis.

— Sa mère est là qui compte pour quelques chose !

— Rémi ! La baronne serait ravie !

— Hum ! Enfin, laissons faire le temps et ne nous tourmentons pas trop à ce sujet. Au revoir, chérie, je file. Il est tard et je ne veux pas laisser à Robert tout le poids de l'usine sur les épaules. Il a eu fort à faire ces derniers temps. Je me relâche...

Il embrassa sa femme et partit. Après que la porte se fut refermée sur lui, Tiennette se laissa tomber sur un canapé et songea, jusqu'à ce que la voix rieuse de sa soeur vint la prévenir qu'il était temps de se préparer pour aller goûter à Arme-nonville.

VIII

LE DÎNER s'achevait. Marie venait de de poser sur la nappe fleurie les petits fours et les fruits. Une douce intimité avait rendu délicieux ce repas qui avait réuni, dans la fraîche salle à manger de Tiennette, avec Robert Saint-Yves, un ménage ami, aussi simple que gai et charmant.

— Jancis va s'ennuyer ! avait protesté Tiennette, quand Rémi lui avait parlé de donner ce petit dîner.

— Nous le verrons bien ! En tout cas, chérie, elle n'en mourra pas et j'ai, pour ce faire, une idée de dernière la tête !

Tiennette avait souri et dit, menaçant son mari du doigt :

— Elle n'est pas bien difficile à deviner ton idée de derrière la tête ! Aucune chance de ce côté !

— Bah ! sait-on jamais ?

Jancis, il est vrai, tout d'abord, cacha à peine son regret d'avoir abandonné, à la prière de sa soeur, une surprise-partie organisée par une amie de la baronne de Lerbois, ce soir-là. Il avait fallu toute la bonne humeur et l'amabilité indulgente de Georges et de Geneviève Butant pour la tirer de son mutisme maussade du début.

Robert, placé à côté d'elle, était resté silencieux pendant une grande partie du repas. La présence de Jancis, fine et précieuse, dans une longue tunique de mousseline de soie plissée vert d'eau, garnie de fleurs de pommier, le remplissait d'une timidité presque insurmontable. Il osait à peine regarder sa voisine, encore moins lui adresser la parole et l'entretenir de ces vains propos qui auraient pu la distraire et l'intéresser. Robert allait rarement au théâtre, dansait peu, consacrait ses loisirs à la lecture, à la musique, à ses amis intimes. Que dire à cette ravissante créature pour qu'elle tournât vers lui ses grands yeux verts, son sourire éblouissant ?

Bien vite, pourtant, une ambiance sympathique s'était créée, grâce aux efforts combinés des Varadois et des

Butant. Jamais, flattée par les compliments qu'on lui avait adressés, elle ne laissa paraître sa vivacité, sa gaieté d'enfant heureuse.

Robert l'écoutait et la regardait, charmé... Jamais encore une femme ne s'était emparée ainsi, d'un seul coup, de son esprit et de son cœur. Elle n'avait eu qu'à paraître et il avait été conquis. Devant elle, il se sentait gauche et désemparé. Sa placidité habituelle faisait place à un émoi qu'il n'avait jamais connu encore. C'est en vain qu'il essayait de se reprendre et se gourmandait amèrement de trembler comme un adolescent devant cette petite fille dédaigneuse qui, certainement, ne ferait que rire de lui si elle s'apercevait de son trouble. Jancis était trop belle et le cœur de Robert n'avait jamais battu encore !

La soirée fut très douce.

La musique assourdie de l'appareil de radio, dissimulé derrière un écran, égrenait des tangos et des rumbas. Robert osa demander à Jancis de danser avec lui. Il aurait voulu pouvoir lui plaire, danser divinement, la charmer par sa conversation. Il ne réussit qu'à paraître plus froid que d'habitude, à danser moins bien encore, lui qui ne s'acquittait pas trop brillamment de ses fonctions de cavalier à l'ordinaire. Pourtant, il goûta des minutes particulièrement exquises à côté de l'adorable Jancis.

Les heures s'envolèrent comme des minutes et quand, après un petit dîner froid pris joyeusement vers une heure du matin, il fallut prendre congé, il lui sembla qu'il venait d'arriver à peine.

Lorsque le bruit des deux moteurs se fut éteint dans la rue paisible. Tiennette, caressant les jolies boucles de sa soeur, lui dit tendrement :

— Eh bien ! tu ne t'es pas trop ennuyée, chérie ?

Jancis tourna vers son aînée un visage radieux et lui dit, sincère :

— Pas du tout, Toinou !... Je t'avoue, qu'au début, je regrettais la surprise-partie de la baronne, mais par la suite j'ai trouvé ton petit dîner tout à fait réussi et agréable !

— Geneviève Butant est aimable, n'est-ce pas ?

— Aimable, jolie, élégante, spirituelle, et son mari a un entrain de tous les diables ! Quel convive précieux !

— Et Robert Saint-Yves ? Qu'en penses-tu ?

Rémi qui fumait une dernière cigarette en buvant le fond d'un pot d'orangeade, leva légèrement la tête. Jancis bâilla, s'étira un peu et répondit, indifférente :

— L'associé de Rémi ? Ma foi ! je n'en pense rien. Il me semble quelconque ! En tout cas, il parle peu et il danse bien mal !

— Le voilà jugé ! persifla Rémi, de son coin.

— Eh bien ! fit impétueusement Jancis, je ne peux pourtant le juger en me plaçant au même point de vue que vous, Rémi ! Robert Saint-Yves est peut-être ingénieur-chimiste de grand talent, mais, dans le monde, il ne se signale pas particulièrement à l'attention !

— C'est un beau garçon, cependant ! protesta Tiennette. Il est élégant, il a de la distinction.

— Je ne trouve pas. Il est vraiment par trop emprunté. On dirait qu'il n'a aucune habitude du monde !

— Dame ! ce n'est pas un de tes mondains, papillonnant sans cesse dans les surprises-parties, les réceptions, les galas, les endroits cotés ! Il a autre chose dans la tête.

— Justement ! répliqua Jancis avec froideur.

— Et surtout, petite chérie, fit Tiennette avec malice, tu ne saurais

croire à quel point tu troubles ce pauvre Robert ! Il n'est pas du tout comme cela d'habitude ! Si tu l'as trouvé gauche et froid, ne t'en prends qu'à toi-même. Tu lui fais perdre la tête à ce cher garçon !

— Pas possible ! repartit Jancis, moqueuse. Nous ne nous produisons pas l'un l'autre la même impression ! Je ne crois pas perdre jamais la tête, mais si cela m'arrivait, ce n'est pas un homme comme Saint-Yves qui en serait la cause !

— C'est bien dommage, ma chérie, fit pensivement Tiennette, car Robert rendrait sa femme aussi heureuse que Rémi lui-même le fait...

Jancis ne répondit pas. Elle s'étira de nouveau, se leva, embrassa paresseusement sa soeur, souhaita une bonne nuit à Rémi et se retira dans sa chambre.

Tiennette se tourna vers son mari :

— Jancis a maintenant le choix entre trois prétendants, pour peu qu'elle le veuille ! Quel chemin choisira-t-elle pour trouver le bonheur ?

— Aucun des trois peut-être... Laissons faire les événements, ma Tiennette et allons-nous coucher...

IX

TROIS mois s'envolèrent dans une véritable fièvre de plaisirs et de réceptions de toutes sortes pour Jancis.

La jeune fille était prise dans un tourbillon tel qu'elle avait à peine le temps de songer...

Et, soudain, une grande lassitude morale et physique s'abattit sur elle... presque de la mélancolie ! Elle désira de tout son cœur retrouver la paix magnifique de Ker-Traor, les visages aimants de son père et de sa mère, entendre le grondement rageur de l'océan sur les rocs, se rouler dans l'écume des vagues, galoper à travers landes et forêts sur le dos de Bour-rasque.

— Qu'ai-je donc tout à coup ? se demandait-elle, étonnée de ne plus trouver d'agrément à ce qui l'avait si follement divertie la veille.

Elle comprit tout à coup la raison de son désarroi.

Un après-midi qu'elle était assise à côté de Tiennette sur la terrasse abritée du soleil par un grand parasol à raies rouges et vertes, sa soeur qui l'observait en silence, étonnée de la voir si calme, lui dit soudain :

— A propos, que deviennent Gontran et Max ? Les vois-tu toujours aussi souvent ?

— Oui... Aussi souvent que le leur permettent leurs loisirs. Pourquoi ?

— Pour rien... Ou plutôt si. J'avais l'idée que Gontran était très épris de toi... Qu'il te plaisait... Que vous vous marieriez peut-être...

Jancis ne répondit rien, mais à la douleur aiguë qui traversa son cœur, elle comprit, en un éclair, la véritable raison de sa lassitude.

Jour par jour, inconsciemment, n'avait-elle pas attendu des paroles qui n'avaient pas été prononcées ?

Les yeux de Gontran étaient toujours aussi éloquentes, mais ses lèvres n'étaient-elles pas demeurées muettes !

L'espoir qui, sans qu'elle s'en doutât, avait donné à Jancis une si ardente joie de vivre, s'était éteint en elle, tout doucement, et maintenant, était mort. Elle venait de s'en apercevoir...

Gontran était toujours le même pourtant ; la baronne accueillait Jancis avec la même affabilité...

Alors ?

La jeune fille ne comprenait pas. Elle ne savait qu'une chose : c'est qu'elle souffrait, pour la première

(Lire la suite page 24)

Mes Recettes de Cuisine

PAR MME ROSE LACROIX
Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale
et Directrice de l'Institut Ménager du magazine
LE SAMEDI et de la REVUE POPULAIRE

CONES DE POISSON

- 4 cuil. à table de beurre
- 4 cuil. à table de farine
- 1 tasse de lait
- 1/3 tasse de crème
- 1 œuf
- 1 cuil. à thé de jus de citron
- 4 tasses de poisson
- Sel, poivre, paprika, panure

Fondre le beurre, ajouter la farine et cuire jusqu'à ce que le mélange soit crémeux. Mouiller avec le lait et la crème. Laisser bien cuire. Lier avec l'œuf, ajouter le jus de citron et le poisson. Bien assaisonner et laisser refroidir. Façonner en cônes, passer dans l'œuf battu, puis dans la panure, et frire dans la grande friture, 360°. Egoutter sur papier brun. Servir avec une sauce veloutée à l'espagnole.

Sauce veloutée à l'espagnole

- 4 cuil. à table de beurre
- 4 cuil. à table de farine
- 2 tasses de bouillon de poisson
- 1 cuil. à table de jus de citron
- 2 piments rouges

Fondre le beurre avec la farine. Quand le tout est bien lié, ajouter peu à peu le bouillon de poisson. Hacher en lanières minces le piment et l'ajouter à la sauce. En dernier lieu, ajouter le jus de citron et servir bien chaud avec les cônes de poisson.

GATEAU VELOURS

- 2 1/2 tasses de farine à pâtisserie
- 2 1/2 cuil. à thé de poudre à pâte
- 3/4 tasse de beurre
- 1 1/4 tasse de sucre
- 4 œufs
- 1/2 tasse d'eau
- 1 cuil. à thé de vanille
- 1/2 cuil. à thé d'essence de citron

Bien tamiser la farine avec la poudre. Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre et battre jusqu'à ce que le mélange soit bien léger. Ajouter les jaunes d'œufs bien battus, puis la farine et l'eau alternativement. Battre entre chaque addition de farine et d'eau. Aromatiser avec l'essence et incorporer les blancs d'œufs bien battus. Verser dans 2 assiettes à gâteaux bien beurrées, et cuire à four modéré 375°, 25 à 30 minutes. Quand les gâteaux sont démoulés et refroidis, déposer entre chacun une garniture aux fruits confits hachés finement.

Garniture aux fruits confits

- 1/4 tasse de cerises
- 1/4 tasse d'ananas
- 2 cuil. à table d'écorces de fruits confites
- 1/4 tasse d'amandes émondées et hachées finement
- 2 cuil. à table de miel
- 2 cuil. à table de jus d'orange
- Un peu de zeste d'orange

Hacher bien finement les fruits et humecter avec le miel et le jus d'orange.

Glace bouillie

- 1 1/2 tasse de sucre
- 3/5 tasse d'eau bouillante
- 1/2 cuil. à thé de crème de tartre
- 2 blancs d'œufs

Dissoudre le sucre et la crème de tartre dans l'eau bouillante. Placer sur le feu et laisser bouillir jusqu'à 238°, ou jusqu'à ce que le sirop fasse des fils. Verser lentement sur les blancs d'œufs battus, et battre avec le mousoir jusqu'à ce que la glace garde sa forme. Si la glace n'est pas assez ferme, ajouter du sucre à glacer bien tamisé; si au contraire elle est tournée en sucre, verser un peu de lait chaud ou d'eau chaude sur la glace, et la battre jusqu'à ce qu'elle devienne crémeuse.

"PARKER HOUSE ROLLS"

- 2 tasses de lait
- 1/2 tasse d'eau
- 2 cuil. à table de sucre
- 5 à 6 tasses de farine
- 1 cuil. à thé de sel
- 1/2 tasse de beurre fondu

Dissoudre la levure dans l'eau tiède, ajouter le lait tiède et environ 3 tasses de farine. Battre vigoureusement, couvrir et placer dans un endroit chaud, jusqu'à ce que le mélange soit bien léger, environ 1 1/2 heure. — Ajouter sucre, sel, beurre fondu et assez de farine pour faire une pâte légère, ferme et élastique. (Le secret d'un bon pain est de ne pas ajouter plus de farine qu'il est nécessaire.) Pétrir le pain une dizaine de minutes, en former une boule ronde, placer dans un bol beurré, badigeonner le dessus de beurre fondu, couvrir et laisser lever au double du volume. Retourner sur une planche légèrement farinée, rouler à l'épaisseur de 1/2 pouce, découper en rondelles. Placer sur une tôle beurrée, laisser lever au double du volume et faire cuire environ 1/2 heure dans un four chauffé à 400°. Au sortir du four, renverser sur des treillis.

POUDING A L'ERABLE

- 7 à 8 tranches de pain beurré
- 2 tasses de sucre
- 2 tasses de lait
- 2 œufs

Beurrer des tranches de mie de pain et les déposer au fond d'un plat à pouding beurré. Couvrir de sucre d'érable, placer un autre rang de mie de pain beurré. Couvrir de sucre d'érable, placer un autre rang de mie de pain beurrée puis de sucre jusqu'à ce que le plat soit rempli. Battre les œufs avec le lait chaud, et verser sur le pouding. Si le lait n'humectait pas tout le pouding, il faudrait en mettre plus, en ajoutant toujours 1 œuf par tasse.

Sauce à l'érable

- 1 tasse sirop d'érable
- 1 tasse eau
- 2 cuil. à table de beurre
- 2 cuil. à table de farine

Fondre le beurre, ajouter la farine et le sirop et l'eau. Laisser cuire jusqu'à bonne consistance.



LE LIFEBOUY rafraîchit, éclaire et fait ressortir la beauté naturelle du teint. Des centaines d'épreuves le prouvent plus de 20% plus doux que maint savon "de beauté" et "pour bébé" renommé. Plus de canadiennes et d'américaines préfèrent le Lifebuoy à tout autre savon pour le bain... il est aussi le favori des hommes et des enfants... C'est ce que 11 grands magazines découvrirent en interrogeant 125,000 lectrices.

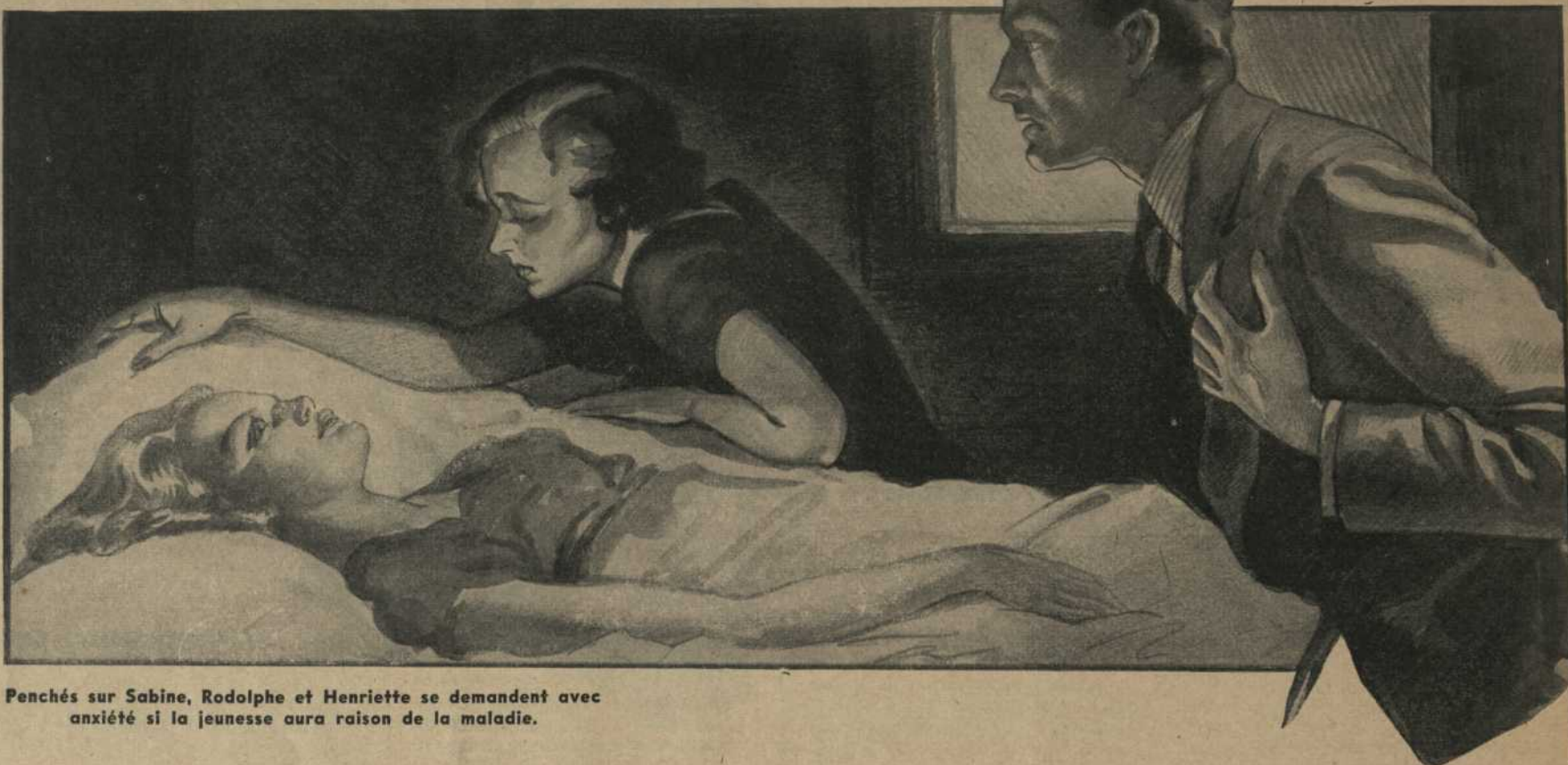


Approuvé par le "Good Housekeeping Bureau"

Beaucoup plus douce que les Autres Savons à Barbe



NOTRE FEUILLETON



Penchés sur Sabine, Rodolphe et Henriette se demandent avec anxiété si la jeunesse aura raison de la maladie.

Le Chemin du Crime

par JULES MARY

Dessin de F. BAZIN

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Afin de venger une jeune fille, Hélène de Fourvières, assassinée dans les circonstances les plus brutales et les plus tragiques, trois jeunes gens, Jean Montaubry, Henri Devalaine et Rodolphe de Fourvières, tuent Denis Valerand, un contrebandier. En mourant, Valerand laisse une fille, Henriette, aussi pure et aussi jolie qu'Hélène. Les trois condamnés ont demandé pardon à la tendre orpheline et lui ont promis de s'acquitter un jour envers elle. Et la dure expiation commence : le départ vers la Guyane, l'effroyable enfer des forçats... Les trois condamnés, s'étant juré une indestructible amitié, n'ont à présent qu'un but : s'évader. Seuls l'espoir de reprendre leur liberté et le désir de réparer le mal qu'ils ont causé à l'orpheline Henriette leur permettent d'endurer les pires souffrances. Ils réussissent un jour à d'enfuir et après avoir vu de près la mort plusieurs fois, ils se croient sauvés. Non, ils sont perdus, car leurs sauveteurs ne sont que des garde-chiourme. Sévèrement on punit les trois briseurs de chaînes, on les sépare, et néanmoins, malgré les mauvais traitements et une surveillance étroite, ils trouvent moyen de communiquer entre eux, de s'encourager et de préparer une autre évasion... Pendant ce temps, en France, la pauvre Henriette a épousé un brave garçon. Le ciel leur a envoyé une fillette; tout ne leur est que soleil et sourires, et pourtant à l'horizon de leur bonheur paraît le nuage de la fatalité. En effet, Diane, la fille de Coeurderoy, cet assassin qu'on n'a pas oublié, et de qui elle a hérité l'esprit et la science du mal, complot de briser le ménage de Claude et d'Henriette, et pour rendre réel son rêve diabolique, tout lui semblera permis: mensonges, calomnies, voire le crime...

Ils payèrent le fiacre, se chargèrent de leurs paquets et montèrent les étages, par un escalier étroit, humide, obscur et sentant tous les recoins des cuisines. Une nausée vint aux lèvres de la belle aux cheveux d'or... Vivre là... non, jamais, jamais... Claude était heureux... ou semblait l'être... Il riait... il répétait, pour la centième fois :

— Tu verras! tu verras!... Le bonheur est possible partout!... Elle gardait un silence farouche. C'était là qu'aboutissait sa jeunesse?

après tant d'intrigues! et tant d'in-famies! Dans ce logis où elle étouffait?... Elle se pencha, par une fenêtre, pour respirer un peu. Une pluie froide fouettait les vitres.

— Pendant que tu rangeras un peu, dit-il, moi je vois chercher de quoi manger.

Il descendit. Alors, elle se laissa aller à des sanglots nerveux. Elle frappait le mur de ses petits poings délicats, comme si elle avait voulu le briser, le reculer, se donner plus

d'air, enfermée là comme dans une prison... Vivre là, allons donc?

Claude remonta bientôt avec de la charcuterie, un poulet froid, des poires, une bouteille de vin cacheté.

— Pour pendre la crémaillère, faisons bombance... ça ne sera pas tous les jours fête...

Elle voulut manger; ses dents, sa gorge, étaient serrées convulsivement. Elle ne put...

Lui, dévorait... disant, de temps à autre, pour l'encourager :

— Voyons, Diane, voyons, du courage...

— J'ai froid.

— Dam! oui, on ne peut pas tout faire en un jour... Demain, je ferai monter du charbon... Dans ta chambre, il y a une salamandre... petit à petit, on s'arrangera...

Elle fit un effort pour dire :

— Pourquoi tant de préparatifs? Nous ne resterons peut-être guère ici...

— Tu penses à l'héritage?

— Oui... Et toi?... tu n'espères donc rien?...

— Rien, ma pauvre enfant...

Elle ne retint pas un gémissement, sa douleur était atroce, visible. Lui, calme :

— Patience, tu verras, tu verras, nous serons heureux...

Elle se coucha, grelottant. Que de rêves affreux en cette nuit! Le lendemain, de bon matin, il jeta son sac à outils sur son épaule et partit.

— Débrouille-toi, chérie... Je serai là à midi, pour déjeuner... Et, tu sais, je suis sûr que je vais rapporter une de ces faims!

UN testament! En faveur de quoi?... Blanche-et-Rose adorait Henriette et Sabine... Elle haïssait Diane, cause de tout le mal... Qu'avait-elle préparé?

— Un testament fait ainsi, demande-t-elle à tout hasard, écrit dans des conditions si singulières, ne peut-il s'attaquer?

— Ei aucune façon madame... il est parfaitement régulier...

Elle n'avait donc qu'à attendre! Et dans quelle anxiété!

Les obsèques eurent lieu. Le corps partit de l'avenue Hoche. C'était le dernier jour où Diane et Claude habitaient leur luxueux appartement. Le soir même, Claude dit à sa femme :

— Tout est prêt rue Saint-Paul... c'est là que nous allons coucher...

Ils prirent un fiacre pour transporter quelques derniers paquets. Et une demi-heure après, le fiacre s'arrêtait devant une maison étroite et haute, toute jaune et toute triste, aux fenêtres rétrécies de laquelle pendaient toutes sortes de linges... Le cœur de Diane se serra... Mais elle ne dit mot...

Elle pensait à l'héritage, qui la tirerait de cet enfer, bientôt, sûrement.

Claude, lui, n'y pensait pas...

Il connaissait trop bien Blanche-et-Rose pour ne pas s'attendre à tout...

Il devinait nettement, clairement, la teneur du testament de la vieille.

(Notre feuilleton — Numéro 6)

Aussitôt après la mort de Blanche-et-Rose, M^e Blachenet présenta le testament au président du tribunal civil de première instance; l'enveloppe remise par la vieille était cachetée et le notaire n'avait pas le droit de l'ouvrir.

Le président du tribunal dressa procès-verbal de la présentation, de l'ouverture et de l'état du testament dont il ordonna le dépôt aux minutes de M^e Blachenet lui-même.

A son tour, le notaire dressa un acte du dépôt au rang de ses minutes.

Puis, par un acte de notoriété dressé par lui avec l'assistance de deux personnes ayant connu Blanche-et-Rose, il fut certifié que celle-ci ne laissait, en dehors d'Henriette et de Sabine, ni ascendant ni descendant, et par conséquent aucun héritier ayant droit à une réserve légale dans sa succession et que, par suite, rien ne s'opposerait à l'exécution pleine et entière du testament.

D'autres actes devaient suivre : expédition de l'acte de dépôt ainsi que du testament annexé; expédition de l'acte de notoriété constatant la non-existence d'héritier à réserve, destinés à l'avoué qui, par une requête adressée au président du tribunal, demanderait que le légataire fût envoyé en possession.

Une ordonnance s'ensuivrait qui enverrait en possession Henriette, constituée légataire universelle.

Et ce fut là qu'on se heurta au premier obstacle.

La disparition d'Henriette...

Dans l'intervalle, avant toute cette procédure, M^e Blachenet avait convoqué Claude Morland et Diane...

C'était dans une anxiété mortelle que Diane attendait cette lettre qui devait combler ou détruire ses rêves.

Elle arriva enfin !...

En omnibus, jusqu'à la rue des Pyramides, Claude lui redisait :

— Surtout, pas d'illusions... Blanche-et-Rose m'aimait beaucoup avant mon divorce... mon divorce a tout cassé...

Mais elle ne l'écoutait pas.

— Dix millions !

Devant ses yeux éblouis miroitait cette fortune énorme, inespérée.

M^e Blachenet les attendait.

Diane avait les lèvres sèches. Une fièvre ardente la dévorait.

— Voici les dernières volontés de Mademoiselle Valerand, dit le notaire... Elle lègue tout à sa nièce Henriette Valerand, épouse divorcée de M. Claude Morland...

Et il lut, indifférent, monotone.

Diane écouta, presque sans comprendre, cette lecture qui lui enlevait son suprême espoir. De ces dix millions, pas un sou ne lui reviendrait.

Les revenus accumulés grossiraient le capital, tant qu'Henriette n'aurait pas été mise en possession.

C'était tranchant comme un coup de couteau...

Tout le temps que dura la lecture, Claude avait gardé un sourire narquois.

Quand ce fut fini, il se tourna vers Diane terrifiée :

— Tu vois, ma chérie, il ne fallait pas y compter beaucoup.

Il salua le notaire, entraîna Diane et sortit.

Ils se retrouvèrent rue Saint-Paul sans qu'elle sût comment elle était revenue.

Elle resta huit jours sans parler, malgré la gaieté forcée de Claude.

Elle rêvait... farouche... redoutable...

Elle glissait, sans se retenir, sur le chemin du crime...

Une après-midi, pendant que Claude était au travail, elle courut à l'a-

gence, rue Sainte-Anne. Cassoulet s'y trouvait. Ils s'enfermèrent.

La conférence ne fut pas longue, mais elle fut tragique.

En deux mots Diane le mit au courant de la situation.

Après quoi, les yeux ardents, prête au meurtre, elle demanda :

— Que faut-il faire ?

Cassoulet dit, flegmatique :

— Parbleu, il faut d'abord que Sabine hérite de sa mère; c'est le plus simple; après on verra. Si, plus tard, Sabine vient à mourir à son tour, les dix millions seront à son père... par conséquent, ils seront à vous...

Elle frissonna malgré tout.

— Il n'y en a pas... J'attends vos ordres...

— Où sont-elles, maintenant ?

— A la Nouvelle-Algérie, mortes de faim peut-être... Ce serait encore ce qu'il y aurait de mieux pour vous...

— Et si elles ont survécu ?...

Cassoulet eut un geste terrible. Cela suffisait. Diane se tut.

Un silence très long entre les deux misérables.

Puis Diane, à voix basse :

— Il me faut ces dix millions, tu entends ?

— J'entends... Mais cela peut coûter cher...

— Tu seras remboursé de tous tes frais... Pour toi, qu'exiges-tu ?

— Deux cent mille francs... dit-il sans hésiter.

— Soit... Tu ramèneras Sabine à son père... Quant à l'autre... je te laisse libre...

— Bien... Demain je ferme l'agence... Il y a un départ d'émigrants, le dernier, dans huit jours à Barcelone... Dans huit jours je serai parti...

Elle lui tendit la main et elle eut un adieu sinistre :

— Bon voyage !...

Elle ne le revit pas. Seulement, huit jours après, elle reçut ce mot :

« Je pars avec mes deux hommes... J'ai confiance... Adieu... »

Dès lors, Diane redevint douce et gaie, méconnaissable. Elle paraissait avoir pris son parti de sa misère. Elle riait et chantait.

Et Claude, rentrant harassé, le visage noir, disait :

— Hein ? Quand je te le répétais que nous serions heureux !...

Elle se mit à sa besogne quotidienne de ménagère. Même, elle fit mine de chercher de l'ouvrage pour occuper les heures disponibles. Elle montrait à Claude ses petites mains qui rougissaient et se durcissaient. Elle en était fière. Claude les embrassait avec tendresse, des larmes aux yeux, ne se doutant guère, le pauvre homme, que ces mains seraient, bientôt peut-être, plus rouges encore — rouges du sang de l'enfant — rouges du sang de la femme qu'il avait tant aimée...

Déjà, à des milliers de lieues, les émigrants partis les premiers, dormaient pour la plupart sous les hautes fougères et les noirs tacas qui ombragent le cimetière de la Nouvelle-Algérie. D'autres avaient voulu s'enfuir de cet enfer où les avait jetés l'abominable invention d'un misérable et leurs ossements blanchissaient les plages voisines de la colonie, partout où les avaient poussés la faim et les épouvantes de l'abandon...

« Ceux qui restaient, a dit un témoin oculaire de cette extraordinaire aventure, venaient le soir se courber au bord de l'Océan et contemplaient muets de douleur, l'infranchissable espace qui les séparait maintenant de leurs amis, et leurs familles, de la France... si follement quittée et qu'ils ne devaient plus revoir... Le

(Lire la suite page 27)

2 façons de soulager les malaises causés par le

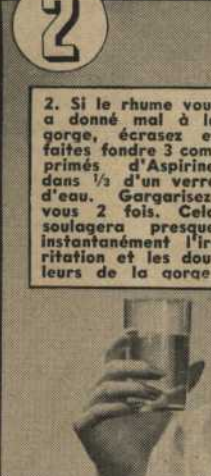
RHUME

1



1. Prenez 2 comprimés d'Aspirine et buvez un grand verre d'eau. Répétez la dose 2 heures après.

2



2. Si le rhume vous a donné mal à la gorge, écrasez et faites fondre 3 comprimés d'Aspirine dans 1/2 d'un verre d'eau. Gargarisez-vous 2 fois. Cela soulagera presque instantanément l'irritation et les douleurs de la gorge.



Soulage le mal de gorge et l'irritation.



L'Aspirine pénètre dans l'organisme par l'estomac et les intestins pour soulager la douleur.

Pour des résultats rapides, exigez l'Aspirine !

IL SUFFIT de prendre 2 comprimés d'Aspirine dès les signes avant-coureurs d'un rhume — avec un grand verre d'eau. Au besoin, répéter la dose selon le mode d'emploi glissé dans chaque étui. Cela enrayera la fièvre et les douleurs qui accompagnent un rhume d'ordinaire. Le soulagement se manifeste rapidement.

Nombre de médecins sont maintenant d'avis que l'Aspirine enrayera les symptômes du rhume. Prenez de l'Aspirine pour vous soulager, — puis, si vous ne l'êtes pas en quelques minutes, faites venir le médecin.

L'Aspirine est probablement, de tous les remèdes du monde, le mieux connu et le plus universellement utilisé. C'est aussi un des plus simples et des moins coûteux.

Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada. Le mot "Aspirin" est la marque déposée de la Cie Bayer, de Windsor, Ontario. Exigez, en forme de croix sur chaque comprimé, les lettres du nom "Bayer".

POURQUOI L'ASPIRINE AGIT-ELLE SI VITE ?

Jetez un comprimé d'Aspirine dans un verre d'eau. Il se désagrègera avant d'en toucher le fond. Cette rapide désagréation permet aux comprimés d'Aspirine de commencer d'avoir raison du mal de tête et de douleurs analogues quelques minutes après leur ingestion.



Fabrication Canadienne

Exigez la marque "ASPIRIN" !

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense, de police. Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix : \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval) P. Q.





**VICHY
Célestins**

GRATIS

**FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE**

Toutes les femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Traitement
Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient. La poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

**TRAITEMENT
MYRRIAM DUBREUIL**

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

**Engraisse rapidement les
personnes maigres**

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

**Correspondance strictement
confidentielle**

Les jours de bureau sont :

Tous les Jours, de 2 h. à 5 h. p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL

5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

(Suite de la page 20)

fois, non seulement dans son cœur, mais dans son orgueil.

Tiennette devina la mélancolie qui pesait sur sa soeur et, doucement, détourna les pensées déprimantes qui l'accablaient.

Pourtant, comme elle voulait savoir ce qui allait advenir de Jancis, talonnée par l'inquiétude au sujet de l'avenir de sa soeur, elle essaya de l'interroger sur Ambroise de Champart.

Oui, Jancis le voyait souvent. Plus jamais, il n'avait reparlé de sa proposition, blessé sans doute dans sa grande vanité par l'indifférence de la jeune fille. Peut-être attendait-il, qu'à son tour, elle lui fit des avances déguisées ?

— Ah ! non, non ! cria Jancis, il n'en valait pas la peine !

Tiennette, attristée, écoutait.

Depuis quelque temps les lettres de sa mère l'emplissaient de chagrin : on sentait la pauvre femme tellement tourmentée à cause de son mari et de sa fille ! Elle ne pensait qu'à eux, ne se désolait que pour eux. Jamais, une pensée pour elle-même.

« Combien de temps tiendrons-nous encore, écrivait-elle dans sa dernière lettre, je ne puis le dire ! Nos créanciers se font de plus en plus exigeants et il nous faudra peut-être vendre Ker-Traor plus tôt que nous ne l'avions pensé. »

Un jour, poussée à la fois par son affection et son inquiétude, Tiennette commit l'imprudence de parler de Robert Saint-Yves à Jancis.

— Non, non, je ne l'aime pas ! cria cette dernière exaspérée. Il a beau avoir mille qualités comme tu dis, il n'a rien -ui puisse me plaire ! Rien ! Ah ça ! Tiennette, tu as donc résolu de me marier coûte que coûte ! A n'importe qui ? Du reste, tes beaux projets échoueront fatalement, comploteuse ! Car je pars après-demain. Tu as été plus chic pour moi que je ne saurais dire, mais je ne peux plus souffrir Paris. Ah ! comme je reverrai Ker-Traor et papa et maman avec joie !

Elle se leva brusquement et, avant que Tiennette ait pu dire un mot ou faire un geste pour la retenir, elle s'enfuit les yeux pleins de larmes.

Tiennette, clouée sur sa chaise par l'étonnement et le chagrin, se plongea dans ses pensées sombres.

Une heure plus tard, pourtant, Jancis avait regagné toute son insouciance. Gaie comme un pinson, elle empaillait déjà ses robes dans ses valises, au petit bonheur. Ses gestes trop fébriles, ses yeux trop brillants ne trompèrent pourtant pas la délicate intuition de Tiennette. Consternée à la vue de ces préparatifs, désolée par l'effondrement définitif de tous ses projets, elle s'écria :

— Mais tu ne peux pas partir ainsi, Jancis, sans prendre congé de personne ! C'est impossible !

— Si, répartit Jancis, en entassant de plus belle ses vêtements dans les casiers, je m'en vais. A tous ceux qui téléphoneront pour demander de mes nouvelles ou pour m'inviter, tu diras la vérité, ou ce que tu voudras, peu m'importe !

— Fais comme il te plaira, ma chérie.

Rémi ne dit mot quand il fut mis au courant du projet de sa belle-soeur. Il ne se permit aucun commentaire, aucune question, aucun étonnement sur cette décision brusquée.

— Vous êtes ici chez vous, Jancis, dit-il simplement, vous reviendrez quand bon vous semblera.

— Merci, dit la jeune fille, vraiment touchée, cette fois, par l'affection dont elle était entourée.

La veille de son départ, on lui remit une lettre dont l'écriture lui était

inconnue. Son cœur battit follement d'espoir. Elle déchira l'enveloppe, seule dans sa chambre, et dès les premières lignes sentit un grand bonheur l'envahir. Mais ses yeux, tout de suite, coururent à la signature, et elle laissa retomber la lettre. Qu'elle était touchante, pourtant, cette missive, dans sa brièveté :

« J'apprends que vous nous quittez. J'en ai un très grand chagrin, Jancis. Oui, vous serez étonnée... Je n'ai pas su vous faire comprendre le sentiment que vous aviez fait naître dans mon cœur. J'étais timide, maladroit, muet en votre présence parce que je vous aime trop, que je redoute par trop d'entendre vos lèvres me condamner au désespoir. Je vous adore, Jancis, et si vous voulez me faire le grand honneur de devenir ma femme, je n'aurai pas d'autre ambition au monde que de faire de vous la plus heureuse et la plus choyée des épouses. Je vous supplie de me répondre vite, car je vais vivre d'intolérables minutes en attendant votre réponse. »

« ROBERT SAINT-YVES. »

Robert Saint-Yves ! Elle lut et relut ce nom. Elle avait tant espéré en voir un autre au bas d'une lettre semblable.

Elle eut un petit rire pareil à un sanglot. Dire qu'elle s'était proclamée inaccessible au sentiment ! Et elle souffrait comme une autre, comme sa mère, ou Tiennette, la petite bourgeoise, auraient souffert à sa place !

Et ce pauvre Saint-Yves ?

Lui aussi était malheureux. Elle, qui se serait peut-être ri de son désespoir quelques mois auparavant, le comprenait à présent, et le déplorait.

S'installant à son bureau, elle écrivit au jeune homme une lettre très affectueuse. Obligée de repousser la demande qui lui était adressée, elle s'efforça de le faire avec beaucoup de ménagements et de douceur. Elle voulut également que Robert ne se sentit pas blessé dans son orgueil et l'assura que personne ne saurait jamais ce qui restait un secret entre eux.

Le départ de Jancis fut mélancolique, en dépit de l'affection de gaieté de la jeune fille. Sur le quai, quand elle eut embrassé sa soeur et les deux petits, ses yeux, à la dérobée, se dirigeaient constamment vers le portillon... Qui donc espérait-elle voir venir, envers et contre tout espoir ?

Mais le sifflet retentit, les employés fermèrent les portières à grand fracas, la vapeur haleta péniblement le train, petit à petit, accéléra sa marche et disparut au prochain tournant. Personne n'était venu !

Et, avenue de Messine, la baronne, pressant entre ses mains sèches le front de son fils, lui murmurait d'une voix attendrie, pleine de larmes :

— C'est bien, bien, mon cher grand, d'avoir tenu ta parole jusqu'au bout, malgré qu'il t'en coûtât tant ! Espère encore ! Jancis n'est pas fiancée. Tout peut s'arranger... Attends... J'ai des raisons graves...

Et Gontran, les yeux tristes, soupira :

— Ah ! maman, si vous n'aviez pas été là, je crois que rien n'aurait pu m'empêcher de courir à la gare et de la ramener ici ! Il faut toute mon affection et la confiance que j'ai en votre sagesse pour accepter pareil sacrifice !

X

UN MOIS passa de nouveau... Dans l'appartement redevenu tranquille, mais non gai, Tiennette préparait les malles. On allait bientôt partir pour Ker-Traor. Ce serait la dernière fois. Il faudrait dire adieu au vieux, au

cher domaine, qui serait vendu aux enchères d'ici peu...

La jeune femme s'attardait à l'évocation de ses souvenirs d'enfance, tout en pliant soigneusement les minuscules robes de Babou, quand un coup de sonnette impératif résonna à la porte de service.

Tiennette y prit à peine garde, mais quelques secondes plus tard, Marie frappa à la porte et, sur un plateau, tendit une dépêche.

Tiennette, le cœur battant, s'en saisit. Elle avait horreur des dépêches, porteuses de mauvaises nouvelles, généralement. D'un doigt tremblant, elle l'ouvrit, déchiffra l'en-tête : « Tremelec », lut, pâlit, poussa un grand cri et tomba.

« Papa bien malade, accours tout de suite. Tendresses, Maman. »

Marie aida la jeune femme à reprendre connaissance. A peine revenue à elle, Tiennette se précipita au téléphone et appela Rémi. Une demi-heure plus tard, il était là, la réconfortant de sa chère présence et de ses paroles pleines d'espoir, bien qu'au fond de lui-même, il ne gardât pas un doute sur la triste vérité.

— Nous allons partir ensemble, chérie, dit-il. Je ne veux pas te laisser voyager seule.

— Et l'usine ?

— Je vais téléphoner à Robert qui se chargera de tout.

Quelques heures plus tard, l'express de nuit emmenait deux voyageurs au visage grave, aux yeux soucieux. Tiennette se retourna toute la nuit sur sa couchette, le cœur lourd, opprimé par d'affreux pressentiments. Et toute la nuit, Rémi, malgré sa fatigue, veilla. La jeune femme, au plus fort de son inquiétude, sentit une main affectueuse s'emparer de la sienne, une voix rassurante murmurer des mots apaisants à son oreille, les lèvres douces se poser sur ses yeux pleins de larmes.

A l'aube naissante, ils arrivèrent à Trémelec. Noiron les y attendait, avec la victoria que le général et son ordonnance continuaient à préférer à l'automobile qui dormait dans le garage de Ker-Traor.

— Comment va mon père ? cria Tiennette au vieux serviteur dont le visage était défait par la fatigue et le chagrin.

— M. le comte est bien mal... bien mal ! répondit l'ancien soldat, après avoir jeté un regard furtif à Rémi.

Tiennette ne vit pas ce regard significatif. Ayant, malgré tout, encore un peu d'espoir au cœur, elle sauta dans la voiture :

— Le plus vite possible, mon bon Noiron ! jeta-t-elle.

Rémi, assis à ses côtés, lui entoura les épaules de son bras robuste. Les champs et la lande étaient encore déserts. Une magnifique journée se préparait à luire sur la terre d'Armorique. Tout n'était que joie, sourires de fleurs, chants d'oiseaux...

Après une heure de voiture, les tourelles du castel apparurent au loin et le bruit de la boule se fit entendre distinctement.

— Nous approchons, cria Tiennette. Ah ! mon cœur me fait mal !

L'étreinte du bras se fit encore plus protectrice, la voix plus douce :

— Ta chère maman va être si heureuse de te voir. Ta présence lui apportera un tel réconfort ! Du courage, ma chérie...

A cet instant, la voiture s'engageait dans la longue allée de pins, tordus par le souffle de la mer, qui menait au castel. La façade tout entière apparut, triste et glacée sous ses lourds contrevents rabattus. Alors, Tiennette comprit.

Au bruit des roues, Jancis était accourue et s'était jetée dans les bras de sa soeur.

— Mort! Il est mort! Sans que j'aie pu le revoir! L'embrasser! gémissait Tiennette.

Quelques secondes plus tard, elle était agenouillée près de sa mère, devant le lit où reposait le général dont le beau visage était calme, reposé. Il était mort, sans souffrir, d'une embolie. Sa femme, malgré son désespoir, remerciait Dieu de lui avoir fait la grâce d'arracher miséricordieusement son mari à ses épreuves.

— Je serai seule à les supporter! pensait-elle. Mais Jancis! Ma Jancis!

Et des jours affreux, déchirants, passèrent. Rémi se montra le plus tendre, le plus dévoué des fils pour Mme de Marvan. Il lui ôta tous les soucis, s'enferma de longues heures dans le bureau du défunt pour compulser ses dossiers, tint tête aux créanciers qui ne tardèrent pas à affluer, reçut les avoués, les hommes d'affaires.

Et, un soir, on entendit le klaxon d'une automobile résonner à la grille du castel. Noiron sortit de la loge et vint ouvrir.

Un jeune homme conduisait une lourde voiture encombrée de valises. Au fond, on voyait une femme et deux tout-petits qui pressaient leurs joyeux visages à la portière.

— Mam'zelle Marie! Babou et Mitou! cria le vieux soldat réconforté par cette vue.

Mais au volant, le jeune homme, après un bref signe de la main, remontait vers le castel. Rémi sortait déjà, s'attendant à recevoir un créancier particulièrement importun. Un cri de joie lui échappa:

— Robert! Ah! merci, merci! Tiennette! Tiennette! Viens vite!

Elle accourut. Ce furent des cris de joie, des pleurs de bonheur.

— Mes deux petits. Mes chers amours! Robert, je ne sais comment vous remercier de votre délicate pensée! Quel ami précieux vous faites! Comme vous avez su comprendre de quel secours nous serait la présence de nos deux trésors.

Robert Saint-Yves présenta ses condoléances à Mme de Marvan et à Jancis d'une voix émue. Il n'osait lever les yeux sur la jeune fille. Quand il le fit et qu'elle lui apparut, pâle et défaite dans sa sévère robe de laine noire, il la trouva mille fois plus touchante et plus belle qu'il ne l'avait jamais vue. La pitié gonfla son cœur d'un amour très pur...

Bientôt, Rémi l'entraînait dans les profondeurs du parc et le mettait au courant de la situation de sa belle-mère et de Jancis. Le jeune homme l'écouta sans mot dire, mais son mâle visage s'éclaira d'un peu de joie... Car sa pensée, très vite, lui avait fait apercevoir un dévouement qui toucherait peut-être le cœur de Jancis.

Robert repartit le soir même sans avoir voulu prendre de repos. Les affaires urgentes réclamaient impérieusement sa présence à l'usine. Peu importait sa fatigue!

Quand la lourde limousine se fut effacée dans la distance, il n'y eut qu'un cri pour louer le dévouement, l'admirable loyauté de Robert Saint-Yves.

Seule, Jancis garda le silence.

XI

KER-TRAOR était vendu et Noiron retourné dans son petit village natal des Cévennes.

A Mme de Marvan et à sa fille, il ne restait rien, si ce n'est une maigre pension, insuffisante pour les faire vivre toutes deux, même très modestement.

La pauvre mère, maigre, pâlie, tenaillée à la fois par la douleur et

par l'inquiétude, faisait peine à voir. Alors, Rémi, une fois de plus, montra la noblesse de son cœur. Malgré les protestations de sa belle-mère, il la ramena à Paris avec Jancis, les installa toutes deux chez lui, tandis que Tiennette cherchait dans les environs un minuscule logement pour y installer sa mère et sa soeur. Elle dénicha, à proximité, deux petites pièces au rez-de-chaussée d'un immeuble moderne. Elle fit de son mieux pour les meubler d'une façon charmante et les rendre accueillantes aux pauvres exilées. Il était entendu que la mère et la fille prendraient tous leur repas chez Tiennette, pour leur épargner des frais, de la peine et les tirer de leur triste solitude.

Jancis, farouchement, se refusait à voir âme qui vive, même les plus intimes amis de sa soeur. À la prière de sa mère, cependant, elle fit une exception pour Robert Saint-Yves. N'était-il pas de la famille — ou presque — et n'avait-il pas montré en mille circonstances le plus parfait dévouement?

Des mois passèrent. Pas plus que les amis de sa soeur, Jancis n'avait voulu revoir les membres de la joyeuse coterie qu'elle rencontrait autrefois chez la baronne de Lerbois.

Cette dernière avait écrit à Mme de Marvan une longue lettre affectueuse, de Deauville, où elle se trouvait au moment de la mort du général. Elle promettait de s'occuper de son amie d'enfance dès son retour de Paris, la plaignait chaudement de son deuil et de sa ruine et lui manifestait l'amitié la plus solide.

Hélas! des mois s'étaient écoulés depuis l'envoi de cette lettre et, ni de la baronne, ni de Gontran, personne n'avait de nouvelles.

Ambroise de Champart, non plus, n'avait plus donné signe de vie. Il devait être reparti, quelque part, sous les tropiques, à la poursuite de son sport favori.

Pas un mot, pas une plainte n'échappèrent jamais à Jancis. Elle allait et venait comme un corps sans âme. Sa vue ravivait à chaque instant la douleur de sa mère.

Un jour que la jeune fille se tenait dans le salon de Tiennette avec Mme de Marvan, en attendant le retour de Rémi pour le déjeuner, elle vit sa soeur aînée glisser un petit billet plié dans la main de sa mère. Elle s'en étonna et allait lui poser une question quand l'arrivée de Rémi, accompagné de Robert, détourna son attention.

Ce jour-là, au déjeuner, les deux associés parlèrent longuement d'une secrétaire qui allait bientôt leur faire défaut, car elle se mariait prochainement. Tous deux déplorèrent d'avoir à engager une nouvelle collaboratrice. Il était difficile d'en trouver une qui fût intelligente, discrète, dévouée, qui prît à cœur les intérêts de l'usine. Jancis écouta d'une oreille distraite, sans attacher d'importance à ces propos. Comme elle ramenait sa mère à la maison, elle se souvint du petit billet que Tiennette lui avait glissé avant le déjeuner et lui demanda négligemment ce que c'était.

— C'est le chèque que Rémi remet chaque mois à Tiennette pour nous, mon petit, répondit Mme de Marvan. Le cher garçon! Quel cœur admirable! Et quelle délicatesse! J'ai voulu le remercier. Il m'en a empêchée en me disant que ce qu'il faisait était tout naturel.

A ces mots, Jancis était devenue très pâle, puis, très rouge.

— Je ne savais rien de cela! dit-elle.

— Voyons, mon petit, dit doucement Mme de Marvan, comment aurais-tu voulu que nous fassions autrement? J'ai si peu de chose! Rémi

a payé nos meubles, car nous n'avions plus rien. Je me demande même si notre passif ne dépassait pas notre actif et s'il n'a pas réglé la différence? Il est admirable!

Jancis ne dit rien à sa mère, mais le soir, au dîner, comme Rémi préoccupé reprenait le thème de sa secrétaire, la jeune fille proposa, tout à coup:

— Pourquoi, Rémi, ne me permettriez-vous pas de la remplacer?

— Cela ne me paraît pas une mauvaise idée, Jancis. Elle est à discuter sérieusement.

— Quand votre secrétaire s'en va-t-elle?

— Dans trois mois.

— C'est suffisant pour me permettre d'être en mesure de la remplacer?

— Oui, mon petit, si vous apportez beaucoup d'application à votre tâche. Nous ferons l'impossible, tous, autour de vous, pour vous faciliter la besogne.

— C'est entendu, alors, Rémi. Je serai ici demain à neuf heures et vous accompagnerai à l'usine.

— Bravo! bravo! mon petit, fit Rémi.

Mme de Marvan fixait sur sa fille des yeux inquiets, gonflés de larmes. Elle ne savait trop que penser de la décision de Jancis, mais elle souffrait certainement, dans toutes ses idées enracinées d'aristocrate, de voir sa benjamine, son adorable Jancis s'astreindre à une tâche monotone et rebutante.

— Ne te désolais pas pour moi, petite mère! lui dit Jancis, le soir même, en lui donnant le baiser du soir, cet emploi vaudra mieux pour moi que l'oisiveté dans laquelle je me mine. Et, puis-je laisser Rémi se sacrifier pour nous? L'argent qu'il nous donne chaque mois, ne dois-je pas le gagner par mon travail? Ce serait abuser de sa bonté que de tout accepter de lui sans lui rendre rien en échange.

— Tu as raison, dit Mme de Marvan en caressant le beau visage pâle de sa fille. Mais j'avais rêvé d'une destinée si différente pour toi! Et ton père, ton pauvre père, quel chagrin et quel remords c'eût été pour lui!

XII

LE LENDEMAIN MATIN, à neuf heures précises, Jancis, strictement vêtue de noir, correcte dans son tailleur de serge, sonnait à la porte de Tiennette.

Babou et Mitou l'accueillirent avec enthousiasme et Rémi lui serra chaleureusement la main:

— C'est bien ça, ma petite Jancis. Vous avez du cœur, du courage. Votre père eût été fier de vous!

Ces paroles mirent du baume sur l'orgueil de Jancis que sa mère, sans le vouloir, ulcérait à chaque instant.

— Vous verrez, poursuivit Rémi, que si vous ne vous découragez pas au début, vous arriverez à vous intéresser à votre travail et à nos affaires, autant qu'à vos jeux mondains. Les affaires sont un sport comme un autre, et on y apporte plus d'âme, car, de leur réussite, dépend le bonheur des êtres qui vous sont chers.

Ces paroles pénétrèrent vivement l'esprit de la jeune fille. Jamais encore elle n'avait envisagé les efforts des hommes qui peinent sous cet angle. C'était beau vraiment ce que Rémi venait de dire: «Car de leur réussite dépend le bonheur des êtres qui vous sont chers!»

Son cœur se gonfla de reconnaissance et elle monta dans «l'autobus» familial pleine de bonnes résolutions et décidée à remplir sa tâche irréprochablement.

Vu aux
Rayons X
le Bas de Noël
idéal —

L'été qui
s'impose pour tous les
fumeurs: un **RONSON**

APPUYEZ — pour allumer!
LÂCHEZ — pour éteindre!

Deux des jolis
modèles de
poche **RONSON**

Beautifcase —
Le briquet fonctionne —
les cigarettes sortent!

Mastercase
Briquet
et étui à
cigarettes
combinés

Une pression —
et ça s'allume!

Touch-Tip —
aux lignes
profilées
(Briquet de
table)

Penciliter —
Écrit! Allume!

Votre **RONSON**
sera partout
accueilli
comme le plus
chic. Chaque
modèle consti-
tue un joli ac-
cessoire person-
nel, — un véri-
table bijou,
pratique et
durable.

Voyez-les chez
votre bijou-
tier, aux maga-
sins à rayons ou
aux magasins
qui vendent
des articles de
fumeurs.

Prix:
\$4.50 \$3.50

RONSON
LE MEILLEUR BRIQUET DU MONDE

Gratius —
Catalogue illustré:
"Ce que **RONSON** a de nouveau"
Commandez-le par écrit en
donnant le nom du marchand

DOMINION ART METAL WORKS, Ltd.
19 Commodore Building, Toronto, Ont.
Angleterre: **RONSON PRODUCTS Ltd.**, Londres

MARQUE
BEMA

REGISTERED TRADE MARK
EXTRA FANCY MOLASSES
BEMA
GUARANTEED GENUINE
BARBADOS BMA

**MELASSE
DES
BARBADES**

Ne risquez pas de gâcher vos gâteaux ou poudingés pour quelques sous. La mélasse Barbades Extra Fine authentique possède cette douce saveur satisfaisante si essentielle au succès de vos pâtisseries. La mélasse Bema est économique, meilleure pour la table et la cuisine.

N'oubliez pas d'exiger la mélasse Barbades Extra Fine authentique de marque Bema.

19

VENDEUSE A LA MESURE PAR VOTRE EPICIER




OFFRE SPÉCIALE

DE

La Revue Populaire

POUR LE CANADA SEULEMENT

\$2.00 pour 2 ans

TARIF REGULIER : \$1.50 POUR UNE ANNEE

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie. limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver \$2.00 pour un abonnement de DEUX ans à la REVUE POPULAIRE. (Pour le Canada seulement).

Nom
Adresse
Ville Province

Pendant une demi-heure, la voiture roula à travers des avenues encore à demi endormies, puis, pénétra dans les faubourgs, traversa une banlieue industrielle pleine de maisons sales, délabrées, où des enfants mal vêtus jouaient dans les ruisseaux. Rémi devina l'impression pénible de sa belle-soeur et lui dit, très grave :

— La vie est bien dure pour ceux qui vivent ici, Jancis. Je fais, quant à moi, l'impossible, pour tous ceux qui dépendent de moi et Robert m'y aide de toutes ses forces. Mais il est plus difficile qu'on ne croit de faire le bien et l'homme est souvent son pire ennemi !

Jancis écoutait ces paroles avec une émotion qui jusque-là, n'avait jamais touché son cœur. S'était-elle jamais occupée de ceux qui peinent, qui travaillent sans trêve, autrement que pour les dédaigner ? A cette pensée, ses joues se colorèrent de honte et ses bonnes résolutions se raffermirent en elle.

Elle n'eut, du reste pas autant de mérite qu'elle se l'imaginait à les tenir. Rémi l'introduisit dans un bureau propre, clair et gai, qui donnait sur une petite cour intérieure ornée de lierre et de fusains. Devant une large table chargée de papiers et d'un gros bouquet, une jeune fille blonde, d'une mise nette, très avenante, était assise.

— Mlle Vernuire, présenta Rémi, qui ajouta, très gai :

— Je vous amène ma petite belle-soeur qui prendra votre place quand vous nous quitterez. Elle ne connaît rien du métier, moins que rien ! Je vous donne carte blanche. Grondez-la, punissez-la, autant que vous le voudrez !

La jeune fille eut un rire charmant et fit asseoir Jancis devant une machine à écrire. Cette dernière trouva son apprentissage si peu difficile que, lorsque Rémi vint la prendre pour le déjeuner, elle ne s'était pas aperçue que les heures avaient fui !

— Regardez, Rémi, cria-t-elle, je tape déjà avec trois doigts !

Ils rirent tous. Rémi emmena Jancis tout animée.

— Bravo, Jancis ! approuva-t-il, enchanté de voir se défendre le visage habituellement morose de sa belle-soeur. Mlle Vernuire vous plaît ?

— Elle est charmante ! Si fine, si distinguée !

— Elle est d'excellente famille, Jancis, et très instruite ! Ah ! nous allons arracher bien des idées fausses de cette petite cervelle-là !

Mme de Marvan attendait sa fille, presque avec anxiété. Elle fut bien étonnée de lui voir le visage beaucoup plus gai que d'ordinaire, et le lui dit, ce qui fit rire Jancis.

— Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait se passionner ainsi pour la machine à écrire ! dit-elle. Je t'apporterai ma première composition, maman, sans une faute !

Le visage de Robert Saint-Yves, quand il entra dans le bureau de Mlle Vernuire, qu'il croyait trouver seule, comme à son habitude, exprima une telle stupéfaction que Rémi, attiré par les éclats de rire des jeunes filles, apparut tout à coup. Il avait, à dessein, négligé de prévenir son associé. Il lui présenta avec la plus grande formalité la nouvelle secrétaire.

Le visage de l'ingénieur laissa paraître une joie émue qu'il s'efforçait en vain de cacher. Jancis, touchée par cette affection profonde, que rien ne pouvait abattre, ni le dédain, ni la pauvreté, ni les sacrifices, sentit, pour la première fois, une fierté l'enivrer à la pensée qu'elle avait inspiré un tel sentiment à un homme de la valeur de Saint-Yves.

Durant les mois qui suivirent, elle eut, de plus en plus, l'occasion de le connaître, de le juger, de l'apprécier...

Il venait souvent, plus souvent peut-être qu'il n'était nécessaire, donner des instructions à Mlle Vernuire et des conseils à Jancis, affairée, vive, presque redevenue elle-même.

Elle l'accompagnait à travers les ateliers, apprenait à connaître le fonctionnement d'une usine, à parler aux ouvriers, à s'assimiler à un milieu si nouveau pour elle.

Rémi, émerveillé, la vit s'adapter sans effort apparent à sa nouvelle vie, s'intéresser à des questions arides de fabrication et de rendement, se préoccuper des acheteurs, des bénéfices, de la publicité.

Ses compliments et ceux de Saint-Yves ne contribuaient pas peu à encourager la jeune fille, qui reportait sur sa nouvelle tâche, l'ardeur qu'elle apportait autrefois à la pratique des sports.

Le moment vint où Mlle Vernuire dut quitter l'usine. Jancis était complètement prête à prendre sa place avec l'aide de Jeannette, la petite dactylo, qui, très ancienne dans la maison en connaissait tous les détours et les secrets.

Mme de Marvan et Tiennette ne pouvaient encore prendre entièrement leur parti de la métamorphose de Jancis. Fallait-il se réjouir ? Fallait-il s'affliger ? Le brillant papillon avait acquis les vertus de l'humble abeille... N'était-ce pas déroutant ?

Rémi, lui, était toute joie :

— Ne voyez-vous donc pas qu'elle est très heureuse ainsi, leur disait-il. N'est-ce pas l'essentiel pour l'instant ?

— Si jamais on m'avait dit ! soupirait Mme de Marvan. J'avais toujours imaginé ma petite Jancis heureusement mariée, entourée de charmants enfants, non sous les traits d'une femme d'affaires ! Elle ne parle plus que fabrication, rendement, récupération, etc...

Rémi eut un rire joyeux :

— En quoi ceci empêcherait-il cela ? Laissez, laissez, ma mère, Jancis a pris le bon chemin à présent... le chemin du bonheur !

Cependant, entre Robert et Jancis, les rapports étaient restés ceux de très bons camarades. La jeune fille passait de longues heures avec l'associé de son beau-frère. Elle appréciait de plus en plus la profondeur de son intelligence, la droiture de son esprit, les qualités de son cœur. Rien, pourtant, ne transparaissait dans son attitude qui pût permettre à Robert d'espérer, lui inspirer d'autres sentiments que ceux d'une simple amie. Secrètement, il se désolait... Il aurait voulu parler à cœur ouvert à la jeune fille, lui crier son amour, son chagrin... Ne voyait-elle pas à quel point, il l'adorait ? Avait-il besoin de mots pour le lui faire comprendre ?

Un jour que Jancis travaillait devant la fenêtre, à la place occupée autrefois par Mlle Vernuire, un grand bruit d'explosion se fit entendre, suivi d'un fracas de carreaux brisés et de clameurs éperdues. Jancis qui s'était levée, tremblante, distingua le nom de Saint-Yves clamé par des voix affolées.

Son cœur, un moment, cessa de battre, puis ébranla sa poitrine de grands coups précipités. Elle sortit en courant et se dirigea vers le laboratoire dont il lui avait parlé et dont il espérait tant !

Elle fendit la foule des ouvriers, qui s'écartèrent respectueusement devant elle, et se jeta sur le corps du jeune homme étendu sur un banc, immobile, pâle comme un mort, inondé de sang, les vêtements à demi brûlés :

— Robert! Robert!

Une grande angoisse s'était emparée d'elle. Oublieuse de la foule, elle s'était agenouillée près du jeune homme et pressait ses mains ensanglantées :

— Un docteur! Un docteur! crie-t-elle. Avez-vous téléphoné?

— Oui, oui! répliquèrent plusieurs voix.

— Mon Dieu! Et Rémi qui n'est pas là!

Quelques secondes plus tard un docteur accourait. Robert n'était pas mort, mais son état était grave. Jancis s'assit près de lui dans l'ambulance qui l'emporta d'urgence à la clinique, s'approcha de son lit quand le docteur l'eût pansé.

Il avait les yeux clos quand elle se saisit d'une de ses mains. Il les rouvrit enfin et, au-dessus de lui, il découvrit le visage de Jancis, illuminé de tendresse.

Alors, la plainte qui allait s'exhaler de sa gorge serrée fit place à un grand soupir, en même temps qu'un bonheur immense s'insinuait en lui. La vive douleur de ses contusions et de ses brûlures fut soudainement abolie, et il crut, dans son demi-délire, qu'il était la proie d'une hallucination :

— Jancis! Jancis! souffla-t-il d'une voix inquiète.

Elle lui sourit et ses yeux, humectés de larmes, avaient une douceur exquise.

— Oui, oui, c'est moi! murmura-t-elle. Ne bougez pas. Ne parlez pas.

Les yeux du malade se firent suppliant :

— Vous n'allez pas me quitter?

Elle secoua la tête et une grosse larme roula sur sa joue tandis qu'elle

se penchait vers le pâle visage du blessé :

— Non, non, jamais!

Un long soupir délivré s'échappa de la poitrine de Robert comme si un poids intolérable venait d'en être arraché :

— Jancis! C'est trop beau!

Mais comme il faisait un mouvement pour porter à ses lèvres la main de la jeune fille, la douleur lui arracha un cri. Ses traits se crispèrent, ses yeux se fermèrent.

Elle tressaillit, comme si la même souffrance l'avait déchirée et, se penchant vers l'aimé, doucement, elle posa ses lèvres sur les paupières meurtries.

— Rémi! Regarde! fit Tiennette en tendant à son mari le journal qu'elle était en train de lire.

— Quoi donc? Qu'y a-t-il? demanda Rémi en voyant se contracter le charmant visage de sa femme.

— Là! Là!... Aux Echos Mondains!

A mi-voix lentement, Rémi lut :

— On annonce les fiançailles du capitaine Gontran de Lerbois, fils de... etc., etc. et de Mlle Annette Dumontier, fille de l'industriel bien connu, etc., etc...

Il y eut un petit silence.

— Evidemment! finit par conclure Rémi. Cela devait se terminer ainsi! La baronne est presque ruinée. Elle a choisi pour son fils une des plus riches héritières de France! Qu'elle soit vulgaire, peu aimable, notoirement mal élevée, voilà qui ne trouble guère notre baronne, pourvu que la dot soit de taille! Gontran paiera cher son inqualifiable faiblesse!

— Et c'est là l'homme que Jancis avait choisi! soupira Tiennette.

— Dieu soit loué! fit gaiement Rémi. Tout cela est enterré! Notre petite folle a réparé son erreur... Robert et elle doivent être arrivés à Venise à l'heure qu'il est!

Oui, ils étaient tous deux à Venise, et tous deux, à cet instant même, se récriaient d'admiration en regardant défilier, de chaque côté de leur longue gondole noire, les palais qui bordent le Grand Canal.

C'était l'heure adorable du couchant, la plus belle de toutes à Venise, quand le soleil éclaire de reflets fantasques l'eau glauque des canaux et que, de toutes parts éclatent des chants de joie, que les troupes pressées des gondoles se croisent et s'ébattent avec un gai clapotis.

Jancis porta son regard émerveillé et tendre sur le mâle visage de son mari :

— Que tu as changé! lui dit-elle soudain.

— Changé? Comment? demanda-t-il un peu inquiet.

— Oui, tu as changé, dit-elle, tellement à ton avantage! Tu as perdu cet air sévère, ces manières gauches qui gâtaient tant le vrai Robert! Tu es exactement celui que j'avais toujours appelé dans mes rêves... et je ne t'avais pas reconnu tout d'abord!

— C'est toi, toi qui m'as métamorphosé, toi, et le grand bonheur que tu me donnes!

— Oui, nous nous sommes trouvés l'un l'autre, nous avons trouvé le chemin du bonheur...

Devant eux, sur le flot calme, comme en un long sentier fleuri de roses, s'étalait le dernier rayon du soleil couchant.

FIN

LE CHEMIN DU CRIME

(Suite de la page 23)

cimetière est le seul vestige qui reste de la Nouvelle-Algérie... Les petites croix noires, plantées ça et là, au ras de l'eau, sur une étroite bande de sable que surplombe l'étagement sans fin des forêts séculaires voilà tout ce qu'aperçoivent aujourd'hui de cette colonie chimérique les noëlettes qui passent dans le canal Saint-Georges, à moins que cependant, les six chiens étiés que nous y avons laissés ne viennent encore comme à notre départ hurler du rivage au navire qui s'éloigne et lui adresser leur appel déchirant...

Cassoulet ne s'était pas trompé et il était bien renseigné sur les départs d'émigrants desquels, du reste, tous les journaux s'occupaient. Un bateau, la Jeune-France, destiné à emporter l'expédition, armait à Barcelone et Coeurderoy, toujours en Angleterre, où ses allures restaient libres, était accouru pour présider en personne à l'organisation du convoi.

Depuis trois mois, Barcelone était emplie du bruit de son nom.

On voyait circuler partout ses officiers en uniforme, ses engagés, ses miliciens, auxquels il n'allouait point de solde, mais qu'il logeait et qu'il nourrissait en attendant le départ.

L'imprudence de Coeurderoy fut en quelque sorte grandiose : il venait de fonder une aristocratie de la nouvelle colonie en instituant des magistrats et des ordres nobiliaires de trois classes. Le majoral de première classe devait avoir une contenance de trois mille hectares au moins, coût : cent mille francs; pour la seconde classe, mille hectares, coût : cinquante mille francs; troisième classe, mille hectares, mais dans l'intérieur des terres, coût : vingt-cinq mille francs...

Ces majorais devaient porter le nom du chef de la famille!... En même temps qu'il organisait son aristocratie, Coeurderoy faisait embarquer sur la Jeune-France tout un personnel administratif et militaire : un juge de paix, un greffier du tribunal, un président du tribunal civil, un aumônier, un directeur général des cultures, un commandant de la milice, un capitaine, tout le cadre d'un bataillon... de nombreux émigrants, les derniers qui devaient s'embarquer vers ce pays des chimères et du mensonge...

Cassoulet était arrivé la veille même du départ avec Philidor et Lubin. Après conférence avec leur ancien patron dont l'étonnante fortune les plongeait dans une stupeur admirative, ils s'étaient embarqués sur la Jeune-France.

Le jour du départ, il y eut un grand banquet donné par l'escroc...

Au dessert, il prit la parole et avec des larmes dans la voix il but au succès de l'entreprise, à l'heureux voyage du navire, à l'immense fortune qu'allaient trouver, là-bas, les colons qui s'exilaient pleins d'espoir... Puis il serra la main des chefs, des administrateurs, des sous-officiers. « Je ne puis pas vous embrasser tous! » disait-il en pleurant. Enfin, au moment où le capitaine du navire allait commander la première manœuvre, il descendit l'échelle...

Quelques secondes après, son canot l'emportait à toutes rames vers Barcelone, pendant que du pont ceux qui s'en allaient vers la mort criaient :

— Vive la Nouvelle-Algérie...

Et, lentement, le bateau sortit du port...

Pendant les dernières heures du jour, tous les passagers restèrent sur le pont, profitant de la soirée, qui était calme et douce. On était au mois d'avril. Puis la nuit tomba. Le vent fraîchit. Ils rentrèrent. Il ne resta plus sur le pont que les matelots retenus par leur service et quelques passagers enveloppés de manteaux, le capuchon rabattu sur la tête.

Peu à peu, les ténèbres devinrent profondes...

Dans l'ombre, assis sur des pliants, penchés l'un vers l'autre, trois hommes parlaient à voix basse.

C'était Cassoulet, Philidor et Lubin qui se concertaient.

Leur entretien dura longtemps...

Cassoulet mettait ses deux complices au courant des derniers événements et entre eux ils établirent le plan de l'avenir...

Au milieu de toutes les aventures vers lesquelles couraient les émigrants, ce devait être un jeu d'enfant que de faire tomber Henriette et Sabine dans un piège où Henriette trouverait la mort. En France, il eût fallu ruser, attendre, ne frapper qu'à coup sûr... Mille dangers eussent menacé les aventuriers...

Mais, à quatre mille cinq cents lieues de France, dans des îles perdues!

Cassoulet riait, d'un rire assourdi :

— Un enfant s'en acquitterait... C'est une bonne affaire... Il y a vingt-cinq mille francs pour chacun de vous... et je me charge, à votre retour, de vous faire donner une gratification de pareilles sommes...

Ils causèrent encore longtemps. De temps en temps, ils riaient. Certes, la mère et la fille n'avaient à attendre de ces hommes aucune pitié...

Apprenez à protéger vos planchers contre la VARIOLE DES PLANCHERS



Les planchers insuffisamment protégés s'enlaidissent et perdent leur brillant aux endroits fréquentés. C'est ce qu'on appelle la Variole des Planchers. La Cire Johnson est le remède infailible contre la Variole des Planchers.



Il vous est bien facile d'avoir des planchers propres, luisants, et qui ne se terniront jamais. La véritable Cire Johnson les garde en parfait état — les recouvre d'un bouclier invisible — empêche la poussière et les microbes d'adhérer — élimine le grattage des planchers! Achetez aujourd'hui même de la Cire Johnson chez votre épicière, quincailler, pharmacien ou dans un magasin à rayons.

CIRE JOHNSON

pour meubles et parquets



MARCHEZ SUR DE LA
CIRE ET PROTEGEZ
VOS PLANCHERS

S. C. JOHNSON & SON, LTD. • Brantford, Ontario

GRATIS

Une
bouteille
VANITY



DU MEILLEUR PRODUIT CANADIEN

pour protéger la peau

à qui ne l'a pas encore essayé !

● A l'heure actuelle, bien des femmes se plaignent que le froid et les vents mordants font perdre à leur peau sa beauté naturelle et la rendent rugueuse. Il leur serait pourtant facile de remédier à cela, car l'usage du Baume Italien, le produit le plus employé au Canada pour la protection de l'épiderme, ne coûte pas même 1/2 sou par jour.

Les femmes qui utilisent le Baume Italien n'ont jamais la peau gercée ni rugueuse, quels que soient le travail et les intempéries. Des milliers de professionnels — médecins, dentistes, gardes-malades — font aussi de grands éloges de cet émollient scientifique de la peau.

Demandez la bouteille
"Vanity" GRATUITE !



Baume Italien

Campana

"Le protecteur de la peau le plus économique au Canada"

GRATIS

Campana Corporation Ltd
3 Caledonia Rd., Toronto, Ont.
Dépt. 116

Messieurs: Je n'ai jamais essayé le BAUME ITALIEN. Veuillez m'envoyer GRATIS et port payé la bouteille "VANITY".

Nom

Adresse

Localité

Prov.

INFECTION NASALE

Agissez tout de suite avant que la gêne devienne un danger. Un peu de Mentholatum, appliqué régulièrement soir et matin, soulage l'inflammation et l'infection... débarrasse les fosses nasales... assure une respiration libre, encourage un sommeil reposant et fait éviter les rhumes. Remboursement garanti.

Demandez-en à votre pharmacien

MENTHOLATUM

Un CONFORT Quotidien



ANTALGINE

Soulage
toujours

MAUX DE TÊTE

En vente partout 25c et 75c

ANTALGINE

Enfin, ils se levèrent pour rentrer dans leur cabine...

Et Cassoulet étouffa une exclamation en s'arrêtant tout à coup.

Derrière un énorme paquet de cordages enroulés, contre lequel étaient adossés leurs pliants, un homme était couché et à en juger par sa respiration régulière, paraissait profondément endormi. Étendu sur le ventre, son corps était couvert des pieds à la tête par un long manteau et un capuchon cachait sa tête...

— Cet homme dort-il ? S'il ne dort pas... il a pu tout entendre...

Cassoulet se pencha...

Ce ne pouvait être qu'un des émigrants, ivre sans doute... Un instant, pour plus de prudence, Cassoulet eut envie de s'en débarrasser... Il tira un couteau-poignard, il l'ouvrit, arme terrible à large lame, se pencha sur le dos du dormeur. Le pont était désert. La nuit était profonde. Un coup à la nuque, puis, le cadavre culbuté au-dessus du pont et jeté à la mer... On croirait le lendemain à un accident... Un émigrant de moins, la belle affaire, qui s'en occuperait ?...

Oui, c'était plus sûr...

Déjà il levait le bras... L'homme allait passer du sommeil dans la mort...

Soudain, un mot de Philidor, à voix basse :

— Prends garde... on s'approche !...

Des ombres venaient... Le poignard se referma... Les trois bandits s'éloignèrent...

Un quart d'heure après, le dormeur se réveilla, se souleva, regarda autour de lui comme étonné de se trouver là, dans la nuit, et, en zigzaguant, ivre, descendit l'escalier qui conduisait aux cabines de l'entrepont...

Il entra dans l'une d'elles...

Et là, ayant refermé la porte, sûr de ne plus être espionné, il se redressa, se raffermit, comme si subitement toute ivresse s'était évanouie.

La cabine était éclairée par une lampe fumeuse.

Assis sur un coffre, deux passagers lisaient, et parfois interrompaient leur lecture pour échanger quelques mots.

C'était Devalaine et Rodolphe, marquis de Fourvières... les deux forçats.

L'homme qui venait d'entrer était Montaubry, le troisième...

Il semblait violemment ému :

— Amis, dit-il, pendant que nous allons vers des îles inconnues pour en arracher Henriette et Sabine, trois hommes, ici, complotent leur mort et font le même voyage pour accomplir deux forfaits...

Il raconta ce qu'il avait entendu... tout à l'heure... par hasard...

La fortune de Blanche-et-Rose, les dix millions qui attendaient Sabine, toute cette histoire de l'héritage et de la mort de la pauvre veille, les Trois l'avaient apprise... les journaux en avaient raconté les détails...

— Ces hommes ne sont que des instruments... entre d'autres mains qui frappent... des mains jolies, mignonnes et blanches, des mains faites pour les caresses... L'un d'eux a prononcé à plusieurs reprises le nom d'une femme... de la femme qui a rêvé l'horrible attentat et qui va le faire exécuter... Cette femme, nous la connaissons... Dans les aventures et les dangers qui nous attendent, ce sont ces trois bandits contre lesquels nous combattons... Si nous avons le dessus et si nous revoyons la France, c'est Diane elle-même que nous trouverons devant nous... Diane, redoutable... Diane, l'ennemie...

Rodolphe avait baissé la tête, tout pâle et frissonnant d'horreur...

Une image surgissait devant ses yeux...

Dans l'éblouissement de sa beauté triomphante et sûre d'elle, l'image entrevue comme une apparition dans la villa de Chamarande...

La créature souple, royale, ondulante comme un serpent, avec des yeux de flamme, à la fois brûlants et doux, avec des lèvres de volupté,

La créature infâme et séduisante... de baisers et de provocation...

La belle aux cheveux d'or...

Diane, enfin, qu'il aimait...

DEUXIÈME PARTIE

LA BANDE DES TROIS

I

LES ÉMIGRANTS

LORSQUE le Calédonien eut perdu, en disparaissant dans la nuit, les côtes de France, Henriette et Sabine, serrées l'une contre l'autre, sur le pont, se sentirent soulagées.

Chose étrange ! Alors qu'elles couraient vers un inconnu où les attendaient des dangers sans nombre, elles avaient conscience d'avoir échappé, en fuyant, à un péril de mort. Il leur semblait à toutes deux, maintenant, qu'elles marchaient vers la paix et vers le bonheur.

Elles ne prenaient pas garde au remue-ménage qui se faisait sur le pont, aux ordres envoyés et exécutés, aux contradictions mêmes de ces ordres qui auraient pu leur prouver, dès le début, dès le départ, qu'elles allaient à un désastre.

Elles ressentaient une sorte de volupté douloureuse à se laisser ainsi baigner par les ténèbres envahissantes, comme si bien décidément et pour jamais ces ténèbres devaient les protéger en les rendant invisibles à ceux qui voulaient les séparer.

Pourtant la mère rêvait, la première fièvre passée :

— Vers quelles fatigues ? vers quels parages allons-nous ? N'allons-nous pas être malheureuses ? Moi, ce n'est rien... mais elle ? Était-ce bien mon droit de l'arracher ainsi à l'aisance où elle vivait, pour lui faire partager peut-être bien des misères ? ... Est-ce que je n'ai pas agi avec égoïsme ? Est-ce que j'ai pensé à elle, en cela ? N'ai-je pas pensé à moi seulement ?

Elle baissa la tête, mais ce fut pour rencontrer les lèvres de sa fille.

Et alors, elle ne songea plus à rien. Elle se laissa emporter par la joie d'avoir son enfant à elle seule, et de ne plus rien redouter de Claude et de Diane. Elle la pressa contre son cœur.

Où allait-elle ?

Elle l'ignorait. Nul obstacle à son émigration. Elle voulait s'éloigner. Que lui importait le but ? Et elle rencontra d'autant plus de facilités, que les agents agissaient avec des instructions de Coeurderoy aplanissant tous les obstacles et que Coeurderoy recrutait partout des colons. Il était nécessaire pour ses projets, pour que la Nouvelle-Algérie ne parût pas une chimère, le rêve trop tôt dissipé d'un aventurier audacieux, que le père de Diane songeât à peupler sa colonie !

... Les agents de l'escroc parcouraient la France, la Belgique, l'Italie, l'Espagne, pour y recruter des émigrants. Le gouvernement qui avait depuis longtemps deviné cette vaste filouterie, chercha à enrayer ces départs. Le 24 juillet précédent, quelques semaines avant le départ du Calédonien, le ministre de l'Agriculture et du Commerce décidait, d'accord avec le ministre de l'Intérieur, qu'il serait interdit jusqu'à nouvel ordre, aux agences d'émigration d'engager des émigrants à destination de la colonie libre de la Nouvelle-Algérie.

Le service de l'émigration — disait la circulaire ministérielle — ne possédait aucune donnée sérieuse sur la situation exacte des terrains promis aux colons non plus que sur le droit de l'entrepreneur d'en disposer. L'événement devait démontrer combien cette prohibition était prudente et sage, mais, le départ des colons était nécessaire pour servir la spéculation de Coeurderoy ! Celui-ci protesta contre la circulaire du ministre et manifesta sa résolution de résister nettement aux ordres de l'autorité. Il éluda ces ordres soit en faisant embarquer ses colons à Flessingue, soit au Havre sur un bateau vendu à un Yankee, et battant pavillon américain, soit à Barcelone, comme on l'a vu au chapitre précédent. On comprend que dans ces conditions le départ d'Henriette avec sa fille fut étrangement facilité. Il ne fallait qu'un prétexte à ce départ et ce prétexte les agents de Cassoulet n'avaient pas été longtemps à le trouver.

Henriette s'embarquait au service de la Société des Sucreries et des Distilleries de la Nouvelle-Algérie — anonyme — au capital de 500,000 francs.

Au Havre, elle avait vu l'agent du bureau d'émigration.

Et naïvement, elle avait demandé :

— A qui devrai-je m'adresser, à bord ?

— Ne vous inquiétez de rien. Embarquez... vous n'avez que le temps. Sur le bateau, vous trouverez des gens qui vous renseigneront...

— C'est que je n'ai presque pas d'argent...

— Vous n'en avez pas besoin... Vous êtes nourrie gratis...

Il feuilleta quelques notes et se hâta d'ajouter :

— Toutefois, vous êtes très recommandée. Voici cinquante francs d'acompte sur votre traitement du premier mois... Allez et dépêchez-vous...

Ce fut ainsi que cela se passa.

A bord, le bateau parti, se sentant désormais en sécurité, elle s'informa auprès d'un officier : casquette galonnée, air insolent et vulgaire.

— Monsieur, voulez-vous m'indiquer le représentant de la Société des Sucreries ?

— Nous n'avons pas cet article-là...

— Monsieur, vous devez vous tromper...

— Non.

Et il tourna le dos.

A l'agence, elle avait pris un des prospectus de la société.

Elle le relut, machinale, pour y trouver le renseignement qu'elle cherchait.

« Comme placement, on ne peut « en trouver un plus sûr ni un plus « rémunérateur, puisque la société fabriquera les matières premières « qu'elle cultivera et récoltera sur les « terres lui appartenant... C'est « un fait constant que, dans les colonies, un hectare peut donner comme bénéfice net mille francs par an. « La société devant être propriétaire « de cinq cents hectares, aura un « revenu que l'on peut évaluer certainement, bon an mal an, à un « minimum de 50%. Il s'agit donc « d'un placement de premier ordre « et de tout repos. Les bénéfices à « retirer de l'exploitation agricole des « terres seront considérables, car il « ne sera distrait du prix de vente « des produits que les frais strictement faits pour les obtenir.

« Le capital des Sucreries, assuré « à une compagnie spéciale, sera garanti contre toute chance de perte « quelconque... »

Pouvait-elle douter ? D'où venaient des inquiétudes ?

Déjà un navire était parti quelques mois auparavant, transportant sans

aucun doute dans la colonie le matériel nécessaire. Elle y trouverait, à son arrivée, l'installation terminée. Le vent fraîchissait.

Elle sentit, contre son épaule, s'appesantir la tête blonde de Sabine.

L'enfant s'était endormie sur sa mère, bercée par le bateau.

— Viens, dit-elle... cherchons où nous pourrions dormir...

Elle s'informa. On la fit descendre. Puis, elles s'arrêtèrent dans l'entrepont, se cognant à des jambes étendues. Des ronflements partaient de ces corps. Les émigrants étaient entassés là.

On montra à Henriette une misérable paillasse.

— Pour vous deux !

Et on leur jeta une mauvaise couverture de coton.

C'était là qu'elles allaient passer la nuit. Autour d'elles, une malpropreté repoussante. Une odeur infecte se dégageait de ces choses enfermées et leur monta tout de suite au cœur avec une nausée.

Elles voulurent remonter sur le pont. Là, du moins, l'air était pur. Elles iraient s'asseoir dans un coin et reposeraient ainsi.

Mais on les aperçut et on les chassa, avec des injures.

Elles revinrent à leur paillasse. La fatigue fut plus forte que le dégoût. Elles finirent par s'endormir, d'un sommeil de fièvre. Sabine se réveilla en sursaut dix fois, jetant les bras autour du cou de sa mère. Celle-ci essayait de la calmer, avec de douces paroles.

Au lever du jour, elles s'échappèrent de ce taudis et remontèrent. Peu à peu le pont s'emplit de tous les passagers. Ils riaient. Ils chantaient. Ils croyaient courir à la fortune. Quelques jours allaient se passer avant les premières misères, avant les premières désillusions.

Pour Henriette, l'effroi allait venir dès le premier jour.

La cloche venait d'appeler les passagers au repas du matin.

Ils se ruèrent vers la salle à manger et s'installèrent comme ils purent.

Henriette et Sabine, bousculées, étaient les dernières.

Contre la porte, une photographie, grande comme un tableau, attira le regard de la jeune femme. Cela représentait un homme robuste, aux larges épaules, aux yeux faux, à l'allure décidée... Il était en grande tenue, coiffé d'une casquette d'officier de marine avec la broderie du képi d'un général de division, vêtu d'une vareuse avec les mêmes broderies aux parements, et, au collet, des boutons d'or sur lesquels était ciselé un lion appuyé sur un glaive. L'homme portait un pantalon blanc, avec une bande d'or et sa main s'appuyait sur une magnifique épée à poignée d'or.

Dans un angle du portrait, un écusson, avec l'exergue : « parcere subjectis, debellare superbos... » ; entre deux drapeaux à bandes rouges, blanches et bleues, au milieu, un lion d'argent couronné, sur fond d'azur.

Mais de tout cela Henriette ne voyait qu'une chose :

La figure de l'homme.

Elle arrêta un émigrant par le bras, lui montre le portrait et demande :

— Qui est-ce ?

— Le fondateur de la colonie, en grand costume...

— Son nom ?

L'émigrant la regarde, surpris. Il croit qu'elle se moque.

— Eh bien, vous êtes la seule à ne pas le connaître... Son nom, qui est devenu célèbre, est Robert Coeurderoy...

Oui, c'était lui, elle l'avait bien reconnu du premier coup. Mais elle

ne voulait pas croire ! Alors, un voile de ténèbres se déchira devant ses yeux et derrière Coeurderoy, chef de cette expédition, elle entrevit sa fille, la belle aux cheveux d'or, elle vit Diane... et elle devina...

Mère et enfant étaient victimes!...

Elle eut un moment de désespoir affreux. Comme une tigresse prise au piège et jetée dans une cage dont les solides barreaux la séparent désormais de la liberté, elle courait par ce navire en sanglotant, avec des cris inarticulés... Sabine, effrayée, se pendait à son bras. Mais la frayeur de l'enfant ne faisait que redoubler le désespoir de la mère.

— Je ne veux pas de cet exil... Je veux que l'on me descende, avec mon enfant, au premier port où le bateau s'arrêtera...

On l'entoura. On crut qu'elle était folle.

Des gens eurent pitié d'elle. Il y avait d'autres femmes parmi les émigrants. Elles essayèrent de l'entraîner. Henriette résistait.

— Non, non, laissez-moi... Je veux tout dire, je veux qu'on sache tout. On m'a tendu un piège et j'y suis tombée... C'est une infamie... Et puis, vous autres aussi, vous qui êtes partis volontairement, la joie dans le cœur, vous êtes des victimes, comme moi, et vous courez à la mort certaine... Vous avez eu confiance dans l'homme qui s'est fait le chef de cette expédition et qui est l'âme de cette entreprise... Eh bien ! je le connais, cet homme... Ah ! si j'avais su... Mais non, il fallait me le cacher... Cet homme est un escroc sans scrupules, prêt à tous les crimes pour satisfaire son ambition et arriver à la fortune... Cette colonie, vers laquelle vous tendez les bras, n'existe pas... Ces richesses, après lesquelles vous aspirez, n'existent pas... C'est une immense duperie où vous perdrez la vie, tous, entendez-vous, tous !...

On ne la croyait guère. On se mit à rire.

Mais le capitaine, craignant le scandale, la fit enfermer avec Sabine.

Ce fut le soir seulement qu'on la relâcha, quand on vit Henriette plus calme, et sur sa promesse de ne plus tenir des propos de révolte.

— Autrement, je vous fais mettre les poucettes, moi, ma belle, dit le capitaine, et jusqu'à ce que nous soyons à la colonie, vous ne sortirez pas du fond de la cale.

Elle promit tout ce qu'on voulut...

Elle avait peur qu'on ne lui prit sa fille. Mais elle resta pendant plusieurs jours comme hébétée, demi folle, presque sans prononcer un mot.

Il y avait trois itinéraires pour se rendre à la Nouvelle-Algérie. Car il existait bien vraiment, ce rocher stérile, autour duquel Coeurderoy faisait tant de tapage. Les voiliers prenaient par le cap de Bonne-Espérance, la mer des Indes et le Sud-Australie.

Les vapeurs, prenant par le canal de Suez et la mer Rouge, suivent jusqu'à Singapour, et, selon la saison et la direction des vents, achèvent le trajet par le Nord-Bornéo, les Célèbres et les Moluques, ou par la mer, de Java et les détroits d'Ombay et de Torrès.

De longs mois allaient s'écouler, parmi des misères plus lamentables encore.

Elle murmurait tout bas, à l'oreille de sa fille :

— Oh ! ma pauvre enfant chérie, qu'ai-je fait de toi ? Où t'ai-je emmenée ? que vas-tu devenir ? Me pardonneras-tu jamais ?

— Maman, je ne me plains pas, je suis auprès de toi...

— Non, non, tu as le droit de m'accuser et de te plaindre...

Egarée, elle ajoutait :

— Je n'ai pas songé à toi. Je n'ai songé qu'à moi, à mon plaisir, à la



LE JUGE :

"Accusé, je vous condamne à un mois de prison sans Sweet Caporal."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé." — *Lancet*



Un EMPRUNT pour l'AMÉLIORATION de votre MAISON procure du travail

TOUTE personne qui contracte un emprunt en vertu du Plan d'Améliorations aux Habitations participe à la solution du problème du chômage au Canada. Chaque dollar emprunté de la banque pour améliorer, agrandir ou réparer une maison, procure du travail aux ouvriers locaux. La Banque Royale est heureuse de contribuer au succès de ce mouvement national en prêtant de l'argent, pour les fins précédemment mentionnées, à tout citoyen solvable. Nous vous invitons cordialement à discuter, l'amélioration de votre maison.

DEMANDEZ

la brochure "Prêts pour l'Amélioration des Habitations". Elle répond à vos questions concernant le Plan d'Améliorations aux Habitations.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

PLUS DE 600 SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DU CANADA

100ème Anniversaire de Bird



IL EST GRAND-PERE
MAINTENANT ET IL
**Savoure encore la
"CUSTARD"
BIRD**

La "Custard" Bird satisfait les goûts depuis 100 ans. Chaque génération apprend dès ses premières années que la "Custard" Bird est toujours riche, crémeuse et nourrissante. Essayez la "Custard" Bird avec fruits, ou comme sauce à poudingue, ou composant à elle seule un plat délicieux.



Faites venir un échantillon GRATUIT
Harold F. Ritchie & Co.
Ltd., Dept. 4D,
10-18 McCaul St., Toronto.
Veuillez m'envoyer un échantillon gratuit de la "Custard" Bird ainsi que le Livre de Recettes.

Nom
Adresse

Ne Souffrez Plus!
GRACE AU
**Traitement Médical
F. GUY**

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

CONSULTATION:

Jeu et Samedi, de 2 heures
à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
Montréal, P. Q.

douleur que j'aurais si l'on m'obligeait à vivre loin de toi... Je n'ai été qu'une égoïste et une mauvaise mère... J'aurais dû me dire que je te condamnerais aux pires aventures et que je n'avais pas le droit de te faire une pareille existence... J'aurais dû me dire qu'auprès de ton père qui t'aime, ta vie eût été plus heureuse... Tu n'aurais jamais manqué de rien... Ton père t'aurait épargné tous les soucis, tandis que moi, on dirait que j'ai fait exprès de t'arranger une vie d'infortune et de larmes... Une mauvaise mère, puisque je n'ai pensé qu'à moi... Mon Dieu, mon Dieu, comment faire?

Et elle jetait des regards de folle, des regards de rage impuissante, sur cette immensité glauque de la mer, l'éternelle et infranchissable barrière qui la séparait désormais du reste du monde.

Sabine lui souriait, la caressait, lui adressait de doux reproches, câline. Et Henriette fermait les yeux pour ne plus rien voir... et elle écoutait l'enfant qui essayait de sécher les pleurs maternels.

Elle allait avoir seize ans, la gentille Sabine et elle était belle autant que sa mère l'avait été et l'était encore. Blonde, avec des yeux bleus très veloutés. Mais, à part cela, elle ressemblait à sa mère. Elle en avait la grâce parisienne, la ligne souple, l'élégance. Et ce visage de blonde, où les épreuves avaient imprimé je ne sais quelle maturité précoce conservait parfois encore pourtant certaines expressions de l'enfant... A bord, tout le monde l'admirait... Elle, pure, probe, triste, sans coquetterie, ne voyait personne... Ce jeune cœur n'avait point battu encore, mais il promettait d'être, comme celui de la mère, fidèle, vaillant et infiniment tendre...

L'image de Diane passa soudain devant les yeux d'Henriette. Elle étreignit sa fille d'un mouvement nerveux.

— Non, mon enfant, non, quelles que soient nos misères, non, je n'ai pas agi en égoïste, non je n'ai pas pensé à moi seulement, car si je t'avais laissée auprès de cette misérable... mon instinct me le dit... elle t'aurait tuée!...

Triste et intéressante cohue que celle de ces émigrants, que celle de ces victimes de Coeurderoy que le bateau emportait vers l'îlot fatal... et tant désiré... Beaucoup parmi eux, avaient vendu et réalisé tout ce qu'ils possédaient, sur la foi des espérances que les prospectus avaient fait naître. On leur avait tant dit que la terre où ils se rendaient ne demandait à ses habitants que de se laisser vivre. Toutes les douceurs ne les attendaient-elles pas là-bas, dans l'aisance large d'une existence qui n'exigerait ni travail ni soucis! N'était-ce pas l'Eldorado, mieux, n'était-ce pas quelque chose comme un paradis sur terre que cette île où l'hectare, du prix de cinq francs, allait rapporter mille francs par an à son propriétaire? Les uns étaient embarqués avec toute leur famille. D'autres, prudents pour ceux qu'ils aimaient, avaient tenu à partir seuls, mais devaient appeler à eux femme, fils et filles, aussitôt que, pour les recevoir, le nid serait fait... aussitôt que sous les cocotiers, les bananiers, les palmiers, au bord d'un ruisseau d'eau limpide et courante dévalant vers la mer, au pied d'une jolie colline ombreuse où chantaient tous les oiseaux inconnus, devant l'horizon de l'Océan, aussitôt que serait bâti le chalet tout enguirlandé de fleurs où — Coeurderoy l'avait promis — les jours s'écouleraient si paisibles, dans le complet bien-être d'une nature plantureuse où rien ne viendrait déranger l'harmonie

de ce bonheur. Ils étaient accourus de tous les points de France, ces pauvres gens... de la Lorraine et de la Provence, des Ardennes et de la Franche-Comté... des Pyrénées et des Alpes... Beaucoup, sur le pont, pendant les belles journées de la traversée, étudiaient des livres traitant de matières agricoles. Et tout haut, ils échangeaient leurs rêves... Ils donneraient à leurs maisons de bambous le nom de leur visage natal... au ruisseau le nom de la rivière où ils s'étaient baignés, tout petits... Et ainsi, ces coins perdus leur rappelleraient la vieille France pour laquelle, au fond des îles océaniques, ils allaient travailler encore... Ceux-ci étaient venus pour cultiver, ceux-là pour faire du commerce, les uns pour chasser, les autres pour y chercher l'exploitation d'une des innombrables industries annoncées dans les circulaires de Coeurderoy. Beaucoup voulaient tirer part de la chaux que contiennent en si grande quantité les madrépores océaniques. Beaucoup voulaient utiliser l'ébène et les bois précieux qui devaient composer les forêts du pays. Beaucoup avec des idées d'aventures, ne cachaient pas leurs projets et comptaient conquérir les îles voisines, les îles Langhlan, prendre possession, au nom du gouvernement de la Nouvelle-Algérie des îles Salomon, établir des postes fortifiés sur tous les points de ces immenses archipels, faire du tout un vaste empire destiné à rivaliser avec l'Australie et à la battre en brèche!...

Parfois, Henriette surprenait ces rêves, ces illusions hautement exprimées.

Alors, sourdement, elle murmurait: — Moi, je vous dis qu'il n'y a rien de tout cela, que vous ne trouverez rien de ce que vous attendez, et que nous mourrons tous, tous!...

On riait. On la traitait de folle. On finit par ne plus prendre garde à elle. Est-ce qu'ils ne savaient pas mieux que cette pauvre femme que l'exil égare, à peine partie, tous les bonheurs accumulés dans la terre promise: les indigènes pacifiques et doux cultivant pour les colons; les vastes plantations de cannes à sucre; les terrains faciles et d'une prodigieuse fertilité; des forêts aux richesses incalculables; pas de serpents venimeux; pas de bêtes féroces; du gibier partout; des fleurs; des paysages d'enchantement; des ruisseaux coulant partout, irriguant les cultures prochaines; le ciel pur et doux où plane le sublime oiseau de paradis, pendant que, partout, dans les criques, les aiguades, le long des plages, l'oiseau-lyre étalait, pour le plaisir des hommes et la joie de leurs yeux, l'opulence de son rare plumage... Et, dans les soirées heureuses et calmes, après les travaux de la journée, les indigènes venaient, devant les cases des colons, danser au son de leur musique primitive, en psalmodiant des mélodies antiques... Elle répétait, rageuse, dans le transport de son impuissance et de sa faiblesse:

— Et moi, je vous le dis, nous y resterons tous, tous, tous!...

Puis elle se bouchait les oreilles, ou bien elle s'en fuyait, entraînant sa fille, pour ne plus rien entendre, prise pour ces pauvres gens d'une immense pitié... si grande que parfois elle lui faisait oublier son propre malheur et le malheur de Sabine!

Des femmes, — il y en avait, — lui disaient parfois:

— Pourquoi êtes-vous partie, puisque vous n'aviez pas confiance?

— J'ai été trompée. Je ne savais pas...

— Il faut réclamer...

— A qui? Je ne connais personne. Personne ne veut m'écouter...

Jamais, — même aux heures pleines d'angoisses où Claude l'accusa d'adultère, même en cette nuit où elle vint regarder rouler l'eau noire et attirants de la Seine, jamais elle ne s'était sentie dans un pareil isolement, morne, atroce, sans remède...

Et bientôt, à bord, les premiers symptômes apparurent d'une désorganisation absolue. Toute la lie, toute la fange remontait à la surface parmi ceux que Coeurderoy avait choisis, confidents de ses projets et complices de son infamie... Des désordres éclatèrent... Il y eut des scènes hideuses...

Pas de discipline: une anarchie absolue. Pas de punitions: des cruautés. Les officiers du bord et les officiers, ou prétendus tels, envoyés par Coeurderoy pour commander la milice de la colonie, ne tardèrent pas à se prendre de querelle; ils se menaçaient de leurs revolvers; ils s'outrageaient.

Puis, ces guérillas s'apaisaient et les uns et les autres se trouvaient réunis tout à coup dans des orgues d'où ils ne sortaient plus et où ils cuvaient leur vin, ivres-morts, pendant des nuits et des journées entières. Et les matelots étaient obligés de veiller sur eux pour empêcher qu'un coup de rouls ne les envoyât dans la mer!... Il y eut des gros temps pendant lesquels commandant et second, tous deux d'ailleurs incapables, dormirent ainsi, laissant le navire se gouverner lui-même et ce fut miracle s'il s'en tira...

Ce fut ainsi, avant même d'arriver à Port-Saïd. Mais rien n'ébranlait la confiance des passagers.

Pourtant, des choses étranges se passaient sous leurs yeux: le bateau naviguait sans papiers, comme un pirate, et il arborait tous les pavillons; il semblait fuir, sur mer, les honnêtes gens, comme les filous évitent, sur terre, la police lancée à leurs trousses. En passant devant les sémaphores, on hissait tantôt pavillon américain, tantôt pavillon belge, tantôt pavillon espagnol.

C'était ce navire, avaient dit les prospectus, qui « emportait dans ses flancs les destinées de tout un peuple! »

Et Coeurderoy lui-même avait rimé des vers inspirés:

Bonne est la brise, et l'espérance
Sourit au navire vaillant;
Des vieux rivages de la France
Nous allons au soleil levant
Terre aimée avant que connue,
Pays de rêve, si lointain,
Prépare-toi pour la venue
Des colons du Calédonien...

Le bateau relâcha à Port-Saïd. Henriette voulut qu'on la débarquât. Le commandant la fit enfermer et ne lui rendit la liberté que lorsqu'on fut dans la mer Rouge...

Déjà certaines craintes se manifestaient, sinon parmi les passagers, — à ceux-là il fallait bien d'autres misères pour enlever leurs illusions, — mais dans l'équipage. Pendant que le commandant et son second — le premier nommé Stiedmann et l'autre Labordier, — étaient descendus à terre, sept matelots détachèrent le grand canot, le chargèrent de provisions et s'éloignèrent après avoir remplacé par les couleurs françaises le pavillon américain dont c'était le tour de flotter ce jour-là... On ne les revit plus.

Stiedmann recruta des Arabes pour les remplacer. Ils s'engagèrent avec leur paye d'avance et quand le navire toucha la Pointe de Galles, ils désertèrent.

Seuls, les émigrants restaient inébranlables dans leur foi. La plupart avaient mis toute leur petite fortune dans cette expédition. Ils se refusèrent à croire au désastre.

Ce fut entre la Pointe de Galles et Singapour que la situation s'aggrava. On vit alors avec quelle légèreté criminelle avait été préparée l'expédition. Les provisions étaient gâtées. Depuis Port-Saïd, on jetait à la mer, par semaine, des barriques contenant deux cent kilos de boeuf pourri. Il n'y avait pas de vêtements de rechange à bord. Beaucoup d'émigrants pauvres engagés pour les travaux de la colonie étaient en hâillons. Dans la cale où ils s'entassaient, des maladies contagieuses ne tardèrent pas à se déclarer. Les émanations étaient infectes. Dans le trajet de la mer Rouge, deux femmes et un enfant moururent. On les immergea. Ce furent les premières victimes, sur la longue liste qui allait suivre.

On se débarrassa des provisions les plus avariées.

Celles qui étaient distribuées aux passagers n'étaient guère meilleures. Le lard était moisi, le biscuit rempli de vers et le boeuf « corrompu à ce point qu'il fallait saupoudrer les tranches avec du charbon pilé, pour le désinfecter, puis le laver à grande eau... » La morue était couverte de champignons rouges. Cette nourriture, si infecte qu'elle fût, était distribuée en quantité insuffisante. Beaucoup de colons furent malades. Il n'y avait à bord du Calédonien ni médecin, ni pharmacien. Il n'y avait pas même une boîte de médicaments...

Henriette et Sabine résistaient.

Farouches, toujours seules, liées par leur étreinte, elles n'adressaient plus la parole à personne. Elles restaient sur le pont jusqu'à ce qu'on les en chassât, parfois à coups de pied, pour les rejeter à fond de cale, dans la puanteur, dans la chaleur torride, dans les promiscuités écoeurantes...

— Mère, je t'aime !...

A Singapour, il eût été facile de renouveler les provisions.

Mais il n'y avait point d'argent à bord.

Et, à Singapour, aucun crédit.

On repartit, la nuit, en se cachant, comme des bandits.

Les émigrants commençaient à se plaindre. Ils ne se plaignaient pas seulement de la nourriture qu'on leur distribuait, des maladies contagieuses parmi lesquelles on les obligeait de vivre, ils se plaignaient, malgré leurs souffrances et leurs privations, d'avoir à accomplir les plus durs travaux du bâtiment dont les officiers affranchissaient ainsi les matelots du bord, en révolte.

Alors les punitions devinrent fréquentes.

Et elles furent horribles.

Il y eut la privation de nourriture comme châtement.

Il y eut les poucettes.

Deux émigrants, hâves et fiévreux, étaient allés porter leur plainte à Stiedmann. Stiedmann était ivre. Il venait de se battre avec Lebordier, son second. Devant l'équipage, qui en faisait des gorges chaudes, et qui applaudissait aux coups bien portés, les deux officiers s'étaient colletés comme des portefaix. A la fin, Lebordier était tombé, le crâne fendu par un coup de crosse de revolver.

Les deux émigrants s'appelaient Billot et Troiser.

Ils ne se plaignaient pas seulement en leur nom.

Ils se plaignaient au nom de tous.

Stiedmann, en les voyant, en les écoutant, se raffermir sur ses jambes. Il avait le visage ensanglanté par les coups, hideux, un oeil sortant de l'orbite.

Il les écouta jusqu'au bout... Il leur souriait.

On eût dit qu'il comprenait leurs plaintes et qu'il compatissait à leur misère.

Quand ils eurent fini, il se tourna vers des matelots qui riaient, cruels.

Il donna un ordre :

— Les poucettes !

En un clin d'oeil les deux malheureux furent saisis. Ils tentèrent de résister, mais trop affaiblis, on les terrassa.

Et il se passa, sous les yeux des passagers épouvantés, une scène de sauvagerie.

Billot et Troiser furent littéralement suppliciés. L'un et l'autre, séparément, on les attacha par les deux pouces rapprochés et bien ensemble, puis on les hissa par une corde qui passait sous les pouces et fixée au grand mât.

Ils restèrent suspendus de la sorte pendant trois minutes, poussant des cris déchirants, terribles... la corde leur entraînait dans les chairs à chaque balancement du navire, sous l'action du roulis...

Henriette et Sabine s'élançèrent pour porter secours aux malheureux.

Les officiers les arrêtaient en les menaçant, revolver au poing.

Enfin, on les détacha. Ils roulèrent sur le pont.

Des matelots les rappelèrent à la vie en leur jetant des seaux d'eau de mer.

Quand même, malgré tout, les illusions persistaient. On avait été malheureux pendant la traversée. Du moins, on se reposerait en arrivant au port... Car il y avait un port, dans cet Eldorado de la Nouvelle-Algérie. On leur avait répété sur tous les tons : —

« Nous avons le port !... La température — océanique — y est très « modérée, malgré la proximité de « l'Equateur, et ne varie que de deux « à trois degrés, entre 27 et 28... « Le pays est très boisé, très fertile « et admirablement arrosé... Il s'élève « rapidement à partir de la mer, « ce qui permet à chacun de choisir « la hauteur et, par conséquent, la « température qui convient le mieux « à son tempérament. L'abondance « des sources et des cours d'eau y « permet la création économique de « toutes les industries exigeant une « force motrice quelconque, et l'arrosage naturel du pays y facilite, « dans des conditions de fertilité exceptionnelles, toutes les productions « coloniales dont le placement s'effectue en Australie beaucoup plus « avantageusement qu'en Europe... »

Mais les jours passaient lentement.

Deux hommes moururent encore quelques jours après le départ de Singapour. Beaucoup d'autres étaient malades. Avec quelle fièvre, avec quelle folie d'espérance, ils attendaient le signal de la vigie, de cette terre bénie, de cette terre de leurs rêves, où ils allaient se remettre de leurs fatigues, à l'ombre des bananiers, écoutant le chant des oiseaux, mollement étendus près des derniers flots mourants de l'océan, dont le bruit monotone, dont la formidable respiration berçait leur sommeil.

Comme ils comptaient les jours !

La direction des vents, au départ de Singapour, avait obligé Stiedmann à prendre par le Nord-Bornéo, au lieu d'aller chercher le Pacifique par le détroit de Torrès. La traversée fut monotone. On eut parfois des vivres frais, des fruits. On souffrit moins. Les émigrants se reprenaient à sourire... On approchait !...

Ils allaient donc la voir, l'île heureuse, l'île fortunée...

L'île, hélas ! fatale... leur cimetière...

Quelques incidents animèrent cette dernière traversée. Le Calédonien relâcha à Sanguir, dans la mer des Célèbes pour y faire de l'eau et ramasser quelques fruits.

Relâche à l'île d'Armon, pour les mêmes causes...

Enfin, on entendit Stiedmann qui disait :

— Demain, nous entrons dans le canal Saint-Georges... Après demain, c'est l'arrivée...

L'arrivée !...

Le bruit s'en répandit comme un coup de foudre...

Et chacun, désormais, passa les heures sur le pont, afin d'apercevoir plus tôt, afin d'être le premier à voir la terre promise...

Le matin, vers dix heures, trois mois et huit jours après le départ du port du Havre, on fut en vue des îles Laughlan, par 10 degrés de latitude sud et 150 de longitude est. Le navire mouilla. On devait descendre là quelques colons, les premiers qui allaient toucher le sol béni... où ils devaient se livrer à la fabrication de l'huile d'amandes de coco. On débarqua quelques instruments et des vivres de mauvaise qualité : boeuf et porc avariés; biscuits moisies et pleins de vers; des fûts de vin qui étaient troués et défoncés, et laissaient écouler tout leur contenu; pas de riz; pas de médicaments; un seul gramme de sulfate de quinine. Le jour suivant six hommes partirent avec un canot pour compléter ces approvisionnements. Ils couchèrent dans l'île. Le lendemain, dès le lever du soleil, quand ils voulurent regagner le bâtiment, ils s'aperçurent que celui-ci avait disparu, on les avait abandonnés. Le Calédonien avait pris le large.

Les provisions, gâtées pour la plus grande partie, déposées là pour dix hommes, allaient être insuffisantes pour seize. Les vivres furent répartis entre tous. Il y en avait pour un mois de demi. On connut plus tard par ces malheureux... Tout d'abord, ils essayèrent de construire des cases pour abriter hommes et provisions, mais ils furent surpris par les pluies diluviennes de la zone tropicale qui noyèrent les vivres et firent naître les fièvres.

Bientôt les vivres manquèrent, on couchait dans l'eau et la boue. Le sol sablonneux et stérile ne fournissait ni racines ni fruits. Ils ne digéraient plus la pulpe de coco. Aucune source d'eau douce. Ils tentèrent de creuser le sol. A cinquante centimètres l'eau salée arrivait. Ils recueillirent de l'eau de pluie. En huit jours, au bout de deux mois de cet abandon, sept moururent du scorbut ou du tétanos. Les autres résolurent de quitter l'île. Ils étaient à moitié nus, hâves, décharnés, tremblants de fièvre, couverts d'ulcères. Ils furent recueillis par un navire de guerre anglais, le Convict, qui les conduisit à Cooktown. Ils n'y arrivèrent pas tous vivants...

Cependant le Calédonien, après s'être débarrassé de ce premier groupe de colons, poursuivait sa route vers la Nouvelle-Algérie.

Ce rêve des émigrants était situé à l'est de la Nouvelle-Guinée entre cette grande île encore inconnue et le groupe des îles Salomon par 10 degrés environ de latitude méridionale et 150 de longitude, à l'est du méridien de Paris.

En réalité, cette île, extrêmement petite, à laquelle Coeurderoy avait donné le nom pompeux de Nouvelle-Algérie, et que nos lecteurs chercheraient en vain sur leurs cartes, est un point rocheux, sec, volcanique, désigné sur les cartes maritimes sous le nom de Tombara.

Le 10 décembre, par un soleil torride, vers deux heures, Stiedmann, sur sa passerelle, signale, la lunette aux yeux, un point sombre à l'horizon...

La Mode exige un maquillage blanc



Les nouvelles modes demandent que vous paraissiez féminine, et vous ne le pouvez pas avec un teint terreux, terne et abîmé par le hâle. Faites disparaître cela et acquérez une beauté superbe, d'un ton ivoire, en faisant usage de la

CREME ORIENTALE Gouraud

Votre peau deviendra plusieurs tons plus claire, et elle sera plus douce et plus lisse. Employez-la sur les bras, les mains, les épaules et le cou et voyez comme vous paraîtrez admirablement belle. Commencez à l'employer aujourd'hui. Se fait en Blanc, Chair, Rachel et Hâle Oriental (Oriental-Tan).

42P

Flacon pour sac à main contre envoi de 5¢. Indiquer la nuance.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal

FEMMES MALADES

Vous résigner à souffrir ne vous profitera en rien car la maladie fera des progrès qui vous forceront à recourir à une opération coûteuse et souvent fatale. N'est-il pas plus sage d'employer sans tarder les PILULES FEMOL qui depuis plus d'un quart de siècle ont assuré la santé à des milliers de femmes malades.

"J'ai beaucoup souffert de 'beau mal' — de douleurs aux reins et aux aines et de faiblesse. Je n'osais entreprendre de gros ouvrages craignant les souffrances qui suivraient. Grâce aux Pilules Femol j'ai pu vaincre ma maladie et retrouver ma bonne santé d'autrefois."

Mme J.-Bte Donais, Québec, Qué.

Des milliers de femmes qui ont été soulagées par les Pilules FEMOL, ne manquent jamais l'occasion de les recommander aux autres femmes souffrant de maladies particulières. Suivez leurs conseils, ils sont désintéressés et sont le fruit de l'expérience. Les PILULES FEMOL sont purement végétales, parfaitement inoffensives et réellement efficaces contre toutes maladies particulières à la femme.

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande. INSTITUT CAZO — Dépt. S, 62, Place Royale, MONTREAL.



PILULES FEMOL

Tonique

ZYMOPHOS

Il est particulièrement recommandé dans les cas de **pauvreté de sang, faiblesse, convalescence, excès de fatigue du corps et de l'esprit, neurasthénie, fatigue nerveuse**, etc.

En vente partout

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

Solution du problème No 307

Problème No 306

Rév. Sœur Omer-du-Sauveur, Couvent de l'Assomption, Nicolet, P. Q.; M. Maurice Samoisette, St-Blaise, comté de St-Jean, P. Q.; Mme Osias Leduc, Nominique, P. Q.; Mlle Pauline Paquin, Apt 1, 90, rue Principale, Hull, P. Q.; Mme A. G. Wright, 10, de La Chapelle, St-Roch, P. Q.; Mlle Simonne Arsenault, 316, rue Vitre Est, Montréal, P. Q.; Mme André Baril, 82, rue Hemlock, Shawinigan Falls, P. Q.; Mlle Hélène Dufault, Apt 6, 2, rue Prévost, Québec, P. Q.; Mme D. Charest, 2001, Marie-Anne E., Montréal, P. Q.; Mlle Reine Crête, Lyster, comté de Megantic, P. Q.

S	E	I	M	E	Z	T	E	M	P	O		
P	A	N	N	E	P	O	T	H	A	I	R	E
A	V	O	C	A	N	E	E	S	A	N		
I	R	A	N	A	V	A	R	E	U	N	E	
R	E	T	S	S	E	I	N	E	A	N	G	E
R	Y	E	S	E	R	E	P	L	U	E		
F	S	T	U	D	E	L	O	I	R	N		
E	S	A	C	U	L	S	U	I	F	D	E	
Z	O	C	R	E	P	T	R	E	S	Z		
O	S	E	E	M	U	R	E	R	O	S		
B	I	S	E	M	A	O	O	T	E	D	E	R
I	D	A	F	A	C	I	V	E	S	A	M	E
H	I	T	B	I	L	E	S	P	O	N		
S	U	C	O	N	S	A	S	D	U	L	I	E
M	O	T	E	T	T	C	A	S	E	R		

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 308

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Nom

Adresse

Ville

Province

HORIZONTALEMENT

- Appareil pour classer les minerais. — Machine électrique destinée à l'allumage des moteurs.
- Lexicographe français. — Liquide dans lequel on se baigne.
- Métal. — Terminaison. — Rivière d'Alsace. — Pronom personnel. — Démonstratif.
- Noeud coulant pour prendre des oiseaux. — Creuser. — Liquide d'une saveur douce.
- Saison. — Négation. — Pommade de blanc de plomb.
- Usages. — Roi d'Israël. — Chemin pratiqué dans un marais salant. — Du verbe avoir.
- Appareil pour mesurer le niveau d'un fleuve canalisé.
- Chacune des parties de l'armure de fer plein. — Usé par le frottement.
- Sorte d'étau. — Perroquet. — Patriarche.
- Le premier dans son genre. — Voiture légère en usage dans l'Afrique. — Lac du Soudan.
- Dégouté. — Fourbes. — Qui manque de vigueur.
- En Afrique du Nord, l'intérieur des terres. — Grande foule. — Ragoût de haricots.
- Avant-midi (abr.). — Particule provençale. — Fleuve de l'Afrique orientale. — Conjonction. — Qui sert à lier les parties du discours.
- Fleuve d'Albanie. — Chef d'une suite de descendants.
- Canal en maçonnerie pour conduire l'eau. — Réservoir sous terre.

VERTICALEMENT

- Vagabond. — Ornement de toilette, en général.
- Hommes très avares. — Nom de deux anciens petits comtés d'Allemagne.
- Pronom indéfini. — Démonstratif. — Double coup de baguette frappé sur un tambour. — A soi. — Article contracté.
- Division de l'année. — Mammifères artiodactyles ruminants. — De couleur jaune.
- Patrie de Jurieu. — Instrument à vent. — Seigneur, chez les anciens Arabes.
- Article espagnol. — Prière. — Portion de circonférence. — A découvert.
- Poète tragique athénien. — Célèbre musicien grec du VII^e avant J.-C.
- Procédé de gravure sur verre.
- Plante textile. — Premier nom du premier caïd descendant d'Abbas.
- Préfixe. — Animal contractile. — Mammifère solipède domestique. — De l'alphabet grec.
- Poète et publiciste croate. — Personne qui a un caractère de grandeur gigantesque. — Sans tache.
- Maréchal de France, né à Muret. — Saillie d'une pièce de fer. — Marquer un sentiment de gaieté.
- Qui indique la forme. — Article contracté. — Du verbe avoir. — Possessif. — Terminaison.
- Espèce d'ail. — Observation concise, par laquelle on apprécie la conduite de quelqu'un.
- Homme éloquent. — Qui convient aux personnes gaies.

Tous, malades, mourants, fiévreux, accablés de fatigue et de mauvais traitements, tous se sont traînés là...

Peu à peu le point sombre devient visible... grossit... grossit encore... C'est l'île fortunée...

On en distingue la forme, les contours... on aperçoit la végétation... une masse profonde de forêts la couvre tout entière... vers le sud, là où court une ligne de montagnes... et le reste de l'île, c'est une grève déserte, où rien ne poussera, où l'on ne remarque aucun signe de végétation...

Est-ce donc là ?

Les colons, haletants, regardent.

Parmi eux, un silence profond, un silence de mort, au milieu duquel éclate la voix, si douce et si pitoyable pourtant, d'Henriette qui leur répète :

— Je vous l'avais bien dit que vous étiez les victimes d'un misérable et que cette île serait votre tombeau...

Et ils ne l'entendent même pas.

Il semble à chacun que c'est du fond de son propre cœur, du fond de son épouvante, que monte la sinistre prédiction...

Cependant, au milieu de ce silence, le Calédonien a mouillé dans une rade appelée le Port-Praslin. Et Stiedmann aussitôt, donne l'ordre du débarquement.

Depuis longtemps, les malles, les paquets, les ballots, tout est prêt. Les canots transportent à terre, sur cette terre bienheureuse, les bagages, les vivres destinés à subvenir aux premières nécessités, en attendant que les colons soient en état de se subvenir à eux-mêmes.

Pendant toute la journée, ce fut un va-et-vient incessant des canots du navire à la terre, de la terre au navire...

Des premières débarquées, Henriette et Sabine, leurs pauvres hardes sous leurs bras, s'étaient assises sur une roche, non loin du rivage, et regardaient sans penser à rien, anéanties toutes deux, le remuement de tous ces gens qui s'empressaient...

Mais à peine les malheureux furent-ils débarqués, qu'un long cri de désespoir, d'angoisse et de colère monta vers le ciel.

Du premier coup d'oeil, ils avaient reconnu que l'île était inhabitable.

Et alors, il y eut vraiment une heure affreuse, une heure indescriptible...

Qu'étaient-ils venus faire là ? Henriette le leur avait prédit :

— Y mourir !

Le Calédonien avait débarqué des vivres pour quinze jours destinés aux émigrants. Hommes, femmes et enfants, ceux-ci étaient au nombre de 67.

Ils couchèrent sur le rivage. Cette première nuit fut douce.

L'île fatale se montrait clémente pour recevoir et tromper mieux ses victimes.

Puis, une sécurité leur restait à tous.

Ils n'étaient pas abandonnés. Il y avait là, un lien tout près d'eux, qui les rattachait à la terre de la patrie, le Calédonien qui les reconduirait en France puisqu'il n'était pas possible de vivre dans cette Nouvelle-Algérie.

Le navire cette fois, en abordant, avait arboré le pavillon français. Et tant que flotteraient sur cet océan lointain, les trois couleurs aimées, les colons ne pouvaient pas s'abandonner au désespoir. Ils reprirent confiance. Durant cette nuit, Henriette étendue sur le sable auprès de Sabine, s'éveilla à plusieurs reprises.

De tristes pressentiments l'assiégeaient.

Elle descendit des roches où elle s'abritait et qui lui cachaient la vue de la mer. Elle voulait s'assurer que le Calédonien était toujours là et que le crime de l'abandon de tous ces malheureux en ce désert de la faim et de la soif n'était pas encore consommé.

La première fois, par la nuit que la lune éclairait, elle vit, à quelques encablures, le Calédonien qui se balançait, gracieux, sur ses ancres.

Il était deux heures.

Vers trois heures, un coup de vent violent se leva, une tempête éclatait, avec une trombe de pluie glacée. Ils étaient sans abris. Les arbres étaient loin, là-haut, sur la montagne. Les roches offraient peu de retraites. Ils se serrèrent les uns contre les autres.

Vers six heures, le jour se leva. La tempête se calmait.

Henriette était redescendue au rivage avec Sabine.

Aussi loin que le regard pouvait se porter la mer était déserte.

Pas une voile, par un mât sur l'horizon des vagues d'écumes que les derniers soubresauts intérieurs de la tempête bouscullaient encore.

— J'avais prévu cela aussi, murmura-t-elle.

Elle revint vers les abandonnés.

Le soleil, heureusement, se chargeait de les réchauffer. Ils avaient enlevé leurs vêtements et les avaient étendus sur les roches, quand, tout à coup, Henriette apparut au milieu, tout à coup, Henriette apparut au milieu d'eux. Elle dit, avec une sorte d'indifférence hébétée :

— Nous sommes perdus ! Le bateau est parti...

Ils se précipitèrent vers la plage, ne voulant pas croire à la catastrophe, au crime.

Les femmes s'évanouirent.

Les hommes se roulaient sur le sol, dans des convulsions de rage et de vengeance impossible.

Les enfants, voyant cela, sanglotaient.

Seule, Henriette, ayant tout prévu, était calme.

Et Sabine, bien qu'elle fût épouvantée au fond de l'âme, restait souriante et forte.

Ce furent elles qui rendirent un peu de courage à tous ceux qui se lamentaient.

Est-ce qu'ils n'avaient pas jugé trop vite et trop à la légère de l'infertilité du sol ? Est-ce que l'île ne leur offrirait pas, peut-être, des ressources inattendues ? Il fallait la visiter, se mettre en relations avec les indigènes. Du côté de ceux-ci, rien n'était à craindre. N'avait-on pas des armes et des munitions ?

La parole ferme et douce de la gentille Henriette, de celle que, pendant la traversée, ils avaient regardée comme un oiseau de mauvais augure, leur redonna du cœur.

Ils se sectionnèrent en plusieurs bandes, parcoururent l'ilot rocheux.

Le soir, quand ils revinrent au camp, leurs rapports furent lamentables...

Billot et Troiser, deux fermiers de la Beauce et des Ardennes, qui avaient vendu leurs fermes pour acheter des centaines d'hectares à la Nouvelle-Algérie — ces deux hommes que le commandant Stiedmann avait fait supplicier, — racontèrent le soir, devant les feux allumés près du rivage, autour desquels se pressaient les femmes pour la nuit prochaine, ce qu'ils avaient reconnu, sur ce sol infertile, ce qu'ils avaient vu, dans ces forêts inexploitables.

Sans que personne osât interrompre, les exilés, dont les rêves étaient morts, écoutèrent, la tête

basse, les dents serrées, les yeux mauvais, ce funèbre récit...

La nuit était venue, soudaine, très noire; des nuages couvrant la lune faisaient craindre une nouvelle tempête...

Mais le calme était profond, encore accusé par le roulement sourd et continu des vagues qui semblaient rythmer le silence de cette solitude et la tristesse infinie de cet abandon.

— Pour espérer cultiver certaines parties de l'île, il faudrait commencer par les défricher, et les défrichements dureraient de deux à trois ans. En supposant que le sol soit bon dans quelques-uns de ces terrains défrichés, ce qui ne paraît pas être, la culture de produits tropicaux, comme le café et la canne à sucre, si elle est possible, ne donnerait pas de récoltes avant trois ou quatre ans... Et je mets les choses au mieux... En outre, il faut sept ans pour que des plantations de cocotiers donnent des fruits... A mesure que l'on défrichera, on pourra planter un peu de riz pour l'alimentation, puisque Stiedmann ne nous en a pas laissé... des patates douces, du maïs, quelques légumes... encore faudra-t-il corriger le sol partout, en y mêlant les cendres du défrichement... Or, nous avons des vivres pour quinze jours, et les travaux que j'indique là nous prendront des mois, peut-être une année... Nous avons vingt fois le temps de mourir de faim... au bas mot, il nous faudrait des vivres pour six mois... Pendant ce temps, si l'on peut recruter des indigènes pour la main-d'œuvre, on exécutera quelques travaux d'exploitation... on entreprendra les coupes régulières des bois... on organisera des échanges avec les sauvages des îles voisines... on se débrouillera...

C'était Billot qui venait de parler ainsi... d'une voix basse et triste.

Troiser, son compagnon, l'interrompit violemment, et montrant les colons :

— Tu as tort de ne pas vouloir les décourager... Moi, j'aime mieux leur dire qu'il n'y a plus d'espoir... Le meilleur, le plus vigoureux, le plus adroit d'entre nous, ne réussira à créer dans l'île et à y faire vivre aucune espèce de culture... Vous m'entendez bien? dit-il avec rudesse devant le mouvement d'effroi désespéré que provoqua son affirmation... aucune espèce de culture, aucune... Nous sommes dans un trou... juste bon à recevoir la pluie... et que ne viennent même point assainir et balayer les courants atmosphériques... Vous ne sentez pas cette buée chaude et humide comme la vapeur d'une étuve?... Nous allons pourrir ici comme des champignons... Et ça ne sera pas long, vous verrez...

Désignant Henriette :

— Cette pauvre et malheureuse femme avait raison. Mais comment la croire et à quoi cela nous eût-il servi?... Il n'y a que des montagnes dans l'île... La roche y couvre la terre végétale à chaque pas... On dirait que le terrain n'est bon que pour les arbres. Il n'y a pas une seule herbe à leur pied. Allez donc avec cela nourrir des bestiaux... Les racines des arbres, des tecks et des gommières, sont assez vigoureuses pour entamer la roche, qui est formée de sédiments calcaires, de coraux éteints, de polypiers de toute sorte, et de débris d'origine sous-marine... mais comment voulez-vous que nos plantations, à nous, en fassent autant?... Billot vous parlait de défrichements possibles... Il sait pourtant à quoi s'en tenir là-dessus, aussi bien que moi... Moi j'estime

qu'il vaut mieux que vous connaissiez la vérité tout entière... Essayez de défricher et vous verrez ce qui arrivera! Il arrivera que les arbres une fois abattus, leurs racines ne maintiendront plus la couche de terre végétale, que les premières pluies entraîneront en laissant le rocher nu... nu comme la main... Est-ce vrai, Billot?

— C'est vrai.

— Je n'y ai vu, dans tout mon parcours, qu'un ruban de terre cultivable... celle qui est désignée, sur vos cartes, sous le nom de vallée des Fermiers - Généraux... Savez-vous ce que c'est, mes amis? C'est un sol noir, étroitement resserré entre les montagnes, sur les deux bords d'un ruisseau bourbeux; à midi, seulement, ce sol reçoit le soleil, pendant une heure... Ensuite, il est plongé dans l'ombre épaisse que projettent sur lui les massifs voisins... En outre, c'est le débouché naturel de tous les torrents qui se forment sur les montagnes pendant les pluies qui durent des saisons entières... Allez donc planter des légumes là-dedans... Vous les verrez peut-être pousser en hauteur et devenir des arbres... quant aux fruits, bernique!

Et Troiser eut un rire sinistre.

— Ah! nous sommes pris, allez, et bien pris... Comment allons-nous vivre? Du diable si je m'en doute!... Je dirais bien plutôt comment nous allons crever!... Il n'y a pas même de quoi se nourrir dans l'île avec des fruits des tropiques... Il n'y a pas de coco, pas de banane... pas d'arbre à pain... pas de taro... Quand nous aurons épuisé nos provisions, que je vous engage à faire durer le plus longtemps possible, je vous indiquerai quelques mauvais fruits que j'ai reconnus, du temps où j'ai fait mon service militaire dans l'infanterie de marine... J'ai rencontré quelques espèces de palmiers dont le fruit peut se manger, à la rigueur... Ça ne sera pas bon, mais ça tiendra de la place... J'ai vu aussi des lataniers et une espèce de grosse châtaigne dont l'écorce est un remède contre la dysenterie... Et voilà, c'est tout... je n'ai pas vu autre chose comme richesse... Quant au gibier, vous admirerez à votre aise des oiseaux inabondables, tellement ils sont juchés haut sur la faite des arbres immenses... J'ai rencontré un petit kangourou et deux porcs sauvages... Je crois que ce gibier-là n'est pas en bien grande quantité... S'il n'y a pas grand-chose de bon à la Nouvelle-Algérie vous pourrez, par contre, y rencontrer des lézards en quantité et des serpents par tombereaux... Je vous laisse cette consolation avant de vous endormir... Bonsoir, mes amis... faites comme moi...

Et il s'étendit, les pieds vers un feu où, tout en parlant, il avait jeté du bois...

II

L'ÎLE MAUDITE

DEUX jours se passèrent... Le matin du troisième jour, une pirogue accosta la rive, montée par un indigène qui remit une lettre aux émigrants.

La lettre était de Stiedmann.

Le Calédonien n'était pas parti. Pendant la tempête de la première nuit, il avait rompu ses chaînes et s'était trouvé poussé vers un autre point de la côte, dans la baie de Liki-Liki.

Stiedmann donnait l'ordre aux colons de rallier le bâtiment par terre.

Alors, ce furent des cris de joie : ils se croyaient sauvés, après avoir entrevu une mort affreuse, au bout de misères abominables.

Ils réunirent ce qui leur restait de vivres, firent des ballots de leurs outils, de leur linge, et ainsi chargés comme des bêtes de somme, ils s'engagèrent dans l'intérieur de l'île, sous la conduite de l'indigène resté avec eux.

Malgré la fatigue énorme de cette marche, au milieu des terres abruptes, dans les lianes et les ronces, exténués, mourants de soif, les pieds sanglants, ils étaient joyeux. Ne marchaient-ils pas vers la délivrance? Le Calédonien qui les avait amenés les ramènerait vers le pays natal, lorsque le commandant apprendrait que le roc solitaire était aride et mort? Le doute ne venait même pas à leur esprit. Troiser et Billot plaisantaient maintenant :

— Qu'il nous reprenne et nous lui pardonnons de nous avoir mis les boucettes.

Ils mirent quatre jours à faire le chemin. Sabine n'en pouvait plus. Plusieurs fois, dans un effort d'énergie suprême, Henriette fut obligée de la porter.

Enfin, ils arrivèrent. Et ils poussèrent des cris de bonheur, des cris de folie...

Le Calédonien était à l'ancre, dans la baie...

Des pirogues étaient sur le sable du rivage. Une vingtaine, parmi les plus robustes, y sautèrent et voguèrent vers le bateau, criant :

— En France! En France! sauvez-nous!

Du bateau, on les vit. L'équipage monta sur le pont.

Les officiers tragiques :

— Que voulez-vous?

— Retourner dans notre pays. Vous nous avez conduits dans un désert...

— Nous avons l'ordre de vous laisser, non de vous ramener...

— On vous a trompés comme nous: l'île est un rocher inculte où rien ne nous servira jamais... Nous y mourrons tous de faim...

— Nous n'avons pas d'ordres. Je vais envoyer un canot avec le reste des provisions qui vous sont destinées, des munitions et des armes. C'est tout!...

Ils supplièrent, hurlèrent de désespoir. Ils voulurent monter malgré les ordres. Fusils et revolvers furent braqués sur eux... Les pirogues reprirent le chemin du rivage... Dans la nuit, ils essayèrent de s'emparer du Calédonien, par surprise... Mais sur le navire on veillait; des coups de feu partirent. Un coup de canon tira d'un caronade, troua et coula deux pirogues... Les émigrants s'éloignèrent avec des imprécations... Le lendemain un canot conduisit vivres et munitions qu'il débarqua.

Les munitions étaient en grande quantité. Il n'y avait des vivres que pour un mois.

Puis, rassemblés sur le rivage, les malheureux assistèrent de loin à l'appareillage du Calédonien. L'ancre fut hissée. Les voiles se tendirent, se gonflèrent sous la brise. Le navire s'inclina d'abord sur le côté, puis se redressa d'un mouvement plein de grâce.

Les cris du rivage arrivaient jusqu'au bateau.

— Sauvez-nous! Sauvez-nous!

Les matelots hésitèrent, regardant Stiedmann. Eux autres n'étaient pas coupables, Stiedmann répondit par un ordre bref et se mit lui-même à la barre.

Quand le Calédonien vira, il leva sa casquette galonnée d'or, et cria : — Vive la Nouvelle-Algérie!

Un hurlement de rage lui répondit... Et pendant plus d'une heure, tant que le vaisseau fut en vue, les bras

SOULAGE LA DOULEUR

Aide à enrayer la cause



ALKA-SELTZER

pour MIGRAINES, RHUMES, DÉRANGEMENT D'ESTOMAC, LENDEMAINS de FÊTE

Si vous souffrez d'acidité d'estomac, de maux de tête, si votre digestion est difficile ou si vous sentez venir un rhume, un ou deux comprimés d'Alka-Seltzer dans un verre d'eau vous apporteront un prompt et double soulagement. Alka-Seltzer fait d'abord disparaître la sensation pénible que vous éprouvez, puis aide à enrayer la cause de plusieurs des malaises ordinaires résultant de l'hyper-acidité. Portez-vous toujours bien — alcalinisez avec Alka-Seltzer.

● Le nombre des Canadiens qui font usage régulièrement d'Alka-Seltzer pour obtenir le prompt et efficace soulagement de leurs malaises est si considérable, que nous pouvons maintenant vous offrir ces comprimés à prix réduit!

Anciens prix, 35¢ et 75¢

NOUVEAUX PRIX (en vigueur le 1er nov.)

30¢
et
60¢



HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. PEU COÛTEUX. GARANTI. Demandez renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.



Agents pour vendre des cravates pour hommes. Profit de 140%. Nous avons le choix le plus complet. Les prix les plus bas. Commandes remplies par retour du courrier. Marchandises telles que commandées. Échantillons gratuits. Ontario Neckwear Company, Dépt 23, Toronto.

L I S E Z

LE FILM

Chez les dépositaires : 10¢

restèrent tendus vers lui, suppliants, tremblants de la plus affreuse détresse...

Puis le bâtiment s'éloigna, s'aminçait, devint gros comme un jouet d'enfant.

Ce ne fut plus qu'un aigle, ce ne fut plus qu'une mouette, une hirondelle, rien!

Tout était bien fini, cette fois...

Ils restèrent sur le rivage, regardant l'immense solitude de la mer, ne pouvant se détacher de ce coin, espérant encore, malgré tout, que le navire reviendrait, qu'on aurait pitié d'eux, que cette atrocité ne serait pas commise...

L'ombre descendit rapidement. La nuit vint. Ils s'étendirent où ils étaient sous le ciel chargé d'étoiles, un ciel merveilleux, dont les splendeurs semblaient une dérision par le contraste de son infini rêve, avec la catastrophe terrible; avec l'abîme où ils roulaient.

Le lendemain, ce fut la pluie.

Sous les torrents déversés en cascades, ils trièrent les provisions, en firent le compte, reconnurent qu'on leur avait surtout donné des conserves gâtées qu'ils furent obligés de jeter à la mer. Les chiens eux-mêmes n'en eussent pas voulu...

En rationnant les colons dès le début, comme aux jours de famine, on pouvait vivre un mois... pas plus... L'île, ensuite, offrirait ses ressources, et quelles ressources! On aurait recours à toutes les racines qui se mangent! à toutes les bêtes immondes qui peuvent être dévorées!... La misère commençait, sans remède...

Il y eut trois ou quatre jours d'un désespoir tel que les abandonnés restèrent couchés sur la plage, sans mouvement, sans vie, se relevant à peine pour dévorer quelques provisions: leur malheur les hébétait.

Ce fut encore la douce voix d'Henriette qui vint les reconforter.

Alors, ils se relevèrent, les yeux hagards, empreints d'un peu de folie.

— Nous autres, les femmes, disait Henriette, nous nous occuperons des soins du ménage et de la propreté... Nous entretiendrons votre linge autant que nous pourrons... Si nous nous laissons aller à notre découragement, nous sommes perdus... Nous n'aurons pas la force de résister à notre malheur.

Dès le premier jour, le climat malsain et déprimant de l'île les affaiblissait. Dans cette étrange contrée où les avait conduits le crime de Coeurderoy, la pression barométrique est d'une invariabilité surprenante et le thermomètre qui ne s'élève jamais au-dessus 30 degrés 3, ne descend jamais au-dessous de 26 degrés 4. La température diurne diffère d'un degré à peine de celle de la nuit et c'est à peine si les eaux de la rade sont inférieures d'un degré à l'atmosphère elle-même. C'est une température humide, immobile, constante, qui développa rapidement, chez les pauvres gens déjà affaiblis par les privations du bord l'atonie des organes. Les précautions d'hygiène étaient inutiles, car, comme rarement le vent s'y faisait sentir, tous les principes d'infection s'accumulaient à la surface du sol, où ils rencontraient d'autres infections parmi les marécages pestilentiels des bas-fonds d'argile imperméables aux eaux, et les détritus en décomposition.

Des fièvres se déclarèrent bientôt.

Le Calédonien n'avait laissé aucun médicament.

Dans les huit premiers jours, un homme et deux femmes moururent.

On les enterra sur un tertre élevé, et sur ces premières tombes qui allaient être suivies de tant d'autres, on posa une haute croix qui, visible au



COVRIER HISTORIQUE

Sous la direction de ROBERT PREVOST

Q — Est-il vrai que deux personnes, nommées l'une après l'autre à l'intendance du Canada, périrent en mer en allant entrer dans leurs fonctions?
A.-B. ROUTHIER

R — Edmé-Nicolas Robert et Guillaume de Chazelles, nommés l'un après l'autre à l'intendance de la Nouvelle-France, ne purent mettre pied en terre canadienne parce qu'ils moururent tous deux en mer.

M. Robert, désigné pour succéder à Michel Bégon, s'embarqua pour le Canada le 24 juillet 1724, à La Rochelle, avec sa femme et son fils unique, à bord de la flute du roi LE CHAMEAU. Depuis quelque temps, il ne se sentait pas bien, mais son état n'était pas assez grave cependant pour différer le départ. Mais, la première nuit du voyage, il empira et rendit l'âme. Son corps fut jeté à la mer le lendemain, le vaisseau étant encore en vue des côtes.

C'est encore au CHAMEAU que l'on confia son successeur.

M. de Chazelles s'embarqua à son bord probablement à Rochefort, en juillet 1725. Le vaisseau sortit un peu de sa course et, durant la nuit du 27 au 28 août, un violent coup de vent le jeta sur les récifs de l'île Porte-Nové, située sur les côtes de l'Acadie. Le naufrage fut complet.

Le lendemain, la mer jeta sur le rivage les débris du vaisseau et de sa cargaison et les cadavres des passagers et de l'équipage. Celui de M. de Chazelles était du nombre.

C'est Claude-Thomas DuPuy qui réussit ensuite à mettre le pied sur le sol laurentien sans encombres pour y exercer les fonctions d'intendant. Il débarqua à Québec avec le marquis de Beauharnois le 28 août 1726.

Q — M. de Montmagny, second gouverneur de la Nouvelle-France, ne fut-il pas le premier propriétaire de l'île-aux-Oies?
A. SYLVESTRE

R — C'est en effet le chevalier Charles Huault de Montmagny qui fut le premier concessionnaire de l'île-aux-Oies qui a plus de 5,000 arpents de superficie.

C'est le 5 mai 1646 qu'elle lui fut officiellement concédée par la Compagnie de la Nouvelle-France, en même temps que d'autres terrains: "... et de plus... les deux îles situées dans le dit fleuve St-Laurent proche du dit lieu en descendant sur le dit fleuve, l'une appelée l'île aux Oies, et l'autre appelée l'île aux Grues avec les battures qui sont entre eux, le tout contenant quatre lieues ou environ de longueur sur le dit fleuve..."

Le seigneur avait visité l'île-aux-Oies l'année précédente (1645) et y avait envoyé sept ouvriers dès le printemps.

M. de Montmagny dut quitter son gouvernement en 1648, en vertu d'un nouveau règlement fixant à un maximum de trois ans le terme de ce fonctionnaire.

Il dut donc mettre son île en vente, et presque au même état où il l'avait reçue. Le second propriétaire de cette dernière fut Jean-Baptiste Moyen, sieur des Granges, qui l'acheta le 10 janvier 1654 par contrat passé devant Richer et Chapperon, notaires, Paris. Le sieur des Granges vint s'y établir avec sa famille.

Q — D'où vient le nom de la ville et du diocèse de Nicolet?

NICOLETAIN

R — On a appelé ainsi la ville et le diocèse de Nicolet pour perpétuer la mémoire de Jean Nicolet, truchement ou interprète du temps de Champlain.

Jean Nicolet, fils de Thomas, naquit en France vers 1596 et vint au Canada en 1618 comme interprète pour le compte de la Compagnie des Marchands. Il périt dans la nuit du 27 au 28 octobre 1642, alors que la chaloupe qui le portait ainsi que quelques compagnons, fut remplie d'eau et coulée à pic par la vague. Il était le beau-frère d'Olivier LeTardif, un autre interprète.

Jean Nicolet a aussi laissé son nom à la rivière, au lac et au comté de Nicolet.

Adressez toutes vos communications à MILLE ET UNE QUESTIONS D'HISTOIRE
Robert Prevost, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal.

loin, de la mer, sembla comme un appel suprême de pitié pour ceux qui vivaient encore.

Enfin sous l'ardente parole d'Henriette, les colons se mirent à l'oeuvre.

Il fallait d'abord construire un vaste baraquement pour se mettre à l'abri. La saison approchait des pluies torrentielles et sur la Nouvelle-Algérie, cette saison dure huit mois de l'année. Il est vrai que s'ils n'étaient secourus, pas un d'entre eux ne verrait le dernier de ces huit mois.

Des équipes de travailleurs se partageaient la besogne.

Avant que le baraquement fût achevé les pluies survinrent.

On travailla sous le déluge des eaux, dans une atmosphère lourde et humide qui abattait les plus vigoureux en détendant les nerfs des plus solides.

Sans réfléchir, allant au plus pressé, les malheureux avaient choisi l'endroit de l'île le plus humide et le plus malsain, à l'embouchure de la petite rivière qui traverse la vallée. Fréquemment inondée par la rivière elle-même, elle recevait en outre, toutes les eaux pluviales qui descendaient des pentes des montagnes. Foyer morbide, tour à tour noyé sous les pluies et surchauffé par un soleil tropical.

Le baraquement fut divisé par compartiments et dans chaque compartiment s'installa une famille.

Mais quelle installation rudimentaire! L'eau passait par des centaines de gouttières, car on manquait de goudron pour les planches. Les feuilles qui servaient à étancher les fissures pourrissaient rapidement. Il pleuvait partout. En outre, le plancher avait été immédiatement appliqué sur ce terrain marécageux alors qu'on aurait dû l'isoler du sol et le surélever d'un mètre environ. Le sol pénétrait donc le plancher de son humidité permanente et de ses émanations putrides. Les eaux, dévalant des montagnes, s'infiltraient sous ce hangar en y entretenant de la vase sans cesse renouvelée et accumulée. Des animaux s'y réfugiaient, des scorpions, des serpents énormes, des scolopendres. On soulevait une planche et l'on y dérangeait, dans leur retraite, des familles immondes qui grouillaient par-dessous.

Telle fut leur maison.

Et pourtant, si misérable qu'elle pût être, ils éprouvèrent un moment de joie lorsqu'ils la virent terminée.

Il y fallut tous les jours des réparations, car tous les jours, les pluies diluviennes disjoignaient les planches de la toiture: la pluie tombait sur les lits; les gens se relevaient, le matin mouillés comme s'ils n'avaient pas eu d'abri.

Mais c'était la Maison! C'était le centre commun où ils allaient se rejoindre, se confier leurs désespoirs ou leurs espérances... souffrir... mourir... transformés tout à coup en une immense famille par les mêmes malheurs et les mêmes déceptions...

Le hangar construit, on abattit du bois pour des provisions, non de chauffage, mais de cuisine.

Comme munitions, les hommes ne possédaient que des cartouches à balles.

Il fallait surtout du plomb pour tuer des oiseaux, des petits animaux, tout ce qui pouvait être mangé et faire ménager les provisions de vivres.

Ils s'ingénierent. Ils réussirent. Ils firent fondre des balles de plomb qu'ils tamisèrent à travers les trous d'une boîte de conserve convertie en passoire. Le métal liquéfié retombait en gouttes à peu près rondes dans un vase d'eau où elles se refroidissaient et se solidifiaient instantanément. On put tuer ainsi de temps à

autre quelques perroquets qui variaient le menu. Mais c'était là de tristes expédients, qui ne pouvaient que retarder de quelques heures une mort certaine, une mort de naufragés abandonnés à toutes les horreurs du désert. Des indigènes des îles voisines arrivèrent en pirogues et fournirent des cochons contre l'échange de différents ustensiles, couteaux et autres. Mais bientôt, on ne les revit plus. Les colons avaient tout donné. Il ne leur restait rien. Un mois s'écoula. Les vivres de conserve s'épuisaient. On réduisit pour la troisième fois les rations. Il mourait un homme tous les deux jours. Les compartiments se vidaient, dans le hangar en bois où l'eau tombait par les planches disjointes de la toiture, mais comme il se meublait vite le petit cimetière en haut du tertre ! Et avec quelle sinistre rapidité elles s'accumulaient les tombes, creusées autour de la grande croix qui protestait toujours, mais en vain, contre l'infamie des hommes !

Trois mois durant, ce fut ce même supplice de la faim, qui les menaçait sans cesse et que l'on éloignait toujours.

On ne touchait plus aux conserves.

On avait gardé, comme suprême ressource, un dernier jour de vivres.

Les hommes restés valides parmi les survivants partaient le matin à la recherche de tout ce qui pouvait prolonger cette agonie.

On faisait la chasse aux lézards et aux serpents : on les mangeait. Parfois les indigènes venaient en vendre. Les iguanes, longs souvent d'un et de deux mètres, avaient une chair blanche et délicate. On les dépouillait. On les faisait rôtir devant les feux, les morceaux attachés à des tiges de fer et on les dévorait. On dépouillait les serpents et l'on faisait de même. Parmi ceux-ci, il n'y avait heureusement qu'une seule espèce venimeuse, assez semblable à la vipère d'Australie. Il y avait quatre ou cinq sortes de couleuvres, assez abondantes au début, mais qui finirent par disparaître devant les recherches acharnées dont elles étaient l'objet. Ils rencontrèrent également des serpents pythons, sortes de boas mesurant jusqu'à quatre mètres de long et si lourds qu'il fallait deux ou trois hommes, rangés en file, pour les porter sur l'épaule, comme font les charpentiers qui portent des poutres. On avait bien essayé de planter des légumes en dépit de tout ce qu'avaient prédit Troiser et Billot — ne pouvaient-ils s'être trompés ? — Mais rien ne pouvait pousser sur les cotéaux rocheux et, d'autre part, les plants de légumes de Chine et d'Europe, faits dans la vallée unique, étaient, ou balayés par les inondations presque journalières, ou condamnés à mourir dans les ténèbres constantes, entretenues par les sommets boisés des montagnes voisines.

Telle était la situation vers le mois de février, c'est-à-dire environ six mois après que le Calédonien eut quitté le port du Havre. Il ne restait plus que dix hommes, Henriette et Sabine : douze en tout. Les autres étaient là-haut autour de la croix du tertre. Ceux qui survivaient, hélas ! n'en avaient plus pour longtemps de ces misères. Anémiés, hâves, épuisés, ils étaient parfois en proie à une sorte de folie délirante. Souvent, la nuit, entre les rafales qui tombaient toujours, qui tombaient sans cesse, coulant en ruisseaux de fange dans l'intérieur des chambres, on entendait de grands éclats de rire et des paroles précipitées. C'était des fiévreux qui exhalaient leurs rêves, les rêves faits en France, avant le départ, rêves de calme, de fortune facile à conquérir, sous un ciel doux, dans un climat béni, parmi les fleurs éternelles d'une nature en fête...

Puis les cris, les rires cessaient : et le silence qui suivait était plus tragique encore.

Seule, parmi toute cette population d'abandonnés, Henriette, soutenue par le remords d'avoir jeté sa fille en de pareilles tortures, soutenue aussi par l'âpre désir de la vengeance, seule, Henriette n'avait pas été malade.

Hâve, décharnée, méconnaissable, elle avait résisté à tout, à l'anémie, au désespoir, aux fièvres, à la soif, à la chaleur, à ce déluge permanent...

Mais Sabine avait été atteinte deux fois, deux fois à l'agonie, deux fois sauvée.

Quelle vie pour les deux malheureuses ! Elles occupaient un angle du hangar. Elles n'en sortaient que pour aller chercher de la nourriture, quand il y en avait, car tout était en commun, ou pour sécher leurs vêtements quand un peu de soleil se montrait. Si elles étaient assez fortes, elles rôdaient dans la forêt, à la recherche des couleuvres à manger. Autrement, au hangar, elles recousaient les guenilles des colons.

Les indigènes, qui faisaient là de rares apparitions, avaient fait comprendre que jamais, en l'île de malheur et de malédiction, dont ils ont horreur eux-mêmes, jamais ne s'approchaient les navires. Il n'y a rien là ni fruits, ni eau potable.

Donc, ils n'avaient aucune chance d'être secourus ! Un à un, ils s'en iraient, jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus qu'un, le dernier, dont les os blanchiraient sur la plage...

Enfin, plus de racines, plus de noix de cocos, plus de lézards, plus de serpents...

C'était fini, l'heure était venue où l'on allait ne plus souffrir...

On retira du hangar les dernières boîtes de conserves...

On attaqua le dernier jour des vivres...

Ensuite l'agonie durerait un jour, deux jours pour les plus faibles, trois jours pour les plus forts... et ce serait tout...

Le soir, il n'y eut plus rien... un silence de mort plana sur l'île fatale...

Dans la nuit, deux hommes moururent...

Le matin, le ciel était clair : il ne pleuvait plus...

A bord de la Jeune-France, qui emportait vers la Nouvelle-Algérie les trois forçats et les trois complices de Diane, des relations s'étaient vite établies entre tous les passagers.

Le lendemain même du départ, les forçats liaient plus intimement connaissance avec les ennemis d'Henriette. Ils possédaient, sur les misérables, un grand avantage, celui de connaître leur projet sinistre, le but de leur voyage, les visées secrètes de la belle aux cheveux d'or. D'un coup, ils avaient été instruits par Montaubry, le premier soir.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que les deux bandes étaient amies. Les six hommes ne se quittaient plus. On les voyait toujours ensemble. Rodolphe et ses compagnons s'étaient présentés comme des émigrants qui allaient là-bas, tenter fortune, et Cas-soulet, au courant des projets de son ancien patron, n'avait eu garde de les détromper. Les trois évadés avaient donné de faux noms, pour éviter toute catastrophe. Déjà, du reste, ils ne ressemblaient plus guère aux pauvres malheureux hâves de fatigue, maigres, desséchés par les ardeurs dévorantes du soleil de Cayenne, dans les yeux desquels leurs camarades de chaîne avaient lu si longtemps un désespoir sans borne. Simplement vêtus, comme il convenait d'ailleurs à leur situation apparente, ils paraissaient maintenant leur âge,

LES INNOVATIONS DU "SAMEDI"

DEPUIS quelque temps, — nos lecteurs et lectrices l'ont certainement remarqué, — nous inaugurons dans **Le Samedi**, presque toutes les semaines, une chronique nouvelle.

1^o Notre chronique sportive hebdomadaire, tenue par M. Zotique Lespérance; le chroniqueur sportif montréalais bien connu, obtient depuis plus d'un an un très gros succès auprès de tous nos lecteurs.

2^o Pour plaire à nos lectrices, nous avons enrichi le personnel de notre rédaction d'une chroniqueuse féminine aussi avantageusement connue à Montréal qu'à Québec : **Geneviève**.

3^o Pour ses lecteurs et ses lectrices aussi bien, **Le Samedi** a maintenant deux correspondants exclusifs à Paris et à Hollywood, — à Hollywood, Mme Louise Gilbert-Sauvage, autrefois journaliste à "La Patrie", — et à Paris, Mlle Juliette Cabana, une jeune Canadienne française née à Montréal.

4^o Le **Courrier historique**, inauguré voici quelques semaines par M. Robert Prévost, permet à tous nos lecteurs de se renseigner sur toutes les questions d'histoire du Canada qui les intéressent.

5^o Nos rêves nous suivent... autre chronique, moins sérieuse mais très intéressante quand même, qui nous donne chaque semaine la clé de nos songes.

6^o La semaine prochaine, **Le Samedi** aura près de 80 pages. Ce sera notre numéro le plus remarquable avant celui de Noël (en vente le 11 décembre) que nous vous conseillons de retenir tout de suite chez votre dépositaire.

LA DIRECTION.

Dans **Le Samedi** de la semaine prochaine, nous commencerons une série de biographies des annonceurs de la radio de Montréal et de Québec, sous le titre de **CEUX QUI VOUS PARLENT A LA RADIO**. Ces biographies, illustrées de photos, sont inédites.

Acheter
LE SAMEDI
une fois
c'est
L'ADOPTER

et n'avaient plus l'air de vieillards. Robustes, endurcis aux souffrances, le regard droit, l'allure décidée, ayant laissé pousser toute leur barbe, Montaubry et Devalaine étaient méconnaissables.

Rodolphe, plus jeune qu'eux, et qui avait trente-six ans à cette époque, était en réalité aussi vigoureux, bien qu'il parût plus frêle. Il était de taille moyenne, très élégant, très souple. S'il n'avait pas traversé tant d'épouvantes et de cauchemars, s'il n'avait pas tant souffert, il eût paru beaucoup plus jeune, en vérité. Il avait laissé pousser sa moustache et ne portait point de barbe. Ses grands yeux bleus, très doux et tristes, rappelaient l'ingénuité des yeux d'Hélène, sa soeur. Et du reste, ce visage de forçat avait la délicatesse des traits d'une jeune fille. La voix était douce, aussi, comme le regard, un peu incertaine. Rien ne décelait chez lui les trésors de son énergie, l'admirable rectitude de sa volonté de fer, tendue, comme celle de ses deux amis, vers la réparation du mal qu'il avait fait...

Dans l'entrepont, les deux bandes couchaient l'une près de l'autre.

Cette fois, les vivres furent excellents et en grande quantité. Il y eut plus de discipline à bord. Comme on n'avait eu aucune nouvelle du Calédonien, pas un de ceux qui se trouvaient sur la Jeune-France ne pouvait se douter des tortures qui les attendaient. Ils s'en allaient, au loin, avec les mêmes illusions, avec les mêmes rêves.

Les trois forçats, en pensant à Henriette et à Sabine, étaient loin de s'imaginer par quelles souffrances et quels désespoirs mortels les deux femmes avaient passé. Sur la foi des circulaires et des articles des journaux qu'ils avaient lus comme tout le monde, ils croyaient à une île fortunée où la pauvre Henriette avait trouvé le calme et la paix, loin de ceux qui la persécutaient.

La vérité leur fut bientôt connue.

Un homme en vigie, un matin, à huit jours de la Nouvelle-Algérie, signala une épave qui semblait flotter au loin, au gré du vent et des vagues.

Le capitaine prit sa longue-vue et après une minute d'observation :

— Ce n'est pas une épave, dit-il, c'est une embarcation montée par deux hommes, et autant que je peux en juger à cette distance, cela ressemble à une pirogue...

La Jeune-France allait doubler sans s'en inquiéter autrement lorsque le capitaine, qui continuait d'avoir l'oeil à la longue-vue, s'écria :

— Ils font des signaux de détresse...

Il fit mettre en panne. Un canot fut mis à la mer, glissa sur les vagues avec la rapidité d'un goéland, aborda la pirogue et revint en la remorquant.

Une heure s'était à peine écoulée. En arrivant sur le pont, les deux naufragés s'étaient évanouis. Ils avaient l'air de deux squelettes. On eût dit deux momies dont la chair et les muscles avaient disparu, fondus sous les privations, et auxquelles il ne restait plus que la peau collée sur les os. On leur donna des cordiaux. On les ranima. Ils rouvrirent leurs yeux, regardèrent, hébétés, autour d'eux.

C'était Troiser et Billot.

En entendant des voix amies, un sourire éclaira ces deux visages de morts.

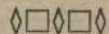
— Des Français, murmurèrent-ils.

On les entourait. Tout l'équipage était là, avec les passagers. Lorsqu'on vit qu'ils pouvaient parler on les interrogea :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

NOS RÊVES NOUS SUIVENT...

Sous le titre de NOS REVES NOUS SUIVENT, nous avons commencé, voici quatre semaines, une série d'articles d'un genre tout nouveau sur l'interprétation des SONGES, suivant les données les plus modernes. Cette chronique obtient tant de succès que nous la maintiendrons pendant plusieurs semaines encore. Le premier article de cette série a paru dans LE SAMEDI du 23 octobre.



ACHATS : Rêver qu'on fait des achats est un avertissement que des embarras, presque toujours financiers, vont survenir. Si en faisant ces achats vous prenez soin de ne pas trop dépenser, c'est au contraire un excellent augure.

VOITURE : Faire une promenade en voiture, qu'il s'agisse d'une voiture traînée par un cheval ou d'une auto, annonce de la joie. Elle vous viendra d'un pays éloigné où habite un parent ou un ami.

CAGE : Une cage dans laquelle se trouve un oiseau vous promet du bonheur en amour. Une cage vide vous annonce que vos fiançailles seront rompues.

CALENDRIER : Etre préoccupé et chercher une date sur un calendrier veut dire un mariage heureux, à moins toutefois que vous ne parveniez pas à trouver la date en question.

BOUGIE : Une bougie allumée et dont la flamme est brillante est un heureux présage. Si elle s'éteint ou que la flamme vacille, attendez-vous à des contrariétés.

CANOT : Ce genre d'embarcation convient mieux à une seule personne qu'à plusieurs et signifie que vos amis sont rares.

CANON : Entendre tirer du canon est un signe de contrariété.

CASQUETTE ou CHAPEAU : Mettre une casquette ou un chapeau en rêve prédit des difficultés en amour. Si une casquette ou un chapeau vous est donné, votre vie conjugale sera heureuse.

PRISON : Rêver qu'on se trouve captif dans une prison est le signe d'un mariage qui tourne mal.

CARTES : Jouer soi-même aux cartes ou regarder des joueurs est le présage d'une querelle prochaine.

DEPECER : Un tel songe peut avoir deux interprétations. Dépecer et se servir ensuite soi-même indique que vous aurez du succès dans vos affaires. Dépecer pour les autres veut dire que d'autres que vous bénéficieront par votre travail.

CASCADES ou CHUTES : Du bonheur et des succès vous sont promis. Cependant, ils seront d'une qualité assez médiocre tout en vous mettant à l'abri de la gêne matérielle.

CHAMPION : Si vous rêvez que vous remportez de grands succès sportifs c'est un présage que vous aurez bientôt des embarras graves dans vos affaires. Prenez courage cependant, tout n'est pas perdu.

ECHecs ou DAMES : Jouer soit aux échecs, soit aux dames, vous annonce que vous rencontrerez de sérieux obstacles sur votre route. Si vous gagnez la partie, soyez assuré que vous les surmonterez.

CHOCOLATS et BONBONS : Manger des chocolats ou des bonbons est une promesse de cadeau.

CIGARE : Fumer un cigare est un excellent augure. La prospérité n'est pas loin.

CIGARETTE : Allumer la cigarette d'un autre signifie que vous ferez bientôt de nouveaux plans. Une cigarette à moitié fumée annonce un retard dans l'exécution de ces plans, tandis qu'une cigarette fumée jusqu'au bout vous promet du succès dans vos entreprises.

CENDRES : Elles sont d'un mauvais augure. Attendez-vous à un désappointement.

ROCHER : Un rêve qui annonce un danger grave. Soyez prudent, surtout en voyage, et évitez de vous approcher d'un précipice.

Ils dirent, en hoquetant, tant ils étaient faibles :

— Nous sommes des colons de la Nouvelle-Algérie...

Tous les passagers s'écrièrent :

— Et nous aussi... nous venons coloniser l'île...

Alors, ces deux hommes qui semblaient n'avoir plus qu'un souffle, ces deux hommes ayant compris que ce bateau conduisait de nouveau vers la mort tout en chargement de victimes, se dressèrent soudain, retrouvèrent leurs forces et crièrent :

— Malheureux ! malheureux ! Que venez-vous faire ici ?...

Ensuite, sous la détente de leurs nerfs, ils se mirent à pleurer.

Les colons se taisaient, ne se rendaient pas compte. Ils étaient encore si loin de la vérité ! Un témoin de cette scène a raconté ceci : « Le tonnerre serait tombé sur les émigrants qu'ils n'auraient pas été plus stupéfaits. Ils se regardèrent entre eux croyant être dupes d'une hallucination. Il y en avait qui tiraient de leurs poches leurs titres au porteur, où l'on voyait la fameuse ville, avec ses quais, son phare, ses maisons, ses églises, ses docks, ses usines, ses marchandises que l'on débarquait, ses canaux, ses jolies fermes, ses exploitations agricoles, ses plantations fertiles !... »

Troiser et Billot virent cela.

Et eux, les pauvres gens si malheureux, furent pris pour les autres d'une immense pitié.

Rodolphe, Devalaine, Montaubry s'étaient rapprochés d'eux, pour les écouter, et les trois forçats, devinant une partie de la vérité — elle était trop affreuse, trop atroce, pour qu'ils la devinassent tout entière — se sentaient pris d'angoisse. Est-ce que là aussi, venus pour sauver Henriette et Sabine, ils allaient encore arriver trop tard ?

— Voilà, dit Troiser tristement... l'histoire ne sera pas longue... on nous a volés et on nous a trompés... La colonie n'existe pas... Il n'y a qu'un îlot de pierres et de montagnes où rien ne pousse... rien, rien, entendez-vous... un îlot où, il y a huit jours, sur les 67 colons que le Calédonien y a déposés il y a quatre mois, ne restaient plus que onze personnes... les autres ont été la proie de la fièvre ou sont morts de faim... vous verrez le cimetière... c'est le seul endroit que l'on ait pu coloniser, dit le paysan avec un sourire d'une amertume sinistre... Il y a huit jours, nous n'avions plus qu'une botte de conserves, ni un lézard, ni une couleuvre à nous mettre sous la dent... alors, nous avons volé une pirogue à des Canaques et nous sommes partis... Nous étions neuf hommes...

Les forçats tressaillèrent, échangèrent un regard navrant.

Cassoulet, écoutait, lui aussi, l'oeil ardent. Est-ce que le hasard s'était chargé de sa funèbre besogne, lui épargnant la peine de répandre le sang de ces innocentes ?...

Rodolphe releva les yeux sur lui. Leurs regards se croisèrent. L'un, celui de l'agent, était brillant d'une joie infernale. L'autre, celui du forçat, était brillant de larmes.

— Nous étions neuf hommes... deux femmes, une mère et sa fille, n'ont pas voulu nous suivre... la fille était trop malade... avec le délire... les emmener, ce n'était pas possible, non plus... et elles doivent être mortes, toutes les deux, à cette heure.

— Nous autres, continua Troiser, entassés dans la pirogue, nous fûmes jetés sur les îles Lamboum, où l'on nous fit prisonniers... Cinq des nôtres furent mangés devant nous, deux moururent en s'échappant et en se jetant dans la mer... Billot et moi nous avons tout de même réussi à

prendre la fuite... Les deux femmes, madame Henriette et mam'selle Sabine, de leurs noms, si elles vivent encore, et nous deux, voilà tout ce qui reste de la colonie de la Nouvelle-Algérie... pas un de plus...

Et ils se turent... Les émigrants se regardaient avec stupeur. Plusieurs murmuraient :

— Est-ce possible ? Ces deux hommes ne sont-ils pas devenus fous ?

Et ce furent des questions flétries, haletantes, éperdues...

Ils répondaient à tout d'un mot net, précis, cruel, qui les emplissait de désespoir.

— Vous ne trouverez même plus de serpents à manger !

On les conduisit dans une cabine où ils s'endormirent, comme en léthargie. Un à un les passagers regagnèrent l'entrepont, s'étendirent sur leurs paillasse. La même stupeur régnait. Le même silence. Non, malgré tout, ils ne voulaient pas croire.

Rodolphe attendait, dans l'angoisse, le réveil des naufragés pour les interroger en secret. Des détails sur la colonie, cela lui importait peu. Mais, comment avaient-ils abandonné Sabine et sa mère ? Existait-il quelque chance de les retrouver vivantes ?

Il réussit à voir Troiser le surlendemain.

Et quand Rodolphe le quitta pour rejoindre ses compagnons, il ne conservait plus aucun espoir.

Alors ces gens qui avaient aspiré après la joie d'atteindre enfin l'île fortunée, ces malheureux qui, depuis leur départ de France avaient vécu de leurs illusions n'attendaient plus maintenant qu'avec une sorte d'horreur le moment où ce tombeau apparaîtrait tout à coup, sombre et triste, émergeant de l'Océan.

Et il arriva, ce jour...

La Jeune-France venait de doubler l'île Lamboum.

Tous les passagers silencieux et mornes s'étaient réunis sur le pont.

Ils aperçurent tout à coup une longue passe entre cette île et les montagnes de la Nouvelle-Irlande qui, sur ce pont, forment le rivage même. Pas de plaine. Le bateau s'y engagea, ayant à droite Lamboum et ses hauts plateaux, et soudain apparut un îlot volcanique, couvert d'épaisses forêts noires et monotones... quelques chose de fatal planait sur cet amas de ténèbres... et Troiser et Billot étendant la main, montrèrent cette île lugubre sans prononcer une parole... Ils n'avaient pas eu besoin de la nommer... Tous l'avaient reconnue... C'était le pays de leurs rêves... la Nouvelle-Algérie...

On aperçut un long hangar sur le rivage, là où les émigrants avaient vécu sous la pluie, où ils étaient morts.

Et dominant cela, l'immense croix de bois du cimetière, en haut du tertre.

Le bateau mouilla dans la baie de Likiliki. Et parmi les premiers débarqués, avec Troiser et Billot qui les conduisaient, se trouvaient les trois forçats.

Ils avaient hâte de connaître le sort d'Henriette et de Sabine.

Rien, dans leurs paroles ou dans leurs questions, n'avait pu donner l'éveil à Cassoulet et lui faire soupçonner l'intérêt qu'ils portaient à la pauvre femme. Ils ne paraissaient s'occuper des deux malheureuses qu'au même titre que tous ceux qui avaient entendu le récit de Troiser et qui s'attendaient à les retrouver mortes.

Prudents, Cassoulet et ses complices ne débarquèrent point ce premier jour. De deux choses l'une : ou les deux femmes n'existaient plus et leur mission était terminée sans encombre, par le plus heureux de ces hasards qui protègent parfois les crimi-

nels. Ou elles vivaient, seraient sauvées. En ce dernier cas, ils avaient le temps d'agir et de préparer leur meurtre en toute quiétude et prudence. Ils ne tarderaient pas, du reste, à être fixés sur ces deux points. Les canots, en revenant de l'île à bord rapporteraient des nouvelles.

Le long de la vallée des Fermiers-Général, où régnait l'obscurité d'un crépuscule, bien qu'il fût deux heures de l'après-midi, dans l'atmosphère humide et surchauffée de ce bas-fonds marécageux Croiser et Billot marchaient d'un pas lourd, se dirigeant vers la Grande-Maison.

Les forçats suivaient; ils étaient seuls avec les deux colons; les autres débarqués du premier canot parcouraient les alentours, déjà, afin de se rendre compte de l'étendue de leur malheur et de l'inanité de leurs espérances.

Ils s'arrêtèrent devant la porte. Cette porte, disloquée, à demi pourrie par les pluies, ils n'osaient la pousser dans l'épouvante où ils étaient du spectacle qui allait s'offrir à eux.

— Je n'ose ! murmurait Rodolphe... et pourtant nous n'avons pas de reproches à nous faire... non... non... Elle-même, si elle savait, nous tendrait les mains et nous pardonnerait... Non, je n'ose entrer...

Soudain, ils tressaillèrent... Du fond de ce taudis, d'où suinte, de partout, la fièvre de mort, une voix basse, douce, se fait entendre...

Une voix dans ce cimetière... N'est-ce pas plutôt le soupir d'une agonie ?

Ils se regardent... ils se rapprochent... ils se serrent les mains dans ce geste qui de tous temps, depuis la mort d'Hélène et le meurtre de Valerand, leur est devenu habituel et par lequel ils se communiquent leurs pensées...

Cette voix ne parle pas... Cette voix chante.

C'est une chanson mélancolique, assourdie, c'est la berceuse avec laquelle la bonne Blanche-et-Rose endormait Sabine malade et avec laquelle, à cette heure, Henriette berce le sommeil de son enfant...

Le sommeil ou la mort ?... Quel drame s'est passé là, et la folie n'y règne-t-elle point en maîtresse hideuse ?

Ils entrèrent. Et sur le seuil, ils se tinrent immobiles, silencieux, le cœur étreint par le spectacle de cette inexprimable détresse...

Au fond de l'étroite chambre emplie de ténèbres, car le jour ne pénétrait que par les disjointures des planches, un amas de branchettes, de feuilles mortes, de plantes marines séchées, sur lesquelles on avait jeté une couverture. Le plancher crevé laissait voir la terre boueuse entretenue par l'humidité constante du sol, où rampaient, où grouillaient des bêtes hideuses. Par la toiture disloquée et les cloisons en lambeaux, les rafales de pluies des tropiques devaient s'abattre là-dedans comme s'il n'y avait pas eu d'abri... Sur la couche des feuilles et des herbes, une créature blême, d'une invraisemblable maigreur était étendue, dans une immobilité complète. C'était Sabine, vêtue de haillons. Sabine diaphane, Sabine, malgré cela, belle d'une beauté étrange, d'une beauté surhumaine, avec ses yeux d'une bleu céleste, ses yeux si grands et qui, sur ce visage émacié, semblaient immenses, Sabine qui respirait encore... Sabine qui semblait écouter la chanson maternelle... et sur les lèvres pâles de laquelle flottait comme le sourire de la mort, le sourire de la délivrance suprême...

(A suivre dans le prochain numéro)

"Je me suis rajeunie moi-même"

Ecrit une fille d'affaires

De fille patiente et amène que j'étais
Je devins une vieille femme irritable et tracassée,
Et cela avant que j'eusse trente ans.
Mes nerfs étaient si épuisés
Que je ne pouvais concentrer mes idées à mon travail
Et que tout effort supplémentaire me causait une attaque nerveuse.
Je dûs quitter le travail et prendre un repos,
Car la tension nerveuse, les ennuis et l'insomnie
Avaient fait de mes nerfs une ruine complète.
Grâce à la bonté d'une amie, j'appris à
Apprécier la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs,
Et au bout d'une année j'étais redevenue jeune;
Mon ancienne énergie et mon ambition m'étaient revenues.
Je n'ai plus d'ennuis, je dors bien et je jouis pleinement de la vie.
Le repos m'a aidé, mais je n'aurais certes pas retrouvé ma santé
Et ma vigueur sans la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP

Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.



Une revue dont tout le
monde parle

LE FILM

La grande revue de cinéma
canadienne-française

Dans chaque numéro un roman d'amour, complet et inédit. — De nombreuses photos des grandes vedettes françaises et américaines.
— Les dernières nouvelles des studios transmises par nos correspondants de New-York, Hollywood et Paris.

UN ROMAN COMPLET, EN NOVEMBRE :

Coeur Fidèle

par Marcelle de Morthone

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma
LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour deux ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

La Femme a le Droit d'être Admirée

d'avoir du charme, de la vitalité, une belle taille

Les "Fruit-a-tives", tablettes à base de fruits pour le foie, vous aideront énormément à conserver votre charme. Une peau saine, une personnalité séduisante et une belle taille dépendent entièrement de l'état de votre foie. Si votre foie est faible et inactif, vous serez trop grosse, votre chair sera molle, votre visage terne, votre allure indolente. Vous ne tarderez pas à perdre votre charme. Un foie sain chasse les déchets qui produisent la graisse, garde votre sang pur, votre peau claire, et vous fournit de l'énergie. Les "Fruit-a-tives", préparées avec des fruits et des herbes, sont le moyen sûr, rapide, et le plus naturel de garder votre foie en bon état. Des milliers de femmes prennent des "Fruit-a-tives" pour conserver leur charme. Essayez-les. 25c., 50c. Ttes Pharmacies.

FRUIT-A-TIVES POUR LE FOIE

OFFRE SPECIALE

(Pour le Canada seulement)

La Revue Populaire

Poirier, Bessette & Cie, Limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver \$2.00
pour un abonnement de DEUX
ANS à la REVUE POPULAIRE.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Province _____



Le sirop de blé d'inde "Crown Brand" forme des enfants sains et robustes. Votre médecin vous dira que ce sirop est un fort créateur d'énergie, un reconstituant et un excellent fortifiant de l'organisme. Les enfants l'aiment et ne se lassent pas de son goût exquis.

SIROP de BLÉ-D'INDE (MAÏS) EDWARDSBURG CROWN BRAND
LE CELEBRE ALIMENT PRODUCTEUR D'ENERGIE

The CANADA STARCH COMPANY, Limited, Montréal

Nos Artistes Canadiens

Yvette Lorrain



Il y a des gens pratiques, mais sans talent; d'autres ont du talent, mais ne sont pas pratiques. Mlle Yvette Lorrain possède les deux. Cette jeune artiste montréalaise parvient à joindre l'utile à l'agréable en travaillant le jour et en étudiant le soir. On voit, à suivre ses nombreuses occupations dont elle s'acquitte méthodiquement, qu'elle s'est tracé un programme et qu'elle le suit. C'est le seul moyen de parvenir au succès. Les villes qui ont un plan d'ensemble sont celles qui prospèrent le plus.

Yvette Lorrain, grande, mince, élégante, distinguée et pas snob du tout, a commencé comme tout le monde: d'abord elle est née. A Montréal. Ses études commencées à l'Académie St-Henri, (voyez, elle a passé par la petite école) se termineront à l'Ecole Normale de St-Jérôme.

Toute jeune elle aimait déjà le théâtre et tout ce qui s'y rapportait l'intéressait au plus haut point.

De retour à Montréal, elle étudia avec Madame Jeanne Maubourg-Roberval et débuta au théâtre il y a seulement deux ans à *L'Idée Théâtrale*, groupe d'amateurs de St-Henri dont M. J.-P. Filion était le président. Sous la direction du censeur des théâtres à Montréal, Yvette Lorrain joua les rôles de Jane Campbell dans *Le Rosaire* de Florence Barclay; Denise dans *Maman*, de José Germain et Paul Moncousin; et les rôles titres dans *Primerose*, de Robert de Flers et C.-A. Caillavet, et dans *La Châtelaine de Shenstone*, de Florence Barclay.

Pour un début, c'est tout un début. Et prometteur.

Mlle Lorrain aime à travailler avec des gens sérieux, c'est pourquoi elle se joignit aux jeunes de *La Renaissance Théâtrale* afin d'étudier et de jouer sérieusement du bon théâtre. Avec ce groupe elle reprit le rôle titre dans *La Châtelaine de Shenstone*

et se tailla une bonne tranche de succès dans *Le Cid* rôle de Chimène, dans *Topaze* rôle de Mlle Muche, dans *Dolly* de Noël Francès (rôle titre) et surtout dans *L'Avare* rôle de Frosine qui fut remarqué par M. Lionel Daunais, l'un des directeurs-fondateurs des Variétés Lyriques. Il lui confia un rôle dans *Les Maris de Ginette* et s'en assura les services pour la saison d'opérette 1937-38.

En avril dernier, lors du Festival d'Art Dramatique, Mlle Lorrain accompagna *La Renaissance Théâtrale* à Ottawa pour jouer *L'Absolution* de José Germain, pièce considérée comme le mieux interprétée à un concours tenu à l'Edifice Sun Life.

Les organisateurs du Gala de la Poésie demandèrent à cette jeune artiste de participer à leur soirée donnée au Plateau en mai dernier. Mlle Lorrain récita un poème de Charles Doyon, poète canadien qui fut servi par une interprète consciencieuse.

Les radiophiles ont le plaisir d'entendre Yvette Lorrain souvent dans les programmes de l'Heure Provinciale (CKAC), de *En Roulant ma boule* (CBM) et dans Radio-Comédie (CHLP). Elle participe aussi à des sketches épisodiques présentés hebdomadairement à ce même poste.

En plus de jouer certains rôles dans les Variétés Lyriques et de continuer son travail radiophonique, Mlle Lorrain interprétera, sous la direction de Mlle Lilliane Dorsenn, le rôle d'Henriette dans *Les Femmes Savantes* qui sera présenté par *La Renaissance Théâtrale* au Mont-Saint-Louis le mois prochain.

Monsieur Mario Duliani, directeur de la section française du M. R. T. a confié à Mlle Lorrain des rôles dans les créations canadiennes qu'il se propose d'offrir au public montréalais cet hiver. *Le Gouvernement est renversé*, pièce inédite de M. Guy St-Pierre, trouvera en Mlle Lorrain,

l'ingénue idéale pour assurer le succès de cette première.

« Et la vie continue », pour dire comme Georges Toupin. Mais quelle vie bien remplie. Si Mlle Lorrain parvient à cumuler et d'une manière si parfaite toutes les charges qu'on lui confie, c'est qu'elle est une artiste de talent, une travailleuse de mérite et qu'elle procède toujours par ordre sans jamais tomber dans la routine.

Durant les quelques minutes qu'elle se prête de bonne grâce aux questions du reporter du *Samedi*, elle ne manqua pas de faire l'éloge de son professeur et de dire: « Si vous voulez parler un peu plus longuement de Mme Maubourg (c'est la première fois que l'occasion m'est fournie de la remercier publiquement), je n'y vois pas d'inconvénient, car je lui dois beaucoup. C'est elle, je pourrais dire, qui a guidé mes premiers pas au théâtre et qui m'a fait travailler le drame et la comédie pour que je puisse me sentir à l'aise dans l'un comme dans l'autre. »

Ce n'est pas très souvent qu'on entend un élève faire l'éloge de son professeur, notre mentalité nous porte plutôt à « prendre toute la couverte » pour soi. C'est un des rares cas avec celui d'Albert Cloutier déjà cité, où un étudiant a réellement de la reconnaissance pour un professeur qui a donné le meilleur de lui-même et, surtout, qui ne craint pas de rendre un hommage public à ses parents dans la famille artistique.

Cette persévérance et cette réussite après seulement deux ans de travail, mais de travail ardu, font de Mlle Yvette Lorrain un modèle que tous les jeunes doivent s'efforcer d'imiter s'ils sont sincères et surtout s'ils désirent réussir malgré tous les obstacles que l'on dresse sur la piste que doit suivre celui ou celle qui se fait un devoir de faire bénéficier ses semblables d'un des talents que le Créateur lui a confiés.

A. P.

ZAMBO LA TERREUR DE LA JUNGLE

DOUZIEME EPISODE



1 — Par un hasard, Zambo avait découvert un nègre qui, caché dans un souterrain aboutissant au flanc d'une colline, jetait la frayeur parmi les nègres d'une tribu.



2 — Le faux dieu se faisait servir de nombreuses offrandes par ses naïfs adorateurs.



3 — Zambo guetta la venue de ceux-ci et il lança des fruits pourris dans l'ouverture du souterrain.



4 — Peu habitué à être ainsi vénéré, le "dieu" sortit en hurlant, à la grande frayeur des noirs. Le truc était éventé; Zambo expliqua à ses amis comment il l'avait découvert.



5 — Quelques jours après, la Terreur de la Jungle descendit la rivière en canot.



6 — Mais il aperçut des ennemis qui le guettaient. Il jugea plus prudent de prendre une autre direction.



7 — Il se jeta sur la rive avec Rajah mais dut vite abandonner son embarcation.



8 — Les noirs le poursuivaient. Aussi il enfourcha Rajah.



9 — Réfugié dans un arbre, Zambo vit bientôt arriver une sorte de grand bateau plat à vapeur.



10 — Il fallait sans tarder prévenir les arrivants que des noirs voulaient les attaquer.



11 — Sans hésiter, Zambo se laissa tomber sur le pont; aussitôt, les soldats s'emparèrent de lui.



12 — Mais Rajah veillait et d'un bond prodigieux il vint au secours de son maître.



13 — Le chef du bateau était un Blanc. Zambo réussit à lui expliquer quel danger son bateau courait.



14 — Pour le remercier, le Blanc donna un magnifique couteau à Zambo qui en avait bien besoin.

(A suivre dans le prochain numéro)



VINGTIEME EPISODE



1 — C'est avec le prestige des héros que les trois cow-boys quittèrent le village à la recherche de nouvelles aventures.



3 — La renommée de Bob, Fred et Fatty s'était répandue jusque là et les mineurs leur demandèrent de les escorter.



5 — En effet, un chef indien s'avança devant eux et leur commanda de quitter le territoire des Peaux-Rouges.



2 — Ils arrivèrent quelques jours plus tard à un établissement de mineurs qui levaient le camp.



4 — C'est avec plaisir que les trois cow-boys acceptèrent car la caravane risquait d'être attaquée par les Indiens.



6 — Mais on refusa de se rendre à son ultimatum : aussitôt des Indiens surgirent de partout et attaquèrent avec furie.



7 — Avec des flèches enflammées, ils mirent le feu aux toiles des wagons. La bataille faisait rage, au milieu des hurlements des Indiens et la pétarade des fusils.



8 — Le chef des mineurs avait placé son jeune fils dans un wagon et il restait là pour le défendre. Mais Tonnerre-qui-gronde, le chef des Indiens, l'abattit à bout portant.



9 — Heureusement le mineur n'était que blessé et il vit les Indiens qui enlevaient son jeune fils.



10 — Les trois cow-boys arrivèrent trop tard. Mais ils se lancèrent à la poursuite des ravisseurs.



11 — Ils étaient trois contre plusieurs douzaines d'ennemis. Comment pourront-ils délivrer l'enfant du pauvre mineur ?

(A suivre dans le prochain numéro)



TRENTÉ-TROISIÈME EPISODE



1 — Par je ne sais quelle force mystérieuse, le jeune Charles avait pu dompter un énorme buffle africain.



2 — Il l'enfourcha comme un vulgaire cheval et se prépara à affronter le lion que les nègres avaient lancé contre lui.



3 — En réalité, c'est le buffle qui risquait de faire le plus de tort au roi des animaux. Ce n'est pas ce qu'attendaient les nègres.



4 — Sachant que le lion était affamé, ils croyaient qu'il étranglerait vite son adversaire. Mais Charles encourageait son ami le buffle.



5 — Quelques coups de corne bien placés expédièrent le lion dans un monde moins brutal. Le jeune homme poussa un cri de joie.



6 — En signe de reconnaissance, il flatta la bonne bête. Cependant ses tribulations n'étaient pas finies, comme vous verrez.



7 — Il constata que le lion était bien mort. Et il ne soupçonnait pas que des yeux ardents comme des tisons le guettaient.

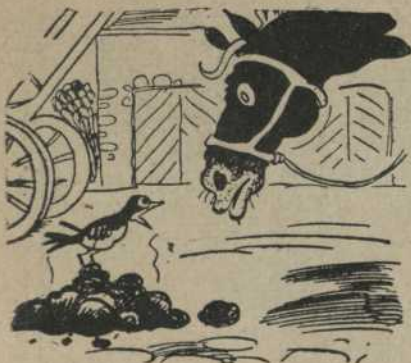


8 — Soudain, un groupe de nègres s'avança vers lui en rampant avec les signes de la plus grande terreur. Que voulaient-ils ?



9 — Il était évident que ces messieurs — bien que non-civilisés — n'avaient aucune intention malveillante. Tant mieux !

(A suivre dans le prochain numéro)



— Je t'avertis que si tu mâches toutes tes graines, je fais la grève sur le tas !

Lui — Je voudrais bien savoir ce que vous direz si je vous embrassais.
Elle — Si vous vouliez vraiment le savoir, vous m'auriez déjà embrassée.

Patron — Ce matin, vous êtes en retard.

Employé — Excusez-moi, monsieur, mon réveil s'est cassé et je ne me suis pas réveillé à temps.

Patron — Comment, vous dormez donc aussi chez vous ?

Jeune marié — Comment, ma chérie, nous n'avons que du fromage à diner ?

Sa femme — Oui, mon chou. Les côtes d'agneau ont pris feu et sont tombées dans le dessert, alors j'ai dû prendre le potage pour éteindre le tout.

Deux amis discutent devant deux verres de bières, qui ne sont ni les premiers ni les derniers.

L'un d'eux crie avec entêtement :
— T'as beau faire des objections, moi je suis mon idée.

— Ah ! ben, dit l'autre, à ce comp-là, tu n'iras pas loin.

Marius va au théâtre avec sa gentille amie Fanny. C'est une pièce d'amateurs, mal montée, mal jouée et les sifflets se font retentir dans un salle. Cependant, Marius ne cesse pas d'applaudir.

— Mais, dit Fanny, tu n'es pas un peu fêlé pour applaudir de pareilles âneries ?

— Tu ne vois donc pas, dit Marius, que j'applaudis ceux qui sifflent.



— Maman, il y a là un pauvre homme qui crie. Est-ce que je peux lui donner dix sous ?

— Mais oui, chérie. Et que crie-t-il ?

— « Bonbons, chocolats, caramels ! »

Rions, c'est l'heure

— Quand vous avez dit au docteur que vous veniez le consulter de ma part, qu'est-ce qu'il vous a répondu ?

— Qu'il fallait payer d'avance !

Devant un groupe d'amis, Baptiste raconte les belles chasses qu'il vient de faire dans une région des Laurentides infestée d'ours.

— Vous avez dû avoir peur le premier jour que vous êtes arrivé parmi les ours ?

— Oui, on m'avait dit que ces pauvres bêtes avaient des puces !

Le vieux monsieur — Pourquoi as-tu m's un cigare au bout de ta ligne à pêcher ?

L'enfant — Je veux attraper du poisson fumé.

Le Canayen — Mon voisin est le plus bel avare de la terre ; dernièrement il a interdit à sa femme de se marier pour ne pas avoir à donner son consentement.

L'Irlandais — Mon père à moi était encore plus avare que ça : il a fait boucher sa fenêtre parce qu'elle donnait sur la rue...



LE COEUR SERAIT BIEN À PLAINDRE S'IL N'AVAIT PAS, POUR S'EXPRIMER, CE QUE DIT LE REGARD

Le blanc est la couleur de la joie. Les femmes se marient en blanc : les hommes jamais !

— Durand m'a demandé de lui prêter vingt dollars. Dois-je les lui donner ?

— Bien sûr !

— Pourquoi, bien sûr ?

— Parce que si tu ne les lui donnes pas, c'est à moi qu'il s'adressera.

Jacques (quatre ans) est souffrant. Le docteur vient, lui prend le poignet, tire sa montre et compte les pulsations du jeune malade.

Alors, le lendemain matin, en s'éveillant, Jacques tend son bras à sa maman :

— Regarde l'heure qu'il est à mon bras...

— Qu'est-ce qu'on jette blanc en l'air et qui retombe jaune sur le sol ?

— Un œuf.

Mme Noë à son mari — Si tu persistes à vouloir amener des souris dans ton arche, je refuse d'y monter !

Un cambrioleur comparait devant le tribunal. Le juge lui demande :

— Votre forfait accompli, vous êtes parti par une porte dérobée !

— Pardon, Monsieur le Juge, je ne dérobe que les bijoux ; les portes ne m'intéressent pas.

Deux vantards voyagent en Gaspésie. L'un d'eux raconte ses exploits comme pêcheur d'huîtres.

— Je suis pas battu pour la pêche au huîtres. Chaque fois que je plonge j'en ramasse au moins une centaine.

L'autre ne tarde pas à répondre :

— C'est l'enfance de l'art. Moi je plonge avec mon couteau, j'arrache les huîtres, je les ouvre et je les mange avant de remonter...



— Laissez-moi vous dire, monsieur le bandit, que vous n'êtes pas à la page. On ne cambriole plus : on enlève la victime !

— P'pa, pourquoi que t'as les cheveux blancs et la barbe noire ?

— Mais... parce que mes cheveux ont vingt ans de plus que ma barbe !

La maman, à sa petite fille qui a été à l'école pour la première fois :
— Eh bien, chérie, qu'as-tu appris ce matin ?

La petite fille — Rien. Faut que j'y retourne demain.

Deux bohèmes se rencontrent :
— Quel ennui ! Je suis obligé de ne plus fumer.

— Pourquoi Ça te rendait malade ?

— Non. Mais le docteur a interdit à mon ami Lapoir de fumer.

— Alors ?

— Ben, alors, je ne peux plus fumer son tabac !

Le docteur — Votre cas est très grave. Il vous faut renoncer à tout travail de tête.

Le client — Mais non, je suis chache serait ma ruine.

Le docteur — Pourquoi ? Vous êtes journaliste ? écrivain ? compositeur ?

Le client — Mais non, je suis chapelier.

— C'est déplorable de voir comme les dents se gâtent de nos jours ; ainsi, mon petit, lorsqu'il avait trois mois, il avait déjà les dents cariées.

— C'est comme ma fille, alors.

Quand elle fut née, nous lui ouvrimmes la bouche, à cette pauvre enfant...

— Elle avait aussi une mauvaise dentition ?

— Elle avait déjà un ratelier !



— Allô ! docteur, comment trouvez-vous ma langue ce matin ?



Il y a une quarantaine d'années, l'île Volcano, faisant partie de l'archipel des Lipari et bien nommée puisqu'elle est volcanique, fut à vendre. Elle a une superficie d'une dizaine de milles carrés et renferme deux volcans, un petit dans la partie nord et un grand dans le centre. Elle a fait son apparition du temps d'Homère et les Grecs croyaient que Vulcain y demeurait avec ses Cyclopes. On trouve du soufre en quantité dans cette île et on y cultive de fort bon raisin. C'était donc une affaire pour qui voulait se rendre propriétaire de volcans.

Aux Indes occidentales, notamment aux îles Baham, il existe une plante le "jumbai" que les animaux consomment volontiers comme fourrage mais qui a la curieuse propriété de leur faire perdre leurs poils; les chevaux et les ânes y laissent jusqu'à leur crinière et leur queue mais les bœufs, les chèvres et les moutons n'en sont pas affectés. Les animaux qui cessent d'en manger voient leur poil repousser.

Au moyen-âge on était très sévère pour les femmes trop bavardes; on voit encore, à Mulhouse, un masque spécial dont les délinquantes devaient se couvrir le visage pour faire ensuite le tour de la ville. Ce masque grimaçant et très laid avait une lanque de près d'un pied de longueur. La peine du masque n'empêchait souvent pas celle d'une amende complémentaire.

Mettre sa main au feu est une expression qui remonte à l'usage adopté autrefois de soumettre les accusés à ce qu'on appelait l'épreuve du feu. L'homme accusé de certains crimes devait sa'ir dans sa main et soulever un soc de charrue chauffé à grand feu. Si sa main ne portait aucune trace de brûlure il était réputé innocent; dans le cas contraire, il était reconnu coupable.

Aussi, pour affirmer la véracité d'un fait, a-t-on pris coutume de dire: «J'en mettrais ma main au feu», ce qui signifie qu'on est tellement certain de dire la vérité qu'on ne craint pas de subir l'épreuve dont nous parlons ci-dessus.

L'usage du lait d'ânesse est en faveur dans plusieurs pays; ce lait se digère une fois et demie mieux que celui de la vache et il convient tout particulièrement aux personnes convalescentes ainsi qu'aux enfants.

Les fumées, parfois dégagées en abondance au-dessus des grandes villes, ont un double inconvénient; elles agissent d'abord à la façon d'un écran plus ou moins opaque qui arrête une partie notable de la chaleur solaire; d'autre part, elles souillent l'atmosphère de produits toxiques qui peuvent, à la longue, produire des désordres graves dans l'organisme.

Notes Encyclopédiques

CHOSSES ÉTRANGES — Par Pascal Boivin, artiste canadien

Une FÊTE

MYSTÉRIEUSE, PRATIQUEE CHEZ LES BHILS, EST CELLE QUE LES ANGLO-INDIENS APPELLENT "LA MARCHÉ DANS LE FEU". DES TISONS SONT PLACÉS DANS LE FOND D'UNE TRANCHE ÉTROITE, LE SORCIER DÉSIGNE UN HOMME QUI, SANS HÉSITATION, SE MET À MARCHER LENTEMENT SUR CE FEU ET SORT INDEMNÉ DE L'ÉPREUVE.



SAVIEZ-VOUS

QUE GRENACHE, ANCIEN PIONNIER DE LA PAROISSE STE-HÉLÈNE, QUI DÉSIGNA SA DEMEURE EN POINTANT SA CHARRUE D'UN SEUL BRAS, BRISAIT DES CAILLOUX AVEC SES POINGS.



On a PUBLIÉ

27.000 LETTRES DE NAPOLEON IL EN A ÉCRIT AU MOINS LE DOUBLE, SOIT QUINZE LETTRES PAR JOUR.



Tous droits réservés, LE SAMEDI

D'OÙ VIENNENT LES COQUELICOTS ?

Chaque année, la Légion canadienne organise la journée du coquelicot pour venir en aide aux anciens combattants dans le besoin. On ignore généralement que le coquelicot, petite fleur d'un rouge vif, poussait en abondance sur la tombe des soldats morts au front.

Le coquelicot que vous ne manquerez pas de mettre à votre boutonnière le 10 novembre prochain est fabriqué par des soldats infirmes. A la Pointe St-Charles, il y a un atelier fondé par le Gouvernement fédéral où travaillent près d'une cinquantaine de ces anciens combattants.

Dix pour cent environ des vétérans sont pensionnés par l'Etat; parmi les autres, beaucoup doivent être accourus par la charité publique. Dans le Québec, les Canadiens français sont évidemment les plus nombreux qui reçoivent ainsi des secours. Que tous ceux qui le peuvent achètent leur coquelicot le 10 novembre prochain.

Un inventeur prétend avoir trouvé le moyen de "donner de l'âge" aux liqueurs alcooliques au moyen d'ondes sonores. Il a fait de nombreuses expériences au cours desquelles il soumettait des bouteilles de whiskey et autres alcools aux ondes sonores d'un haut-parleur dans certaines conditions et il a obtenu de vieux alcools très savoureux en fort peu de temps. La musique n'adoucit pas que les mœurs...

Un industriel anglais vient d'imaginer une machine distributrice, basée sur le principe de celles qui délivrent de la gomme à mâcher ou du chocolat et qui paraît appelée à une grande vogue. En échange d'une pièce de monnaie elle donne en effet une bouteille de bière.

Un nouveau rasoir de sûreté que l'on dit fort pratique va sans doute être mis dans le commerce. La lame, au lieu de couper la barbe suivant le système actuellement en usage, la prendrait de biais en imitant ainsi le coup de rasoir des barbiers. Il en résulterait une douceur bien plus grande dans l'opération de se raser, chose appréciable pour ceux qui ont la barbe dure.

On dit que la Russie a l'intention de construire un tunnel sous le détroit de Behring; l'Europe et l'Asie seraient ainsi reliées par voie ferrée avec le continent américain. Ce tunnel, qui aurait trente-huit milles de longueur serait creusé en plein roc sous-marin, ce qui lui assurerait une grande solidité.

Il a existé autrefois, sur la terre, un gros oiseau classé aujourd'hui sous le nom de "Dinornis" et qui atteignait une hauteur de dix pieds.

On commence à fabriquer de nouveaux rubans pour machine à écrire et qui auraient une supériorité marquée sur ceux actuellement en usage; ces nouveaux rubans, faits de soie "rayon" au lieu d'être en coton, donneraient une impression très nette et seraient d'une durabilité beaucoup plus grande.

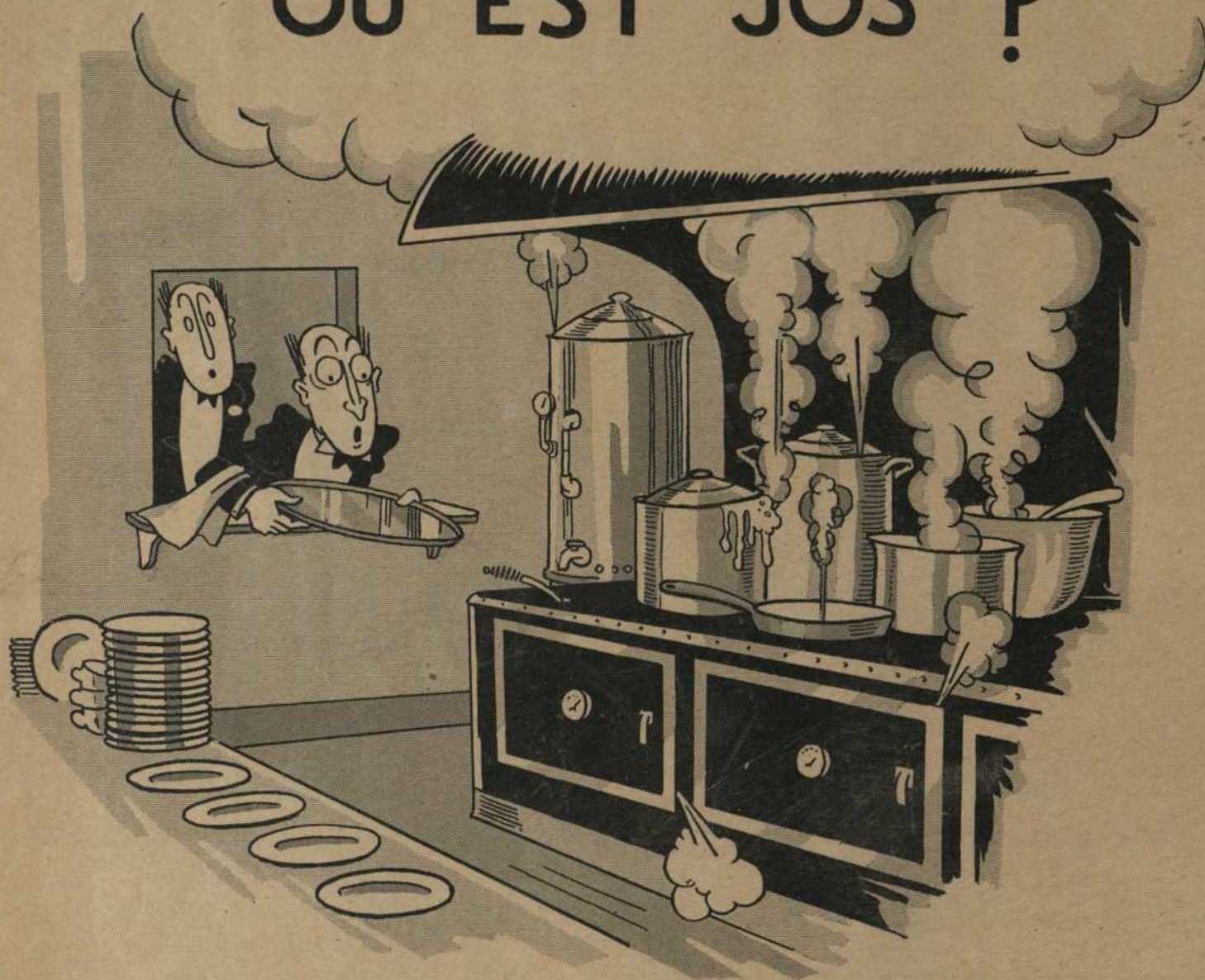
Les fausses perles naturelles et artificielles tout à la fois, dites japonaises, sont d'origine française. En 1897, un nommé Boutan trouva le moyen de faire produire à volonté, par des huîtres des côtes de la Manche, des perles que, depuis, on a baptisées japonaises. Tant qu'elles ont été produites en France, personne dans ce pays n'en a parlé.

Dans la bibliothèque de Londres, il y a un exemplaire de la "Danse Macabre" qui est relié en peau humaine.

Les animaux qui vivent le plus longtemps sont l'éléphant et la baleine; on en cite des individus qui auraient vécu près de quatre siècles.

Il y a une chance sur cent pour qu'un enfant ait les yeux bleus bien qu'il soit né de parents ayant tous deux les yeux bruns.

OÙ EST JOS ?



A PRENDRE UNE

Dow

BIÈRE
OLD STOCK



FONDÉE IL Y A 147 ANS

DI48F